AUG 2 1935

LA REVUE DE PARIS

15 JUILLET 1935

PAUL CLAUDEL.	*Poèmes.*
ANDRÉ THÉRIVE.	*Fils du Jour. — III.*
GEORGES SUAREZ.	*France et Allemagne (Interviews de MM. de Monzie et Bastid).*
PAUL BRENOT.	*La Télévision.*
JACQUES CHASTENET.	*La Question danubienne.*
PIERRE RICHARD.	*Nous serons aimées.*
A. MÉTRAUX.	*L'Ile de Pâques.*
ERNEST DE GANAY.	*Le P^ce de Ligne et les Jardins.*
MARCEL THIÉBAUT.	*Edmond About. — II.*
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	*La Musique.*
HENRY BIDOU.	*Le Mouvement littéraire.*
FRANÇOIS PORCHÉ.	*Le Théâtre.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Frs.

42e ANNÉE *NUMÉRO 14*

SOMMAIRE

Paul Claudel	*Poèmes*	1
André Thérive	*Fils du Jour.* — III.	2
Georges Suarez	*France et Allemagne (Interviews de MM. de Monzie et Bastid)*	2
Paul Brenot	*La Télévision*	2
Jacques Chastenet	*La Question danubienne*	3
Pierre Richard	*Nous serons aimées*	3
A. Métraux	*Voyage autour de l'Ile de Pâques*	3
Ernest de Ganay	*Le Prince de Ligne et les Jardins*	4
Marcel Thiébaut	*Edmond About.* — II.	4
Constantin Photiadès	*La Musique*	4
Henry Bidou	*Le Mouvement littéraire*	4
François Porché	*Le Théâtre*	4

La REVUE DE PARIS il y a cent ans.

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

BRUMES

Par FRANCIS CARCO

POÈMES

PAUL CLAUDEL

LE CYGNE

I. — *Soir d'automne.*

Le signe lent
Du cygne blanc
A fait onduler le vide.
Tout l'étang
Plein de temps
Se mêle à l'ange liquide.

Sous la lance
Du silence
Frissonne le lourd miroir.
C'est l'ennui
Plein de la pluie
De la nuit
Qui ride notre mémoire.

Feuille à feuille
Une feuille
Touche la surface morte.
Œil à œil
L'eau recueille
L'étoile au ciel qui l'exhorte.

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

Cette haleine
Née à peine
Sur l'onde où l'oiseau se mire,
Cette touche
Sur la bouche
D'une bouche qui expire,

C'est un rêve
Qui s'achève,
Une larme dans un soupir,
C'est le pli
Qu'on oublie
D'une vie qui va finir!

II. — *Jour d'été.*

Lumineux dans l'éclatante
Extase de la matinée
Sur la nappe éblouissante
Un cygne immortel est né.

Ni l'azur épousant le bleu
Ni latent sous le roseau
Et dans l'arbre vivant ni le
Pétillement des oiseaux

Ni ce grand jour de la terre
N'ont soustrait au paradis
En en gardant le mystère
Autre chose que la nuit.

Le merle et le rossignol
De ce silence sacré
Ni la flûte ne viole
Le cristal inaltéré.

L'oiseau puissant de sa palme
Repousse l'espace réel.
Il s'avance dans le calme
Entre la mer et le ciel.

Surprise pour l'intelligence
De l'ange qu'elle a mérité!
C'est l'accord avec l'évidence
De l'immense Vérité!

Solennel et virginal
Nu de toute ombre le cygne
Au miroir horizontal
Apporte son message insigne.

Sans un mouvement de l'aile
Debout sur le seuil interdit
Le héros spirituel
Répète ce qu'il a dit.

Parole profonde et tendre!
Le mot sur le seuil de Dieu
Que fut créé pour entendre
Ce silence lumineux.

POUR LE CATALOGUE D'UN HORTICULTEUR

Le Delphinium.

Toute pure comme le ciel,
  Brûlante comme le feu,
  Aérienne et réelle,
Quel nom te donner pour modèle,
  Énorme torche bleue?

—

La grande fleur bleue dit : N'ai-je
  Pas réussi à sortir
  Du fond du plus noir saphir
  Ce feu plus pur que la neige?

—

Dans le clair matin de Dieu
La grande fleur a frissonné
De la gloire d'être née,
Du triomphe d'être bleue!

—

Si jamais Dieu s'ennuyait,
Qu'il te regarde, créature
Aussi fraîche que le lait,
Énorme épi de millet,
Colonie du clair juillet,
Madrépore de l'azur!

LE MOIS DE MARIE

Ce qui s'exhale en silence
Ce qui respire tout bas
Ce qu'émane d'innocence
Un gros bouquet de lilas,

Une odeur pour l'âme si forte,
Ce feu au fond de la Judée
Élevant sur la Mer Morte
Sa virgule de fumée,

Une odeur pour l'âme si douce,
Quand fleurissent les sureaux,
Qu'elle surpasse et repousse
Les roses de Jéricho!

Un mouvement si secret
De tendresse et de prière
Qu'il colore d'un reflet
Les anges qui sont derrière.

Confiance filiale!
Admiration naïve!
Vers la mère liliale
L'enfant dont le tour arrive!

La puissance de mon âme
Qui baise votre soulier,
C'est une montée de flammes
Entre les deux chandeliers!

Le péché n'a plus de charmes.
J'eusse aimé de vous le dire :
Voyez cette figure en larmes
Qui essaye de sourire!

La luxure et la colère,
L'orgueil et sa sombre fumée,
Le fiel des rancunes amères,
Tout cela est consumé.

La double rose incertaine
Qui s'effeuille sur la cire,
La flamme comme une haleine
Qui regarde et qui respire,

C'est mon âme tout entière,
Pénitente et attendrie,
Qui surveille vos paupières!
Acceptez-la, Marie!

Et voici que, sous le rocher
Sous le poids de l'homme qui pèche,
Une source a recommencé
Comme une gorgée d'eau fraîche!

A ZDENKA BRAUMEROVA

Il est dit de la femme forte qu'elle rira à son dernier jour.

Ainsi notre amie Zdenka qui élève un regard plein de confiance et d'amour.

Le moment étant venu de partir, vers la Vierge de son pays.

Tout est larme et sourire en elle pour cette Vierge qui lui sourit.

Elle a soixante-dix ans et jamais elle n'a rien fait de mal.

Elle a conservé toute blanche sa belle robe baptismale.

Il est né sous son pinceau magnifique toutes sortes de fleurs rouges et bleues.

Toutes sortes de petits chevaux en verre ont poussé sous son souffle industrieux.

Et s'il y avait un peu d'argent parfois dans cette bourse toujours trouée,

Il était pour les pauvres, les enfants et cet humble marchand de choses sucrées.

Je ne vous reverrai plus, Zdenka, providence de Monsieur le Consul et de sa famille,

Chère bonne grosse amie, blonde et bleue, marraine de ma petite fille!

Ce chemin qui était bien dur parfois, vous l'avez achevé courageusement.

« Ah! qu'il est doux sur son cœur enfin de serrer ce petit enfant! »

LE MARCHEUR

Forêt profonde...
Il fait si sombre...
J'entends quelqu'un avec moi qui marmotte et qui fait des gestes,
Quelle est cette ombre?
La pluie qui tombe
Le vieillard marche tout noir entre les arbres gigantesques.

L'oiseau s'est tu
J'ai trop vécu
C'est la nuit et non plus le jour.
Fille du ciel
La tourterelle
Chante le désespoir et l'amour!

La mer d'Irlande
Brocéliande
J'ai quitté la vague et la grève.
La plainte lourde
La cloche sourde
Tout cela n'est plus qu'un rêve.

Bois ténébreux
Temple de Dieu
Que j'aime votre silence!
Mais c'est plus beau
Quand de nouveau
S'élève ce soupir immense!

Au fond du monde
La foudre gronde
Tout est menace et mystère.
Mais plein de goût
Du rendez-vous
Je marche vers le tonnerre!

DISSIPABITUR CAPPARIS

Le temps a fui
Mars est fini
Tu n'es plus jeune, mais vieux.
— Tant pis, dit-il, et tant mieux!

Mars est fini
Novembre aussi
Où sont tes jambes et tes yeux?
— Tant pis, dit-il, et tant mieux!

Fini l'amour!
Pauvre vieux sourd!
Finis, les fêtes et les jeux!
— Tant pis, dit-il, et tant mieux!

La route est dure
La mort est sûre
Chaque tournant est dangereux.
— Tant pis, dit-il, et tant mieux!

Le temps a fui
Tout est fini.
Il reste Dieu!
— Tant pis, dit-il, et tant mieux!

PAUL CLAUDEL

FILS DU JOUR[1]

Jeanne, à la fin du mois de novembre, fut absente cinq jours de suite. On fit des commentaires pendant le premier dîner, et la patronne répondit : « Ça ne regarde pas le monde, et moi je ne me mêle pas des affaires du personnel. » On avait embauché provisoirement une pauvre fille incolore entre deux âges, qui se trompait dans les additions, qui pleurnichait. La vieille mère Nayral, la plongeuse, était une dure-à-cuire et rembarrait les questionneurs. Le jeune Beaucamp resta à demi stupide le premier jour; mais il se sentit aussitôt après la tête plus légère, le corps plus dispos, avec un arrière-fond de mélancolie. Il se pariait à lui-même qu'elle reviendrait, ou ne reviendrait pas. Son cœur ne battait plus à ces jeux.

Et puis, elle revint, et le tourment reprit comme au début de l'aventure; une torture physique si forte que le soir, en sortant de l'École, il reparaissait sur le boulevard Garibaldi, et faisait un détour pour voir de loin les lauriers en caisse, les vitres ou même la maison, à l'angle de l'impasse. S'il faisait nuit, il pouvait se livrer sans crainte à ce puéril fétichisme; il se glissait sous le viaduc du métro, de pilier en pilier, d'ombre en ombre. Une fois, il crut voir Jeanne qui sortait du restaurant; il courut, sans intention de la rattraper, de la croiser quelque part; mais elle s'était perdue dans la foule.

C'est alors qu'il prit la décision de revenir dîner chez Alvignac; et on ne le vit plus rue Monge qu'à l'heure où étaient

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

censés finir les cours aux Arts et Métiers, les réunions sportives où devaient briller tels ou tels camarades... Ni son père ni sa mère ne lui firent d'observations, quand ils le voyaient le matin paraître dans la salle à manger, quittant un peu endormi sa chambre du septième. Ils avaient pour principe que la morale n'existe pas sans la foi, et que la foi ne se prêche point. Ils attendaient de voir si Jacques semblerait abandonner ses devoirs religieux. D'ici là, que faire contre lui sans maladresses, sinon heurter son amour-propre et éveiller son hypocrisie? Or il avait l'habitude d'aller communier avec son père, le premier vendredi du mois; il n'y manqua point et on n'aurait pu le soupçonner déjà de sacrilège.

Il alla voir comme d'habitude, un jeudi, Huguette et Jeannette au parloir de Sainte-Chantal; il parut aussi enfant qu'elles. Il ne lisait toujours que des feuilles de sport et marquait toujours une gaucherie, une rudesse, un manque d'élégance et de recherche, à quoi madame Beaucamp ne se trompait pas.

Elle savait, par expérience des œuvres et des usines, que les garçons qui se dérangent offrent d'abord de la coquetterie, une douceur suspecte ou moins de brutalité, ou plus de vanité apparente. Jacques ne leur ressemblait nullement. D'ailleurs elle le tenait encore pour adolescent, dans l'âge ingrat; et elle n'était point jalouse de lui, n'ayant jamais pensé à le trouver beau. Elle n'avait pas non plus peur que ses idées changeassent, car elle savait son esprit peu éveillé, et souvent elle s'était contrainte à remercier le Seigneur de cette circonstance. Car elle l'aimait mieux sain que brillant, et, de nature intellectuelle, elle se méfiait horriblement de l'intelligence chez les autres. Plus d'une fois elle s'était même demandé si Georges, son mari, était un être exceptionnel : elle se trouvait alors supérieure à lui, très sincèrement, et elle ne l'en estimait que davantage. Elle avait horreur de l'orgueil, même dans son cœur.

Lorsque Jacques se montra le soir au restaurant Alvignac, il eut la joie de voir que cet établissement modeste était presque désert. Jeanne avait le droit de s'asseoir; elle cousait même parfois près du dressoir aux oranges. Et il remarqua qu'elle faisait des brassières d'enfant. On parlait à mi-voix,

on dépliait les journaux, cela contrastait avec le tumulte grossier du matin.

Pendant deux jours, il ne souffla mot. Le troisième, il remarqua que la vieille Nayral avait un accroc à sa jupe, et qu'elle manquait de marcher sur le pan avec ses savates. Alors, la tête perdue, se forçant à sourire, il dit à Jeanne, qui était penchée devant lui, les cuisses coupées par sa table :

— Il faudra, — dit-il, — il faudra repriser la dame.

— Qui ça? — dit-elle en fronçant les sourcils.

Il bafouilla :

— La fille de salle.

— Mais, — dit-elle, — c'est moi, la fille de salle; elle, c'est une aide, pour le gros ouvrage.

— Ah! vous, — fit-il, — je croyais que vous vous appeliez la serveuse.

Elle rit de toutes ses dents :

— Vous parlez d'un grade! enfin, avec un nom ou avec l'autre, l'essentiel c'est que le ventre ne fasse pas de plis.

— Vous... vous êtes gourmande? — balbutia-t-il, désarçonné par ce ton-là. — Bien, vous avez du vice! (Il imitait le langage des copains, et cela lui brûlait des lèvres.) Elle fronça les sourcils :

— Dites-donc, vous. Eh bien, vrai! Le compliment n'est pas flatteur... Il est digne de son auteur... Comme on dit.

— Ce sont des vers?

— Oh! pas de Victor Hugo, — répondit-elle. — Je les ai vus sur une carte postale, une carte de premier avril.

Et elle s'en retourna. Il était beaucoup moins effrayé par elle, il devenait fier de lui, à cause d'elle, mais d'une fierté qui le faisait, en quelque sorte, baisser dans sa propre estime.

Il la suivait des yeux; elle ne semblait plus s'occuper de lui, mais deux ou trois fois leurs regards se rencontrèrent. Il la rappela pour la payer; son cœur battait si fort qu'il croyait qu'elle l'entendait. Il haletait, il ne pouvait plus parler; ses mains tremblaient, une pièce de monnaie tomba; il se jeta par terre, se releva honteux et congestionné.

Une fois sorti, il monta la faction au dehors. Le temps coulait à flots, comme son sang dans ses veines, il ne percevait plus

les lumières ni les bruits, le tramway qui rasait le trottoir avec fracas, le métro qui grondait au-dessus de lui, sur la voûte. Une heure, deux heures peut-être passèrent; l'horloge du garage était arrêtée.

Il vit enfin sortir Jeanne et bondit sur ses traces.

— Ah! c'est vous? dit-elle simplement.

— Oui, je repassais par là, — répondit-il à bout de souffle.

Elle ne sourit pas; elle continuait de marcher vivement; il apercevait la douceur un peu hagarde de ses yeux.

— Vous rentrez tard chez vous, avec ce travail! — reprit-il.

— Bah! — fit-elle, — mon dégoûtant de mari ne m'attend pas. Il est parti depuis huit jours avec une sale femme; il m'a plaquée avec les gosses, et sans me laisser un sou.

— Mais il ne vous aimait pas, alors?

— Hou! les hommes, ils n'aiment jamais la purée, — répondit Jeanne, — et moi, j'y suis jusqu'au cou.

Il se tut à son tour, se sentant incapable de rien dire, de rien penser devant ce monde inconnu.

Au bout de quelques pas, il osa lui prendre le bras, et il fut tout étonné de sentir cette chaleur douce, le rugueux de l'étoffe. Une rue passa devant eux, puis une place, une autre place pleine d'enseignes brillantes, d'autobus, de groupes humains sans visages. Jeanne fit mine de tourner à gauche.

— Je reste par là, — dit-elle, — rue du Commerce.

— Vous... vous ne voulez pas faire un tour avec moi?

— Si vous voulez, — fit-elle. — J'ai besoin de prendre l'air,

Il hésita encore et reprit :

— Est-ce que vous croyez que tous les hommes sont des mufles?

— Je ne sais pas, — dit Jeanne; — et vous non plus; vous êtes un gamin.

— Comment? J'ai vingt ans, vous savez.

— Et moi, vingt-cinq.

Il lui en donnait au moins trente, mais les chiffres ne signifiaient rien pour lui, quand il s'agissait de ses aînés. Elle dut comprendre sa pensée :

— C'est que, — dit-elle, — on est usée quand on mène la vie dure. Enfin, on n'est pas louis d'or, on ne plaît pas à tout le monde.

— Oh! si! — dit-il. — Si vous saviez comme je vous trouve, moi...

Ils allaient dans de petites rues sombres, mortes, où çà et là brillait encore une boulangerie. Ils traversèrent soudain une avenue large et luxueuse et se virent devant les allées cavalières du Champ de Mars; une fondrière de sable courait entre des barrières de bois, sous des arbres desséchés et des lampes roses. Le lieu était si désert et silencieux que Jeanne dit à mi-voix

— Où est-ce que vous m'amenez, monsieur?

Elle s'arrêta. Il se mit devant elle, et bêtement, il montra une face en larmes :

— Ah! — dit-il en sanglotant. — Je voudrais... je voudrais que vous ne soyez plus malheureuse.

Elle était un peu effrayée. Il ajouta, bégayant, sanglotant :

— Moi, je suis si malheureux... à cause de vous, de vous...

Et dans ce garçon pitoyable, il y avait un autre être qui veillait; ce fut cet être-là qui sut faire les gestes d'un homme, serrer la femme dans ses bras, se pencher sur elle, dévorer ses joues, ses cheveux, la bouche qu'elle ne lui refusait pas. Elle lui rendit ses baisers avec franchise, puis avec abandon.

Ils se promenèrent sans parler, en se tenant enlacés; il sentait sur son épaule peser cette tête qui demandait à être soutenue, protégée, même par un faible; monter jusqu'à lui l'odeur âpre de ce corps qui ne s'était jamais paré ni parfumé. Elle disait machinalement, en passant sous les réverbères ou dans les zones d'arbres, le seul mot de tendresse qu'elle sût :

— Mon petit, mon pauvre petit, mon pauvre tout petit.

Et, sans honte, elle le ramena jusque chez elle, où dans l'obscurité, elle l'aida à s'enorgueillir... Aussitôt après, il se repentit et la méprisa. Il eut une crise de désespoir et de panique; s'il eût alors quitté cette femme, s'il fût rentré, seul avec sa conscience, il ne l'eût plus jamais revue.

Mais elle le garda toute la nuit, elle causa avec lui, à la lueur d'une petite lampe qui fumait; elle le tenait sur sa poitrine, caressant de ses mains un peu rudes les cheveux de cet amant dont elle savait à peine le prénom.

Quand il se retrouva au matin dans la chambre misérable, en sueur dans un lit douteux, avec un corps un peu amolli,

un peu flétri, il ne sentit plus qu'une immense gratitude et une espèce de piété. Elle ouvrit les yeux à son tour; ils se contemplèrent l'un l'autre, comme s'ils se reconnaissaient.

VIII

Quand elle était venue s'installer dans le quartier, son mari l'avait déjà quittée une première fois; en sorte qu'elle n'avait donné, par amour-propre, que son nom de jeune fille. On la connaissait comme madame Vigouroux, mais aux yeux de la loi, c'était l'épouse Doineau. Oui, depuis un soir dont elle se souvenait parfaitement, elle qui, à l'en croire, avait la mémoire comme un panier à salade.

Il lui arrivait de ne plus savoir signer son nom sur un registre de facteur ou quand elle allait à la mairie s'inscrire au bureau de chômage : alors elle riait aux éclats, secouait ses cheveux si elle avait la tête nue. Le préposé la regardait en coin et se disait : « Elle est moitié folle, mais c'est une belle femme. » Une fois même, le jour de sa noce, un agent, dans les couloirs, avait dit : « Sacrée petite jument. » Mais devant le café où tous les invités dansaient au son d'un piston que relayait un phono, où les vieux eux-mêmes s'étaient mis des chapeaux en papier, la foule était plus galante en ses commentaires. Une gosseline, le nez sur la vitre, avait crié : « Je vois la mariée. Elle a les cheveux longs... Oh! ce qu'elle est distinguée! » Jeanne n'avait jamais plus entendu ce compliment-là.

Son père tenait un petit hôtel à Villefranche-de-Rouergue, dans une rue du faubourg où les marchands de bœufs s'arrêtaient volontiers les jours de foire. Tout à côté il y avait des ateliers où des femmes en blouse grise travaillaient le feutre ou tissaient le cadis : c'étaient de bonnes buveuses qui, à midi, venaient s'accouder au comptoir avec les hommes. On voyait passer les trains de Decazeville, chargés de charbon ou de barres de fer; ils défilaient juste en face, derrière une palissade qui avait pris le ton de la suie et où les garnements pratiquaient des trous : ils se glissaient sous le talus, dans les herbes folles, et menaient dans ces nids une vie abominable, amenant des fillasses, des cartes, jouant des poings et du couteau. En sorte

que dès la nuit tombante, la petite Jeanne n'avait plus le droit de mettre le nez dehors.

C'était au temps de sa mère, qui mourut en 1916, alors que la pauvre fille n'avait pas ses dix ans. Le père était parti soldat; comme il y avait alors des attaques, il ne put revenir pour enterrer sa femme. Il touchait pourtant à la quarantaine, mais un solide, un vrai hercule, célèbre dans le quartier pour ses éclats de voix et ses cheveux hérissés. Il reparut bien tard, quand il n'était plus temps de pleurnicher. Une fois démobilisé, il se brouilla avec les cousins qui voulaient s'occuper de la petite et tenir la maison; il les chassa après une grande scène où l'on cassa des chaises. Il faut dire que dès son retour, il avait fait connaissance avec une ouvrière de l'usine à côté, une cliente qui bientôt cessa de payer les consommations et même s'installa chez lui. Cette femme obligeait Jeanne à se lever à cinq heures pour balayer le couloir, torcher les carreaux et mettre en train le percolateur. M. Vigouroux forçait sa fille à l'appeler maman; ce qui lui écorchait les lèvres, car elle avait du caractère, et, gamine rougeaude aux gros sourcils noirs, elle regardait fixement l'intruse maigre et blondasse; une gifle, deux gifles ne détournaient pas son insolence, et ses larmes perlaient, coulaient, sans lui faire baisser les paupières.

Elle aurait pu galopiner tant qu'elle aurait voulu. On ne s'occupait même pas d'elle à l'heure où le bistrot était plein et où les deux amants assuraient le service : ils ne l'employaient pas dans la salle, crainte qu'elle ne reçût la pièce de temps en temps. Alors elle cousait dans sa mansarde, et en été sur le rebord du toit, qui formait une gouttière si large qu'elle y installait sa chaise, devant le vide. Cette position était commode pour observer bien des choses. Un soir, elle vit sa marâtre se glisser dans le hangar à bois avec un garçon, un qui faisait le roulage pour les grainetiers de Najac. Elle le dit à son père, la nuit même, quand on ferma les volets du débit. Il monta, cria, redescendit et battit la dénonciatrice si fort, avec ses gros poings, qu'elle ne se leva pas de deux jours. Elle pensa un moment qu'elle allait mourir, mais ce qui la réveilla, ce fut le dépit, la fureur d'avoir manqué sa vengeance.

Heureusement la femme continua avec d'autres, se fit sur-

prendre tout de bon. M. Vigouroux pensait justement à accroître sa position commerciale, en se collant avec une veuve de guerre qui avait quatre enfants, de deux ou trois pères, une pension et un cabaret avec bal les dimanches, sur la route de Rieupeyroux. On racontait qu'il allait vendre son fonds, s'installer avec cette nouvelle compagne. Une fille, pour qui il avait eu des bontés, arriva un jour l'insulter devant sa porte. Il se battit à coups de manche de fouet avec un client. Les gendarmes étaient venus deux ou trois fois gribouiller des choses sur un calepin, et quand ils remontaient à bicyclette, ils regardaient la petite Jeanne discrètement, en haussant les épaules. Elle avait si grand peur d'eux, l'innocente, qu'elle remarqua cette attention sans comprendre leur pitié. Elle avait quatorze ans. C'était en novembre 1920.

Elle s'enfuit une nuit jusqu'à la gare, avec ses souliers dans un mouchoir. Elle arriva à Rodez une heure après et s'enfonça dans une rue sombre. Elle avait bien peur. Mais, au second hôtel qu'elle vit, elle se força à entrer et demanda : « Vous n'avez pas besoin de quelqu'un pour le gros ouvrage? » Justement on préparait la lessive pour le lendemain; on la fit coucher sans feu dans la buanderie même, sur les tas de linge sale où elle se nicha douillettement. Elle resta huit jours, deux semaines, un mois. On la nourrissait bien. Elle osa enfin demander des sous. La patronne lui dit alors : « Il faudrait savoir d'où tu sors! Tout ça n'est pas très clair. »

Alors elle pleura à chaudes larmes, et cela inquiéta l'aubergiste. Celle-ci alla conférer avec son mari, qui arriva d'un air important : « Veux-tu trente francs? » dit-il, « et débarrasse le plancher! » Elle dit : « Non, cinquante! » Elle avait fait un grand effort de courage; la somme lui semblait fabuleuse. Le gros homme souffla d'indignation, courut à son tiroir, et rapporta un billet. A ce prix-là, elle s'en alla sur l'heure; derrière elle les patrons se félicitèrent : savoir quelles histoires on aurait eues pour embaucher cette petite traînée?

Jeanne retourna tout droit à la gare, prit un billet pour Paris. Le train ne passait qu'au petit jour. Elle dormit dans la poussière de la salle d'attente; mais il y avait un poêle. Elle ne mangea rien de tout le voyage; elle regarda de tous ses

yeux les champs, les forêts, les rivières qu'on traversait; la pluie et la vapeur blanche voilaient parfois ces paysages. Il faisait nuit à son arrivée, mais une nuit pleine de lumières, d'activité. Elle acheta un pain. Il lui restait encore sept francs dans sa poche, et un petit cahier quadrillé qui lui avait servi à l'école, et gardait des pages blanches au moment du certificat. Elle avait copié dessus des bribes de chansons, des chiffres retenus aux devantures des magasins; car elle était bonne calculatrice et elle s'amusait à établir des listes imposantes d'achats fictifs avec les additions justes. Il y avait enfin l'adresse d'un journal, *l'Aveyronnais de Paris* qui s'occupait de placer les exilés.

Elle demanda son chemin, arriva à sept heures aux bureaux installés dans une boutique vide où un vieillard barbu lui parla patois, la reçut gentiment. Il l'envoya chez un marchand de couleurs, rue de la Glacière, qui avait besoin d'une bonne. A 8 heures elle avait de nouveaux maîtres à qui elle pouvait jurer d'avoir beaucoup servi, un tablier bleu, des savates, un lit de fer pour coucher.

Mais elle ne dormit pas cette nuit-là, tant elle était heureuse : on lui avait promis quatre-vingt-dix francs par mois, et malgré ses comptes fabuleux de dépenses, sur son cahier d'écolière, elle n'avait jamais imaginé avoir en poche tant de vrais billets, qu'elle changerait chez de vrais marchands. Elle se disait : « Peut-être que je m'achèterai un parapluie! » Et elle se leva dans l'ombre, les pieds sur le carreau glacé, pour faire les gestes d'une dame avec cet insigne de la richesse.

Mais au jour, la sagesse la reprenait. Pendant des mois qui firent des années, elle mena la vie d'une enfant esclave. Elle s'arrangeait pour économiser, tant elle avait peur de retomber dans une situation aussi désespérée que jadis. Elle n'avait pas de romanesque dans l'esprit, ni d'amour du risque. Elle disait : « Moi, j'étais faite pour habiter un trou perdu avec des cochons et des poulets, et porter tout mon argent chez le notaire. » Elle changea de place, pas plus de trois ou quatre fois, et toujours pour gagner un peu davantage.

Elle chipait des catalogues, des prospectus, des journaux sur les bancs, même vieux, tout ce qu'elle trouvait d'imprimé. Elle lisait avidement le dimanche, jusqu'à sentir le tournis

dans sa tête; et, chose curieuse, pour ces choses étrangères qu'elle apprenait, sa curiosité était toujours vierge, et sa mémoire complaisante. Elle connaissait les noms des ministres, des assassins, des aviateurs, des financiers américains. Elle parlait du monde entier, sans l'imaginer d'ailleurs, comme un concierge de ses locataires.

D'elle-même elle ne savait presque plus rien, n'aimait pas son passé, ni son présent, ni son avenir. Elle ne se trouvait pas intéressante. On s'était moqué de son accent, en sorte qu'elle travailla à s'en débarrasser, et il lui fallait des efforts pour se rappeler Villefranche, Rodez, la peur, la tristesse, la haine, même les traits de sa mère qui la roulait sur ses genoux. Était-elle encore la petite du père Vigouroux assise au bord du toit, et surtout la fillette à qui l'on mettait un ruban dans les cheveux les jours de foire? Elle était devenue robuste et gaie, étant courageuse. Elle n'aimait pas la foule, ne sortait jamais, n'avait jamais traversé la Seine. Elle avait un parapluie depuis longtemps, mais elle aurait voulu prendre une fois un taxi. Seulement elle n'osait pas faire la dépense, ni arrêter une voiture au bout de cinq cents mètres. Elle se faisait des amies, qui couraillaient, qui se faisaient mener au cinéma ou au vélodrome : mais elle avait horreur des hommes, qui ont sûrement d'affreux desseins de grands vices, puisqu'ils gaspillent ainsi l'argent.

Quand elle eut seize ans et se trouva présentable, elle alla faire visite à des cousins riches qui tenaient un café à Clamart; le fonds était considérable et valait, paraît-il, trois cent mille francs; il y avait des glaces aux murs, des peintures aux plafonds, un jardin entouré de tonnelles vertes. Le ménage Mazerol était avare et égoïste, et sans enfants, ne rêvait qu'à la retraite qu'il pourrait prendre au pays, dans une dizaine d'années. Il aurait bien voulu embaucher Jeanne, la mal payer, la mal nourrir. Elle repoussa leurs ouvertures et ne put jamais vaincre la rancune qu'ils lui en gardèrent. Cependant ils la recevaient le dimanche, où elle pouvait donner un coup de main. C'était, au printemps ou en été, des soirées vraiment agréables, avec des lilas ou des roses sur les motocyclettes qui passaient, des couchers de soleil tout dorés sur

les coteaux, des bandes qui s'égosillaient dans les bois, et venaient danser au son du piano. Le café Mazerol s'appelait *Aux Trois Routes*, en sorte qu'on voyait circuler beaucoup de monde et qu'on recevait des clients bien plaisants. Certains disaient à Jeanne des choses hardies, mais aimables; elle se battait volontiers avec eux à coups de serviettes. Sa présence, en somme, faisait marcher le commerce.

Un samedi qu'elle restait là, à Paris, elle passa dans la rue de la Gaîté et entra dans une salle d'auditions mécaniques, où l'on n'avait pas besoin de dépenser cinq sous, ni de se pencher sous les fils qui distribuaient l'harmonie. Le plaisir de se promener entre les pupitres, et de regarder les chansons encadrées, les portraits élégants des vedettes, restait entièrement gratuit. Et il faisait là-dedans très chaud, très lumineux. Comme elle allait quitter cette caverne de luxe, un soldat se planta devant Jeanne et dit :

— Vous voulez une audition, mademoiselle?

Alors elle le gifla. Il fut si étonné qu'il se frottait la joue, et ensuite le dos de sa main contre sa tunique de gros drap bleu clair, comme s'il allait effacer la souillure. Il porta la main au calot et murmura une excuse. Les gens d'alentour avaient commencé à rigoler; il sortit, et elle sortit à son tour, sans aucune colère d'ailleurs. Elle avait levé la main par reflexe parce qu'elle avait cru qu'il se moquait d'elle.

Sur le trottoir, il la suivit, il monta dans le même tramway qu'elle; il descendit avec elle à Clamart. Elle se retournait, intriguée plutôt qu'inquiète; ce garçon au bonnet pointu était toujours derrière elle, placide, les mains passées dans son ceinturon jaune. Elle avait envie de courir, mais s'il courait plus vite qu'elle? Alors, elle l'attendit. Il arriva, se protégea la joue, comme un enfant, et elle éclata de rire. Il fut très poli.

C'est ainsi qu'elle prit l'habitude d'être courtisée. Jusque-là elle n'en avait pas la moindre notion, ne concevant les choses de l'amour que comme une espèce de bataille dangereuse. Doineau Paul était en garnison à Neustadt, près du Rhin, et se trouvait en permission. De son métier il était peintre, et gagnait, à l'en croire, des journées de quarante francs. Il avait des bagues, et sa nuque rasée ne pouvait révéler aux

chefs qu'il portait une belle chevelure, lustrée au cosmétique.

Ils sortirent plusieurs fois ensemble, et la seconde fois, il lui proposa de la présenter à sa mère : celle-ci était une lourde femme teinte, vendeuse dans une grande épicerie de quartier et du dernier bien, depuis son veuvage, avec un herboriste. Elle ne fit pas grande attention à la gamine un peu sauvage que son fils lui amenait comme sa fiancée. Elle lui en voulait d'avoir dix-sept ans; mais elle se montra magnanime; en satin noir, avec des pendeloques énormes aux oreilles, douée d'une mince voix suraiguë, elle intimidait assez la petite Jeanne pour que celle-ci fût humble à souhait devant elle.

Paul repartit huit jours après. Il écrivit des lettres, revint au bout de cinq mois, aussi doux et galant que naguère. Il était bien décidé à se marier, parce que Jeanne lui paraissait une femme de tête, pas commode, sérieuse, ménagère, dont il n'y avait rien à attendre au delà de baisers sonores sur la joue, et pour cela elle excitait infiniment son imagination. Il avait connu des tas de succès faciles avec des citadines. Cette fille-là, c'était un numéro tout nouveau. Comme il était Parisien et qu'il cachait son origine vendéenne, il l'appelait la Ploume ou bien sa petite Bougnate; ils jouaient ensemble à s'envoyer de grandes tapes, ils luttaient, et si elle ne se laissait jamais chatouiller, elle admettait qu'il palpât ses muscles. Elle l'aimait bien, comme un camarade. Elle écrivit à Villefranche pour avoir l'autorisation de son père et ses papiers. Elle pensait n'avoir aucune réponse; mais, à sa grande surprise, le sieur Vigouroux envoya son consentement, pour ne plus entendre parler de sa fille; il ne donnait d'ailleurs aucun détail sur sa vie, il disait : « *Je suis encore remarié, et je te souhaite la même chose. Si tu tiens un commerce, comme je l'espère, je suis là pour te recommander un placier en vins d'origine que je suis en affaires avec lui, un garçon très sérieux et fournissant les meilleurs maisons de liquoristes. Ton père. Vigouroux-Maze.* » Maze devait être le nom de la nouvelle belle-mère, une bistrote encore à coup sûr...

Cette formalité remplie, Jeanne fut invitée par madame Doineau à un magnifique voyage. Il s'agissait d'aller voir Paul dans sa garnison boche, avant qu'il fût libéré; c'était

en plein mois d'août. Il y avait par là-bas, sous un soleil torride, des collines couvertes de vignes, des chemins en escalier, et des maisons propres, des devantures pleines de cigares, même dans le moindre village; on aurait mangé sa soupe sur les trottoirs; des avions bourdonnaient en l'air; les gens parlaient un charabia pire que dans le Rouergue; on se payait un verre de bière pour quatre sous, et, à se promener avec un soldat, on ne risquait pas d'être remarquée, car il n'y avait que des soldats enlacés avec des filles, pas plus blondes qu'ailleurs. Les jeunes civils ne regardaient pas les dames; en sorte qu'il fallait se laisser caresser et embrasser bien plus qu'à Paris pour les faire enrager et maintenir l'honneur de la France.

En novembre, Paul Doineau avait trouvé du travail, loué une chambre près de la Bastille, acheté à crédit un mobilier jaune; il prétendait que bientôt il se paierait une motocyclette. Il épousa Jeanne à la mairie du XIIe arrondissement, en présence de quelques copains goguenards. Quand on sortit du restaurant de Vincennes où s'était déroulée la principale cérémonie, et où madame Doineau mère congestionnée, auprès de son herboriste, un grison à binocle, s'était tenue très digne, Paul chuchota à Jeanne en rigolant : « Les amis m'ont dit « Tu fais une boulette et tu regretteras ta liberté » toute ta vie. » Qu'est-ce que tu penses du boniment? »

Il était d'ailleurs un peu parti, et n'avait pas la boisson folâtre. Il força sa femme à rentrer, l'après-midi, quoiqu'il fît encore jour. Il se montra si pressé, si brutal, qu'elle ne le reconnaissait plus. A un moment, il lui dit sardoniquement : « Si tu es comme ça, faut retourner chez ta mère. » Et au souvenir de ce mot, elle pleura toute la nuit, sachant qu'elle n'aurait jamais où fuir.

Le premier enfant fut très bien accueilli. Il en vint un second que Doineau lui reprocha beaucoup et qui mourut dans les deux heures. Le médecin de l'hôpital consentit à dire que le cœur était mal conformé, insuffisant; de toute façon le bébé n'aurait pas atteint l'âge où l'on pense mais seulement celui où l'on souffre... Jeanne s'aperçut en rentrant chez elle que Paul l'avait beaucoup trompée depuis quelques mois, avec des femmes du quartier, même avec des roulures; la concierge,

qui venait la soigner, ne lui cachait pas cette infortune. Elle lui fit une scène où il répondit : « Que veux-tu? ça m'est nécessaire, à moi. — Et quand tu ne m'avais pas? — Oh! je ne t'ai pas attendue. — Mais quand nous étions fiancés? — Promenade, promenade..., — dit-il, par allusion aux gamines du Palatinat. »

Pour le punir, même rétablie, elle essaya de se refuser à lui; il lui griffait la jambe jusqu'au sang, quand il était couché auprès d'elle. Et elle le giflait. Il lui tordait les poignets de façon si cruelle et savante qu'elle commençait à avoir peur de lui. Il avait appris des coups terribles auprès de sales garçons qu'il fréquentait le dimanche, et qui faisaient le soir la haie au bas de la rue de la Roquette, pour voir travailler leurs créatures. Il travaillait cependant avec régularité; même il eut une grande crise, des coliques de plomb. Elle le soigna avec douceur, elle lui porta désormais ses bouteilles de lait sur le chantier, c'était parfois dans des maisons bourgeoises où elle le trouvait en train de causer d'assez près avec la bonne; parfois elle le relançait chez les mastroquets qui se moquaient de ce régime.

Le gosse pleurait beaucoup la nuit; on n'avait pas fini de payer les meubles qu'il fallait s'engager pour un four à gaz, racheter du linge. Après la réconciliation, une troisième grossesse survint; Jeanne n'osait pas l'avouer à son mari. Un médecin du quartier la plaignit beaucoup, mais refusa de lui donner des conseils... Paul poussa des cris horribles, et, pour punir la femme, disparut trois jours et trois nuits. Quand il revint, il dit franchement à Jeanne : « Je n'en veux pas de ton môme; il faut le faire dégringoler. — Et moi, répondit-elle, je ne veux pas mourir. » Ils se battirent de nouveau; elle rendait coup pour coup; bien qu'elle se protégeât bravement, il lui lança, tout exprès, des coups de pied au ventre.

Il conçut pour elle, à partir de ce jour, une véritable haine, qui se changeait en mépris. La présence de Jeanne semblait lui reprocher sans cesse ses propres torts qu'il ne pouvait supporter, bien entendu. Deux ans plus tôt, elle était grasse, réjouie, un peu rougeaude. Elle devenait maigre, et perdait son teint. Sa poitrine était tombée; la grossesse creu-

sait son visage et lui donnait peu à peu une démarche lasse et disgracieuse. Il ne pouvait même pas excuser son mariage auprès d'autrui, de sa mère par exemple, qui l'eût déclaré bien puni. Ses camarades se moquaient de lui; il y en avait de bien plus vieux, quelques-uns de collés, mais qui ne pensaient nullement à se nouer le fil à la patte. La mauvaise humeur étant pire que la colère, car elle empoisonne la vie quotidienne, Doineau Paul se trouvait épouvantablement malheureux, et savait où adresser sa rancune. Il avait inventé un châtiment bien commode, qui était de laisser sa femme sans argent. Il ne rentrait au logis que le moins possible; il lui jetait à la figure des billets qu'elle mendiait des heures entières; elle devenait alors suppliante, humble, servile, parce qu'il s'agissait des petits.

L'enfant naquit tant bien que mal; et dès lors tout s'aggrava. Il fallait choisir entre la pouponnière et le ménage. Doineau reprochait déjà à sa femme de ne pas travailler et rapporter des sous. Sitôt qu'elle eut fait ses relevailles, élevé son petit et qu'elle marqua l'intention de chercher un emploi, il l'accusa de ne plus vouloir tenir sa maison. Et en même temps il l'obligeait à cette désertion, lui cachant toutes ses paies.

A la fin de sa grossesse, elle avait déjà dû confier l'aîné à une nourrice, et se procurer de l'argent par les grands moyens : elle porta sa machine à coudre au Mont-de-piété. On lui prêta 80 francs sur l'outil, rien sur le meuble, que les règlements empêchaient d'engager, qu'on garda par tolérance. Puis vint le tour du tapis de table; puis de la pendule en biscuit blanc et bleu. Quand il y eut deux petits, ce fut pis encore. Heureusement Jeanne ne se préoccupait plus de son mari; elle ne sentait pour lui ni crainte, puisqu'elle était rétablie; ni jalousie, car elle n'avait pas d'orgueil. Son courage de montagnarde l'avait reprise. Elle alla se présenter dans une usine des Batignolles, où l'on demandait du personnel pour tresser sur forme des chaussures de femme.

La morte-saison durait dans ce métier de juin à octobre; mais on pouvait se faire pendant l'hiver jusqu'à quatre cents francs par semaine. Dès lors, Jeanne passa matin et soir, trois quarts d'heure dans le Métro bien qu'elle déjeunât près de

l'usine. Moyennant cette servitude, elle put mettre ses enfants en pension à Gagny; elle payait cinq cents francs par mois, plus les frais de chaussures, les visites médicales et les cadeaux à la nourrice, qui était femme d'un éclusier. Le dimanche, elle se sentait si fatiguée qu'elle aurait voulu dormir tout le jour, mais elle se levait de bonne heure et se faisait voiturer, le cœur en fête, dans des trains bondés. Elle se chargeait de jouets encombrants; les voisins se cognaient à un pantin de son, à une roue de charrette, et grommelaient après cette femme qui souriait toute seule.

L'été venu, ce furent des délices que ces visites-là, mais ce fut en même temps la fin des ressources que madame Doineau, née Vigouroux, avait gaspillées peu à peu : l'insouciance des pauvres lui était revenue depuis qu'elle n'était plus seule dans l'existence, et qu'elle avait, si loin de sa province, appris à dépenser. Elle essaya de reprendre ses gosses chez elle, et de les donner à une garderie d'enfants que tenaient des religieuses de huit heures à cinq heures du soir. Mais cela ne lui faisait guère d'économies. Car, en présence de ses petits, elle trouvait sans cesse des occasions de leur payer quelque chose. Elle allait parfois dans un magasin pour s'acheter un coupon d'étoffe, des souliers : la tentation la prenait devant le comptoir des jouets, elle revenait avec des babioles, sans un sou; elle gardait ses souliers troués et sa vieille robe. Son mari ne la trouvait guère coquette, et ne la regardait plus guère. Il n'aimait pas le bruit chez lui, les larmes ni les rires. Il rentrait le plus tard possible dans la nuit; même il découchait. Depuis que Jeanne travaillait, il ne lui donnait plus un sou.

Le chômage annuel arriva, et à ce moment précis Paul Doineau disparut pendant trois mois, ayant besoin de vacances. Elle devait déjà de l'argent au boulanger, elle n'osait plus passer chez d'autres fournisseurs qui, eux, n'entendaient pas avoir de notes à la traîne. Chez le laitier, elle envoyait toujours son aîné qui geignait, reniflait, et à qui elle avait enseigné la phrase : « Maman vous paiera la semaine prochaine. » Il avait quatre ans, il parlait bien tout seul, Un jour il refusa de venir et spécifia : « Je n'irai plus, si tu n'as pas de sous. » Il avait appris la honte.

Comme elle retournait de temps en temps aux Batignolles pour voir si le travail reprenait, elle eut une chance inouïe. Elle entra chez un bistrot où elle mangeait parfois à midi, et causa avec cet homme. Il lui dit : « Vous devriez rentrer dans la limonade. Je vous ferais un certificat. » Avec ce papier, elle s'engagea dans un petit restaurant de la Villette, où l'on avait besoin d'un extra. Puis elle essaya d'un autre, et réussit à se faire inscrire sur les listes de placement de la Chambre syndicale. Avec de la mémoire et du toupet, elle passait pour professionnelle. Au début les patrons lui faisaient des reproches : « On ne cause pas au moment de la presse. — Vous avez dû être gérante, pas fille de salle. » C'est vrai qu'elle avait travaillé chez Mazerol avec les façons d'une parente et non d'une employée. Mais elle s'habitua très bien à ce service comme aux autres.

Elle gagnait près de cinquante francs par jour et goûtait des heures de liberté. Elle put remettre les petits en nourrice. Mais elle n'aimait pas nettoyer les couteaux elle-même, ni surtout s'agenouiller pour passer le faubert sur les dalles. Les plongeuses s'amusaient parfois à lui refuser ce service, même payé. Quant aux clients, ils étaient très familiers et très insolents. Certains la tutoyaient d'emblée, des gens à casquette, et lui lançaient des déclarations énormes. Des mécaniciens comptaient leur paie devant elle, et coulant un œil vers Jeanne, disaient : « La moitié pour une nuit d'amour! » Elle fut obligée de changer de place, parce que le chef la courtisait trop. D'autres clients venaient exprès en avance, jouaient au zanzi avec elle sur un coin de table, lui offraient à boire et lui remettaient ses dettes si elle perdait. Ensuite venaient les rendez-vous, ma foi innocents... Il y eut un Russe, un chauffeur qui se disait ancien colonel naturellement, et qui disparut après lui avoir emprunté vingt francs. Il y eut un monsieur bourgeois et bien poli, un avocat, paraît-il, qui la priait de sortir avec lui le dimanche. Elle n'y consentait pas, à cause des gosses.

Elle avait un grand mépris des choses de l'amour; quand elle voyait des filles errer dans la rue, elle se disait fièrement : « A faire le tapin, elles ont moins d'excuses que moi. Elles n'ont pas connu autant de guigne. » Un gros patron du bou-

levard Richard-Lenoir, chez qui elle débutait, la bouscula dans la cave. Elle résista; il la chassa sur le moment. Elle rencontra l'avocat l'après-midi, par hasard; elle était si malheureuse ce soir-là, qu'elle se laissa emmener par lui. Ils restèrent six mois en relations. Son mari reparut et n'avait pas l'air jaloux : cela mit la conscience de Jeanne en repos.

D'ailleurs elle trouvait les hommes un peu ridicules avec leur obsession continuelle de ce qu'ils nomment le plaisir. Paul Doineau s'affichait partout avec une femme mûre, une « vioque », travaillait par intermittence et portait cependant des chaussures vernies, des cravates étincelantes. C'était un faible; sa femme ne le détestait pas mais le méprisait. Elle aurait voulu un homme à soigner et à admirer tout à la fois, chose rare. L'avocat, douillet et prudent, répondait bien à cet idéal; mais elle ne le voyait pas assez pour s'attacher à lui. Il lui consacrait deux soirs par semaine, et il ne lui cachait pas qu'il avait une fiancée à Troyes. Par politesse, il ajoutait : « Je ne l'épouserai que pour l'argent. » Alors Jeanne riait de ce compliment indirect, mais elle ne concevait pas d'estime pour ce petit bourgeois, qui tenait si bien ses comptes de cœur et d'intérêts. Quand il annonça son départ proche, elle prit les devants et le congédia elle-même. Elle pleura un peu, une fois seule, non pas sur la perte qu'elle faisait, mais sur la bêtise d'une telle aventure.

Après celle-là, il y en eut d'autres, où elle n'apportait aucun goût personnel. Simplement elle n'attachait plus beaucoup d'importance à des gestes qu'on lui demandait, à des paroles qu'elle entendait sans cesse. Elle céda à deux ou trois soupirants, les moins brutaux, les moins canailles, pour ne pas leur faire trop de peine, et parce que cela la distrayait un peu, innocemment. Depuis qu'elle n'était plus tout à fait une honnête femme, elle tolérait beaucoup mieux son mari; dans l'intervalle des fugues, il se montrait correct et guoguenard avec elle. Il n'était plus brutal. Ils se traitaient en copains. Il l'accompagna plusieurs dimanches voir les mômes à Gagny, et quand ils payaient le train, les tramways, les bonbons pour la nourrice, ils partageaient la dépense en deux, sans se tromper sur la monnaie.

A force de causer avec des gens, de lire des journaux et des livres que lui fournissait le hasard, elle commençait à mépriser la petite paysanne qu'elle avait été au sortir de Villefranche, et en son temps de demoiselle. Elle était curieuse de tout; on pouvait toujours la prendre par le désir de voir du neuf, au vélodrome, au stade, au cinéma, ou même dans les cérémonies officielles où le plaisir des yeux est gratuit, et où les grands personnages s'exhibent bénévolement à leur bon peuple.

C'est ainsi qu'elle était dans la foule, pincée, caressée ou écrasée, les jours d'inauguration ou de funérailles, lorsqu'on fêtait des ministres morts ou des aviateurs vivants. Elle se trouvait bien au milieu des inconnus qui crient fort, qui sifflent ou qui acclament; elle était habituée à leurs galanteries ou à leurs brutalités qui lui prouvaient qu'elle intéressait des tas de gens, elle qu'on avait si souvent dédaignée ou abandonnée. Quand elle était toute seule, elle était trop encline à se forger des idées noires et à pleurnicher dans son coin. Des copines qu'elle avait eues lui avaient donné de mauvais conseils, et de plus mauvais exemples : les unes adonnées à la boisson, les autres à se passer des hommes... Justement, elle plaisait trop à certaines femmes, à celles qu'intéressaient sa brusquerie robuste, ses sourcils épais, sa lèvre duvetée. Elle en avait horreur, mais elle trouvait amusant d'être courtisée ainsi sans grand danger. Et pour ce qui est de boire, elle n'avait garde; car elle lisait attentivement les pages médicales des journaux, et elle nourrissait une peur, une hantise, celle de devenir folle.

La folie, pour elle, c'était le résultat immanquable des excès, ou des grandes émotions. Quand elle recevait de mauvaises nouvelles de ses enfants, ou quand un homme la plaquait, elle courait aussitôt vers une glace et se regardait avec crainte, avec stupeur : comme si ses yeux allaient vaciller, ses traits grimacer, et une face hideuse de monstre apparaître au lieu de Jeanne Vigouroux. Elle se plaignait volontiers de sentir dans sa tête des vides, des vertiges. Quand elle oubliait une commission à faire, un chiffre à marquer, elle se disait à mi-voix : « Ça y est, ça commence! » Un de ses amis avait été un étudiant en médecine, un grand garçon cynique à qui elle ne cessait de poser des questions là-dessus. Il lui répondait : « Nous sommes

tous des déments précoces, seulement ça se voit plus ou moins. » Elle attribuait aux précautions qu'elle prenait pour garder son bon sens, la froideur et l'impassibilité où elle arrivait peu à peu. Envers les choses, envers les gens. Un espoir simplement l'émouvait encore : c'était de rêver que ses enfants seraient un jour élevés, travailleraient, gagneraient de l'argent, et qu'elle pourrait, avec ou sans son mari, vivre dans une petite maison à la campagne où ils viendraient la voir le dimanche. Elle serait vieille à son tour, mais elle serait enfin respectée par quelques êtres au monde.

En attendant, Doineau Paul revint une dernière fois au foyer, échangea quelques paroles avec elle, dormit une nuit, et disparut. Il avait dit : « Je ne veux plus vivre dans une turne pareille. »

— Est-ce que tu as trouvé un palace? — répliqua-t-elle.

— Ça se pourrait, — grogna-t-il dans l'escalier... — Au revoir, au ciel, là-haut!

Elle s'aperçut trop tard que le misérable avait raflé tout l'argent qui se cachait dans un tiroir, sous le linge. Elle courut en vain après lui. On raconta ensuite qu'il était monté dans un taxi avec sa « vioque ». Elle jura que jamais, jamais plus elle ne le recevrait. Et elle en voulut à tous les maris, à tous les amants; elle se trouvait d'ailleurs libre comme l'air depuis six mois au moins.

Ce fut à ce moment qu'elle remarqua chez Alvignac une espèce de collégien maigre et blond que sa vue intimidait jusqu'à lui couper la parole. Elle se moquait de lui avec la mère Nayral, la plongeuse. Les fils de famille, elle en connaissait l'espèce; mais celui-là ne ressemblait guère aux autres. Il était mal habillé, avec de grosses mains, il comptait si mal qu'elle lui rendit une fois de l'argent avec un grand rire. Quand il était debout, la dominant de toute la tête, il paraissait plus emprunté encore.

Il la suivit, il lui parla, elle attendait les boniments d'usage. Et voilà qu'il pleurait et qu'il semblait s'excuser devant elle — c'était le premier homme qui se montrait ainsi — et elle ne put résister à la stupeur douce qu'elle ressentait devant ce garçon inoffensif.

Elle ne le regretta pas, sitôt sur l'oreiller, comme d'habitude. Il ne lui apprit pas grand'chose sur lui-même, n'ayant pas vécu. Elle ne le questionna pas sur sa famille. Il aurait eu d'ailleurs honte d'en parler. Mais elle lui raconta, non ses fautes, mais ses malheurs à elle, avec une espèce de moquerie féroce, parce qu'elle se défendait déjà contre lui, et pour voir s'il allait être épouvanté. Au contraire, il montra pour elle un attachement bizarre qu'elle goûtait sans l'éclaircir. Elle lui disait : « Je te préviens, je ne veux pas qu'on me plaigne! ça m'agace. » Et cependant il la plaignait, l'assurait de son respect, de sa passion éternelle, lui baisait les doigts, les cheveux comme un maniaque; et Jeanne en était enivrée, sans se l'avouer. Elle n'avait jamais entendu sonner cette corde-là.

Elle l'avait dissuadé de faire un coup de tête. Mais, quand il fut en ménage avec elle, il se montra soumis, attentionné, presque filial; tous ces soins l'inquiétaient un peu. Alors elle ne discuta plus, tant il était bon, tendre et pudique. Il lui apportait tout l'argent de son dur travail de nuit; elle croyait n'avoir jamais connu d'hommes avant Jacques Beaucamp, et lui, il croyait avoir trouvé sa voie, son devoir, mais il ne lui disait pas quel devoir.

Partout où il passait, il croyait retrouver Jeanne telle qu'elle avait été dans sa misère et son abandon, avant lui. Il revivait comme les stations d'un calvaire, les époques de cette vie lamentable; il s'attardait à regarder des petites servantes de laitiers, des paysannes débarquant près d'une gare. Et quand il voyait une sortie d'atelier, les vieilles en toques, les jeunes en béret, portant leurs sacs en toile cirée, parfois au bras d'un amoureux en veston de faux cuir, il se demandait qui, dans cette foule, ressemblait le plus à l'ancienne Jeanne, celle qu'il n'avait pas connue : cette gamine aux cheveux nus qui portait un filet de bouteilles... ou cette autre qui avait gardé son sarrau et ses pantoufles et rapportait à la maison un poisson jaune dans un petit bocal. Elles étaient toutes les sœurs de cette femme à lui prédestinée, les filles de cette classe qu'il croyait désormais servir.

IX

La voiture d'Aimé Beaucamp stationnait devant la gare d'Armentières, parmi des locatis ridicules dont les chauffeurs, en bras de chemise, étaient assis sur le trottoir; ils fumaient la pipe, échangeaient de calmes injures, et de temps en temps allaient lamper un verre de bière au comptoir le plus proche. A dix-sept heures vingt-cinq, une sonnerie annonça le train, des vitres tremblèrent dans la gare, un gamin à tablier vert accourut hors d'haleine tirant un chariot à bagages pour les clients possibles de l'Hôtel Moderne.

M. Beaucamp cessa de faire les cent pas et de se ronger les ongles. Il se pencha vers les glaces de son auto, se regarda avec satisfaction. Il entra dans la salle d'attente, qui sentait la fumée froide, puis sur le quai. Quand celle qu'il espérait parut à la portière, il courut, arracha une mallette à des doigts qui ne résistaient guère.

— Bon voyage, mademoiselle Bertine?

— Si j'ai fait bon voyage? — dit la femme d'un air grognon. — Non, vous rigolez? quinze kilomètres!... Et tout le temps à regarder si personne de Fletinghem n'était dans le train. Vous ne savez pas que j'ai des cousins un peu partout? Et ça a la langue longue, surtout quand ça ne devrait pas.

— Ma voiture est là. J'ai le plein d'essence. Le voyage est fini; ça va être une promenade maintenant jusqu'à Paris.

Il l'installa auprès de lui; sitôt qu'elle fut à l'abri, elle quitta sa figure morose, et se remaquilla, jetant vers son petit miroir tantôt un sourire, tantôt une moue. Pendant ce temps ils roulaient lentement dans les rues grises; des jardins éclataient çà et là d'un vert tendre; des lilas se penchaient sur les murs de brique.

Quand la toilette fut finie, Bertine se tourna vers son hôte, et demanda :

— Je ne suis pas plus mal qu'avant?

— Ravissante, — dit-il. — J'aime les femmes parées.

— Eh bien! vous y allez fort, vous!

Elle lui donna une tape sur la main poilue qui tenait le volant. Elle regardait les faubourgs où la foule sombre et lente

commençait à couler. Des filles en cheveux, des gosses à bicyclette s'arrêtaient, souriaient à ce luxe qui passait; mais il y avait des hommes moustachus, les vieux en somme, qui contemplaient la voiture et les voyageurs avec un œil las. Des lèvres articulaient des paroles que Bertine n'entendait pas. Par défi, elle tira encore sa glace et sa houppette.

— Je me doute de ce qu'ils disent, tous ces péquenots. Mais ça m'est égal. Par ici, personne ne me connaît.

— Et vos parents? — demanda M. Aimé.

— A cette heure-ci, ils croient que je change de train à Lille. Ils n'ont pas regardé mon billet. Mais d'ailleurs, c'est bien vrai que je serai à Paris cette nuit, et j'ai bien le droit de voyager comme je veux.

— Qu'est-ce que nous faisons de mal? — reprit M. Aimé. — Je suis très heureux de vous faciliter le trajet, et de causer gentiment avec vous. Car on va causer, n'est-ce pas?

— Oh! moi, — dit-elle, — je ne demande pas mieux, mais qu'est-ce que je vous dirais d'intéressant?

— De vous, tout m'intéresse, Bertine.

Elle bâilla discrètement :

— J'ai déjà faim, — dit-elle.

— Rassurez-vous, nous dînerons à Arras, si vous ne voulez pas attendre Amiens, où l'on sera à huit heures... Est-ce que vous aimez rouler la nuit, derrière les phares?

— Oh! oui, — dit-elle, — ce sera poétique.

— Et puis intime, — ajouta-t-il.

Elle rêva un moment et reprit :

— Une fois, j'ai été de nuit comme ça à Deauville avec des messieurs allemands; des gens très bien, le père et le fils; on a écrasé un chien, et j'avais peur que ça me porte la guigne. A moi, pas. A eux, si. On m'a dit que le jeune homme s'était suicidé. Il prenait des drogues, et le vieux a été ruiné. Alors voilà : courte et bonne, une vraie vie, quoi!

— Une vraie mort, vous voulez dire?

Bertine Deloos rit aux éclats, découvrant sa lourde mâchoire. Un silence suivit, qui les amena sur une route sans arbres, où les maisons se faisaient plus rares, affaissées derrière un modeste rideau de saules. Le soleil oblique poudroyait déjà sur les champs. Puis les grands peupliers défilèrent à nou-

veau; le moteur ronronnait avec gaîté. M. Aimé se sentait fort gaillard. Il entendit la voix de Bertine.

— Qu'est-ce que vous dites, ma chère enfant?

— Rien, je pensais tout haut : il faudra que je me fasse réonduler demain. J'étais coiffée là-bas comme une pouilleuse d'école. Je me croyais redevenue petite fille, comme quand mes vieux m'ont collée à la Maison de garde. Vous savez, le truc pour les familles ouvrières?...

« Dans ce temps-là, le père était encore à la mine; ma tante n'avait pas encore filé... Elle a filé à quinze ans, je comprends ça : à l'idée de devenir trieuse de gaillette, avec des sabots, un sale torchon sur la tête, dans la poussière de charbon toute la journée,et une lourde pelle qui s'use plus vite que vos bras : Merci bien! Moi, avant les petites, j'étais soignée. Quand je braillais trop fort, on me faisait taire avec une mouillette de mie trempée dans le genièvre; on me chantait des petits airs mignons. Tandis qu'à la Maison de garde, c'était hygiène et compagnie. De la purée, des cervelles, et des bouillies, des bouillons, et du lait dans des bouteilles graduées, sans parler du foie de morue. Il fallait que les petites mômes comme moi se rendent déjà utiles : soigner les bébés, les surveiller dans leur parc, les moucher, les torcher; leurs toilettes, sur un socle, étaient trop basses pour les infirmières et trop hautes pour moi... Moi, j'ai préféré rentrer chez nous, lorsque le vieux s'est mis à tenir un estaminet; et il était d'accord parce que ça lui faisait du personnel pas cher. Cette année-là, nous habitions à Nieppe, où il y a plus de cultivateurs que de millionnaires et plus de Belges que de Français. Il venait même des Italiens, avec leurs accordéons. La salle de débit était en haut de trois marches, dans un gentil petit pavillon; on avait un piano qui jouait la *Souris d'hôtel*; moi, j'avais la permission de m'attifer belle, à cause des clients. Je me mettais le samedi, avec mon beau tablier et mes vernis, sur la porte pour attirer un peu le monde. Il y en avait qui croyait qu'on était autre chose qu'un café, et il fallait les rembarrer... Il y en avait de jaloux les uns des autres. La mère n'aimait pas trop cela. Elle a voulu qu'on prenne un petit fonds à Fletinghem, son pays — c'est là que vous nous avez toujours vus. Au moins, les gens y sont tranquilles et les Deloos bien considérés... C'est pourquoi

il ne faudrait pas qu'on s'imagine que je fais la vie à Paris — le monde est si bête!

— Pas de danger, — dit M. Aimé, — je tiens, moi aussi, à ma réputation.

Il remarqua qu'elle semblait rattacher son soulier. Il jeta un regard vers les jambes de Bertine, dont les leviers le séparaient; elle s'en aperçut, se redressa :

— Je remettais, — dit-elle, — ma chaîne de pied. D'habitude je la porte sous mon bas; mais aujourd'hui je suis si contente que je veux l'avoir tout de suite. Ça fait un peu femme de noce. Pourtant des actrices très bien en portent aussi.

— Ça vous va à merveille, — répondit M. Aimé. — On voit que vous avez le goût moderne.

— Poule de luxe, quoi!

***

Ils poussèrent jusqu'à Amiens. Ils s'arrêtèrent en pleine ville, dans un restaurant tout neuf, désert, qui semblait immense. Bertine recouvra la parole en mangeant; elle marquait une joie animale à combler son appétit. Elle buvait sec, elle se congestionnait; et, à ces moments-là, on voyait la grosse femme qu'elle serait plus tard. M. Aimé la plaisantait sur sa ligne, lui serrait les mains, lui effleurait les genoux. On parla de la province, que tous deux déclarèrent absolument inhabitable; les bourgs pires que les hameaux, les villes pires que les bourgs. C'est alors qu'il dit :

— S'il n'était pas si tard, on aurait vu les beautés de ce sacré coin-ci. Par exemple la cathédrale. On aurait même pu aller au salut, au mois de Marie, par exemple.

Bertine se renfrogna bizarrement :

Vous savez bien que ce n'est qu'en mai, — dit-elle. — Je vous préviens, je déteste les Français qui détestent ces choses-là.

— Qu'est-ce que vous êtes donc? — demanda-t-il interloqué.

— Moi, je suis Flamande. On a du respect chez nous.

— Très bien, — dit M. Aimé, partagé entre son goût des filles naïves et l'irritation vague d'être humilié par de telles paroles.

La fin du voyage fut, heureusement pour lui, triomphale. La voiture conserva une moyenne magnifique sur des routes libres. La fraîcheur et le parfum nocturnes fouettaient les visages. On traversait des bourgades déjà endormies où les chiens mêmes ne frémissaient plus derrière les portes; on retrouvait, à mesure de l'avance, la vie qui se réveillait; de plus en plus de lumière et de gaîté. Du haut d'une côte, la banlieue de Paris surgit soudain, comme une infinité d'étoiles terrestres; et ils traversèrent les quartiers misérables, déjà chargés d'une puanteur de pauvreté; les grands tramways qui tintaient solitaires, les groupes maussades qui se groupaient devant les débits de vin, les chantiers, les garages sous leurs lampes crues, les usines où veillaient des sous-sols, les hôpitaux où luisaient des escaliers bleus, les immeubles de rapport où clignotaient des mansardes... Le moment grave arrivait.

— Je ne vous ai jamais demandé votre adresse, — dit M. Aimé; — mais je pense que vous savez au juste où je dois vous conduire.

— Bien sûr, — dit-elle, — rue Marcadet, au *Sécurité-Hôtel*. J'y ai mes petites affaires.

Il se fit indiquer le chemin par des rues singulières. Il fallut qu'elle l'arrêtât devant une façade où il ne prêtait pas attention. L'enseigne était si discrète que Bertine spécifia :

— C'est une pension de famille. Et il n'y a guère que des artistes.

— Pensez-vous qu'on m'y recevrait?

— Ah! — dit-elle, vous pourrez venir me voir, quand j'aurai prévenu de votre visite. Sans quoi cela ferait trop mauvais effet. Je ne suis pas ce que vous croyez.

— Mais je ne crois rien! — protesta-t-il.

Avant de se lever de son siège, elle lui dit au revoir, en l'embrassant sur la joue. Il la prit par la taille, la fit retomber près de lui, et il la serra, dans le bruit du moteur qui continuait à tourner. Elle ne protesta pas, elle lui dit :

— J'ai quelque chose à vous dire, puisque vous êtes si gentil pour moi. Vous savez que je suis plutôt gênée, rentrant de vacances. Alors si vous pouviez... Oh! je vous le rendrai un de ces jours...

Il s'était attendu à cette demande; mais l'entretien avait

tourné si bizarrement qu'il avait oublié sa prévision. Il tira un gros billet, qu'elle affecta de ne pas regarder, de plier, de chiffonner dans son gant.

— Ça veut dire au revoir, — dit M. Aimé enchanté.

— Bien entendu. Maintenant, vous êtes mon copain.

Elle se pencha pour l'embrasser un peu mieux, plus savamment. Il était au comble de l'orgueil. Il la regarda sauter sur le trottoir, s'étirer non sans volupté, agiter les bras, sonner à la porte qui s'ouvrit aussitôt en silence. Il ne la vit pas dans le couloir qui dépliait le billet aussitôt. Il hochait la tête en appuyant sur une pédale, et il chantonnait en s'en allant, avec lenteur, en longeant le bord des trottoirs ou parfois un monsieur, seul, en voiture, rencontre des occasions.

Le surlendemain matin, il alla voir « ce pauvre Georges » à qui il n'écrivait jamais de Fletinghem. Un sentiment nouveau se joignait cette fois à la piété familiale. Il voulait voir comment s'était installé le siège de la *Confédération fraternelle des Professions économiques*. Cette association avait un renom excellent dans le nord, surtout auprès des patrons de vieille race. Cependant les évêques se servaient d'elle un peu hardiment pour soutenir les ouvriers en cas de grève; et il y avait des industriels qui l'accusaient de bolchevisme chrétien. Georges était venu l'an passé à Fletinghem pour des fêtes ou un syndicat, doté pourtant d'une bannière à l'effigie de saint Piat, avait refusé de paraître afin de marquer sa bouderie. M. Cardon disait, sans cesser de chanter. Jadis on aurait fusillé tous ces lascars! — et le jeune M. Sénécal lui-même avait soupiré : Je ne suis pas matérialiste, mais enfin l'Évangile ne dit pas qu'on doive travailler à perte!

La Confédération s'était transportée en février dans les locaux du boulevard Saint-Marcel. Elle occupait le rez-de-chaussée et l'entresol d'une immense bâtisse de ciment, flambant neuf, où la tristesse poussiéreuse faisait déjà contraste : des vitres dépolies, un étalage formé de brochures et de photographies sans grâce, des boiseries peintes en vert sombre. Le personnel était choisi, comme par exprès, parmi des gens qu'on payait fort mal et qui avaient renoncé à plaire. Il y avait toujours dix parapluies au bas de l'escalier et quelques douil-

lettes au porte-manteau. Mademoiselle Le Bihan, qui servait de secrétaire à Georges, était une vieille fille pâle qu'on autorisait à mettre des pantoufles pendant ses heures de service. Elle avait pour frère un archiprêtre de Morlaix, ce qui lui donnait, outre son état de pauvre, une vanité fort susceptible.

A huit heures du matin, elle était là, sortant de la messe, toujours à jeun. Elle voyait arriver M. Beaucamp à huit heures et quart, juste après avoir classé le courrier, mais elle n'avait jamais vu survenir M. Georges à neuf heures, hochant la tête pour demander si son frère était là, promenant un œil ironique sur le couloir austère où un portrait de Sa Sainteté servait d'ornement, et se jetant sans permission, jusque dans le bureau, sur les pas de son introductrice silencieuse...

Elle se retira pendant que tous deux s'embrassaient, à la vieille mode. Elle pensa à mi-voix : « C'est son frère, cet escogriffe? » Elle alla regarder dans la rue si l'auto du visiteur était belle. Il y avait une grosse voiture sous les fenêtres. Et elle se dit : « Pourquoi tant de place, pour un homme qui n'est pas, que je sache, père de famille? »

Aimé apprit de Georges que sa belle-sœur n'allait guère mieux, qu'elle refusait d'entendre parler de toute opération :

— Elle est bien courageuse, mais elle dit qu'elle ne se mettra entre les mains des chirurgiens que lorsque ses filles auront vingt ans. Jusque-là, si c'est possible, Dieu seul commande. Je ne peux pas lui faire entendre raison.

Voilà ce que disait Georges Beaucamp d'un ton sourd, avec une tristesse qu'il cachait pourtant comme tous les sentiments qui lui semblaient réclamer de la pudeur. Il ne parlait jamais de Dieu ni du devoir qu'en essayant d'un air froid, presque ironique, et alors sa voix changeait, passait au guttural. Il évitait de regarder son frère, à qui il n'aimait pas se confronter, bien qu'il le chérît comme au temps de leur enfance. Et puis, ce jour-là, il avait peur d'autres questions. Elles ne manquèrent pas :

— Et Jacques, tu es content de lui?

Georges Beaucamp avait pour principe de ne jamais mentir absolument. Il s'était d'ailleurs demandé souvent s'il raconterait le malheur à son frère. Il osa donc répondre :

— Jacques nous a quittés. Je ne le connaîtrai plus jusqu'à ce qu'il revienne.

— Il vous a quittés? une aventure de femme, déjà?

— Je suppose, — dit le père froidement.

— Comment fait-il pour vivre? A-t-il de l'argent?

— Cela ne me regarde plus.

— Mais tu n'es pas allé le relancer? tu ne sais pas où il est?... Veux-tu que je m'en occupe?

— Ah! non! — dit l'autre rudement. — Surtout pas toi.

Aimé se sentit rougir; car il gardait sur la conscience le mandat de cinq cents francs qu'il avait adressé à l'École Roze..., et s'il se savait un peu méprisé au fond, le blâme explicite lui était insupportable.

— Tu as tort, — répliqua-t-il. — J'ai l'expérience de la vie, moi, peut-être trop d'expérience. Mais il y a des cas où on a besoin de vieux loups plutôt que de chastes brebis... Enfin si jamais tu as recours à moi, je ferai ce qu'il faudra. Je ne voudrais pas que ce garçon-là, à vingt ans, fasse trop l'imbécile... C'est égal, qu'est-ce qui aurait cru qu'il commencerait à s'amuser si tôt, ou si tard?...

Georges le regarda cette fois :

— Il ne s'amuse pas, comme tu dis. Je crois savoir qu'il s'agit d'autre chose.

— Ah! c'est bien pis alors!

Aimé vit son frère hausser les épaules.

— Je m'aperçois, — reprit le cadet, — que les trop bons principes amènent, eux aussi, des catastrophes. Mais, Georges, qu'est-ce que dit Alice de tout cela? tu l'as mise au courant?

Georges secoua la tête : Alice ne gardait plus d'illusions, mais n'avait pas percé le secret. Elle avait sans doute prié pour un fils plus indigne qu'il n'était encore. Et son mari n'osait pas lui dire ce qu'il savait : par honte de l'avoir appris tout seul, d'avoir pratiqué ce petit espionnage, et surtout par peur de faire douter Alice de ce dont Aimé doutait déjà — des avantages d'une conscience trop rare.

Mais cette crainte même était grossière et basse : auraient-ils préféré tous deux que leur fils fût un petit noceur ordinaire, un coureur de bars, qui sait? un gigolo? Aimé avouait ce sentiment; mais Aimé portait parole au nom du monde païen,

de l'égoïsme, du bon sens. Ah! pourquoi se trouvait-il là, celui qui pensait ce qu'il était trop naturel de penser?

Justement, il insista, et mettant ses coudes sur le bureau, devant Georges déjà appuyé :

— En somme, on se comprend; ton impression, c'est que ce petit a la pire des choses : une femme honnête sur les bras? et qu'il croit devoir...

L'aîné se recula sans mot dire, tandis que son frère se levait et disait en foulant la moquette grise :

— Vivent les gourgandines! tu vois bien.

Mademoiselle Lebihan n'écoutait pas derrière la porte, sans quoi elle eût entendu ce cri singulier et pas de réponse... M. Georges frappa sur sa table, ne pouvant contenter nulle part sa violence qui revenait s'emparer de lui. Il regarda son frère avec une colère inutile. Il avait sur les lèvres toutes les remontrances, toutes les injures que depuis vingt ans il rêvait de lui adresser, et qu'il faisait taire par horreur du pharisaïsme. Il sentit que, s'il commençait à parler, il allait tout briser entre son frère et lui, et qu'il ne le reverrait plus jamais : or il se sentait déjà trop seul, et à plaindre.

Alors, par un détour immédiat, il se figura qu'Aimé était, lui aussi, un homme pitoyable, embarqué dans de tristes et dangereuses aventures, qui viendrait lui demander secours tôt ou tard. Et cette ruse le calma : il voyait Aimé, grisonnant et creusé, sous son air de triomphateur et de joyeux garçon, vieilli comme lui-même en somme, et dont bientôt il ne resterait rien, rien... pas plus que des justes et des sages. Ennemis ou amants de la vie...

De son côté, Aimé craignait d'abuser de sa victoire. Il se rapprocha. Tous deux se serrèrent les mains. A ces moments-là, ils savaient bien qu'ils formaient encore une famille. Ils évoquèrent une image qui pût les réconcilier.

— As-tu des nouvelles du commandant Paul?

— De très bonnes. L'autre jour j'ai reçu un prélat libanais qui l'a vu à Beyrouth, et qui a même confirmé Eugène, l'avant-dernier. Il paraît que ce sont tous d'excellents enfants, et que Paul est sur le tableau.

— Adieu, — dit Aimé, — je viendrai un de ces soirs vous demander à dîner, si Alice le permet.

— Tu veux encore nous poser un lapin? — demanda le frère... — Enfin, dépêche-toi, car je pense décider Alice à aller se reposer dans le Midi entre Pâques et la Pentecôte. Elle pourrait emmener ses filles pour se distraire et (tu la connais) les chauffer elle-même, car leurs études sont plutôt en retard.

Ils allaient s'embrasser, toujours selon le rite de chez eux, quand mademoiselle Lebihan frappa à la porte :

— Une dame..., une personne enfin qui demande à voir le délégué général.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Vigouroux.

M. Aimé Beaucamp se sauva sans avoir remarqué que son frère ne semblait plus d'abord retrouver son fauteuil, se rasseyait en froissant nerveusement des papiers; dans le couloir, il vit une petite brune à chapeau rouge, de figure avenante; il emporta le souvenir de grands yeux noisette rapprochés sous de forts sourcils.

... Elle s'avançait dans le bureau, avec assez d'embarras; les mains nues; elle serrait son sac éraillé, et quand elle vit M. Beaucamp lui sourire brusquement, lui désigner une chaise, elle s'assit, non sans regarder si son manteau croisait bien sur ses jambes.

— Je vous reconnais, madame, et je suis heureux si je puis vous rendre service. Car je suppose...

— Ah oui! — dit-elle, — vous supposez bien! Je me suis rappelée que vous m'aviez donné l'adresse de cette œuvre pour si je me trouvais dans la... dans le pétrin enfin. Ça y est précisément. Mais figurez-vous, je n'avais pas votre nom. Vous ne me l'aviez pas dit. J'ai demandé le Directeur général.

— ... Ça suffisait, vous voyez bien. Délégué général, voilà mon titre.

— Enfin, — reprit-elle, — l'autre soir (il y a un mois déjà) vous aviez été tellement gentil, tellement bon que je me suis dit : ça n'est pas une histoire en l'air... Vous m'aviez demandé si j'avais des gosses; deux, vous savez, les pauvres petits. Et vous sans doute?

— Moi aussi, plusieurs. Mais il ne s'agit pas de moi.

— Ah! — fit Jeanne, — je sais bien que ce n'est pas la même chose. Alors, voilà ce qui m'amène : M. Alvignac, vous savez, le patron de la boîte où vous êtes venu manger, est revenu. Il est revenu même avec sa femme, sa belle-fille, et une belle-sœur; c'est des gens qui ont le sens de la famille, et de l'argent aussi. Lui, ça lui fait du personnel tout trouvé; de sorte qu'il veut exploiter son fonds avec ces femmes, et qu'il a vidé ses employés.

» En ce moment, vous ne croiriez pas comme c'est dur de retrouver une place, une vraie. En allant tous les matins à la Chambre syndicale (et à sept heures, s'il vous plaît) on peut décrocher un remplacement pour la journée, ou du samedi au lundi, mais voilà tout le bout du monde. Et courir à Pantin ou à Saint-Cloud, user ses semelles, bouffer son argent dans les trams... Je fais ce métier depuis une semaine. Ce matin, plus rien, rien de rien. Et dans la chaussure, comme par hasard, ils sont en demi-chômage. Moi, j'essaierais bien de n'importe quoi; j'ai des bras et des jambes, et, sans mentir, je suis courageuse. Pour mes gosses, je serais aussi bien débardeuse aux Halles, mais on ne demande pas de jupons pour ces trucs-là. Et tout ça vous explique pourquoi je me suis permis, avec votre autorisation, de venir vous demander s'il y aurait quelque chose dans votre partie.

— Nous n'avons pas de partie ici, — répondit M. Beaucamp avec cruauté. — Nous sommes une Association d'œuvres sociales... Et nous ne nous occupons presque jamais de placement.

Jeanne leva les bras et fronça les sourcils encore plus fort, dit avec une espèce d'amertume joyeuse :

— Je m'en doutais : patatras! moi et la poisse, on est cousines germaines. Il ne me reste plus...

— Un moment, — reprit M. Beaucamp; — rien ne s'oppose cependant à ce que l'on vous trouve quelque chose. Oh! pas très reluisant sans doute. Surtout que vous ne voudriez pas quitter Paris, j'imagine?

Elle ne répondit pas.

— Je le savais; toutes les mêmes! Enfin voici, nous avons aux Épinettes un atelier de préapprentissage où peut-être qu'une gardienne, honnête et de mœurs irréprochables natu-

rellement, serait logée... Nous avons près d'Asnières des crèches pour enfants, où une manœuvre (qui obéirait aux infirmières bien entendu) pourrait s'employer. Ce qui manque le plus, un peu partout, c'est la main-d'œuvre ménagère... Et à ce propos nous organisons un *Logis fraternel* à La Courneuve, où une femme solide pourrait servir. Voyons mes fiches. La lingère est déjà installée, mais une fille de charge, pour les gros travaux, manquerait peut-être encore... Bien que, vous comprenez... Et vos références ne serviraient à rien. Ce serait sous ma responsabilité unique en quelque sorte... Et pour l'argent, il ne faudrait pas vous attendre à des gages très élevés; l'œuvre est pauvre, comme toutes nos œuvres...

Elle le regardait avec passion et méfiance; et quand il ramenait, lui, ses yeux sur ce visage serré de paysanne un peu haute en couleurs, il essayait d'oublier qui elle était. Elle avait un beau nez, frémissant, mais une bouche épaisse, qui disait la loyauté et aussi le don des plaisirs coupables.

Il continuait à parler, le plus possible; et cette fois-ci, c'était la gorge haletante qui paraissait devant lui, sous le cou un peu maigre, qui faisait ressortir la charpente des épaules. Cette chair sans collier avait trop de pauvreté et de nudité pour ne pas obséder un homme.

— Je me résume, — dit-il enfin. — Il me faudrait, pour que je vous place sans aucun retard, quelques renseignements personnels. Que voulez-vous? Nous avons des règles à suivre.

— Oh! — dit-elle. — A la Chambre syndicale et partout, on a ma fiche, et tenez, j'ai dans ce sac, mon livret de famille. Voilà l'objet! il ne m'a pas porté bonheur. Et ce qu'il est sale déjà!

— Nous verrons après... Mariée, naturellement? Divorcée? non? alors séparée? C'est bien triste; et dites-moi, étiez-vous mariée à l'église?

— Oh! non! — répondit Jeanne. — Et les gosses ne sont pas baptisés. Mon mari n'aimait pas ça. Mais moi, un beau jour, je crois bien que je les prendrai et les amènerai chez le curé pour leur faire mettre du sel sur la langue; quoique je n'y attache pas d'importance, ni pour ni contre, vous savez...

Elle marquait son embarras et promenait son regard sur

les murs de ce bureau sévère, tapissé de cartonniers sombres, orné de deux gravures pieuses dont elle ne comprenait même pas le sujet.

Elle vit soudain sur les papiers de M. Beaucamp, près de sa main gauche qui se contractait et se détendait tour à tour, un petit crucifix.

Et aussitôt elle se sentit envahie d'une angoisse et d'une rancune confuses qui revenaient de très loin, de l'époque où elle voyait passer, à Villefranche, les enterrements précédés d'un gros prêtre en surplis, d'un clergeon à soutane trop courte : on faisait le signe de croix par respect et pour écarter le mauvais sort.

M. Beaucampt oussa, frotta sa moustache courte, et dit enfin :

— J'ai une autre question à vous poser. Vous n'avez pas d'autres charges, je veux dire, d'autres liens?... Une jeune femme, n'est-ce pas? dans votre situation, a bien du mal à rester toute seule.

— Ah bien! — fit Jeanne. — Sûr que je n'ai personne à ma charge. Mais si vous tenez à le savoir, j'ai un ami, et qui travaille.

— Un seul? — demanda la voix du délégué général.

Elle rougit très fort et se força à répondre :

— J'ai pu me faire rouler plusieurs fois, et commettre autrefois des boulettes, mais à présent je ne suis pas tombée de la dernière pluie... Avec celui-là on s'aime. C'est le seul homme qui ne soit pas un mufle.

M. Beaucamp arrêta du geste ses aveux. Juste à ce moment le téléphone sonna, et il décrocha le récepteur... « Allo, oui,... parfaitement. De la part de l'*Union fédérale*?... Bon, c'est M. Beaucamp lui-même qui vous parle. »

Et aussitôt il laissa tomber l'appareil, car Jeanne était debout, et ses propres paroles retentissaient de nouveau dans son tympan, dans son cerveau, dans sa conscience. Elle avait entendu son nom.

— J'ai compris, — disait-elle. — Je ne suis pas plus bête qu'une autre. Aussi je me disais : pourquoi s'occupe-t-il de moi, la première fois qu'il m'a vue?... Ah! c'est vous, le papa, son papa?

Elle repoussa la chaise où elle s'était laissée mettre si sagement, et ricana :

— Tout de même! Vous ne croyez pas que c'est moi qui vous l'ai enlevé, votre fils? On vous le rendra. Il n'est pas perdu.

— Parlez plus bas, madame, — dit M. Georges. — Je suis tout prêt... Vous savez bien que cette pénible aventure...

— Oui, oui, — dit-elle, — ce n'est pas du monde pour moi, pour nous autres. Si j'avais été plus maligne, je le lui aurais dit moi-même. Mais je n'y pensais pas.

Des larmes envahirent ses yeux, et dans sa colère elle les laissa rouler, goutter, tomber. Elle se sentait impuissante contre ces gens qui savaient ménager leurs paroles, cacher leur nom, ourdir des intrigues, se déguiser en bienfaiteurs.

— Ah! là là! — dit-elle en mordant son mouchoir. — Pensez-vous qu'on veut vous le voler, votre garçon. Il rentrera ce soir chez vous — ce soir même — je lui dirai, moi, je lui dirai...

Un silence.

— Moi, — reprit-elle en bégayant un peu; — est-ce que je lui ai seulement demandé d'où il sortait? Il m'a rien raconté de ses histoires, et moi toutes les miennes. Il avait confiance en moi. On n'aurait jamais cru que c'était un fils de famille, un bourgeois. Il ne m'a jamais fait honte, lui!

M. Beaucamp alla vers elle; à ce moment, la peur du scandale le menait seule. Il aurait voulu consoler cette femme qui sanglotait, et en même temps, si près d'elle, il sentait un plaisir vague à la faire souffrir; c'était un plaisir de mâle, un orgueil féroce, comme un avant-goût de la possession. Cela lui serrait la gorge.

Il appuya sa main sur l'épaule de Jeanne, et il voyait ses doigts trembler tout à côté du cou nu.

— Madame, — disait pendant ce temps sa voix qui ne lui appartenait guère... — Madame, il n'est pas question de vous faire honte. J'ai de l'estime pour vous, du respect, si vous voulez. Oui, malgré tout. Seulement vous devez comprendre que cette liaison était très fautive, très coupable. Mon fils a une mère, qui ne s'en consolerait pas. Il a une carrière à faire, une vie à organiser. Et je ne parle pas du péché, qui pour

nous autres catholiques, est toujours le péché... Mais ne vous détournez donc pas, madame. Écoutez-moi : je vous remercie de vos intentions. Dites à mon fils de revenir ce soir même, dites-lui ça, c'est promis? et nous allons tout arranger. Ne pleurez plus comme cela. Je compatis sincèrement, croyez-le...

Toutes ces paroles lui semblaient absurdes et ridicules, à mesure qu'elles le quittaient, et aucune ne mentait pourtant. Mais il se défendait contre lui-même et contre cette créature de chair qui avait connu la chair de son fils; il dressait entre elle et lui le personnage qu'il jouait dans le monde, armé de principes, de politesse et de morale. Elle ouvrait son pauvre sac, tirait un chiffon de mouchoir, reniflait, se tamponnait les yeux.

— Voyons! nous allons causer comme si de rien n'était. Je suis un brave homme, et vous, je sais que vous êtes une brave femme.

Elle sursauta et eut de nouveau une espèce de rire :

— Jamais de la vie, — s'écria-t-elle. — Je suis ce que je suis : une paillasse.

Et avant qu'il pût la retenir, elle ouvrit la porte et s'en alla à grandes enjambées.

Le récepteur gisait toujours sur les papiers, près du crucifix de cuivre et mademoiselle Lebihan accourait dans le couloir, traînant ses pantoufles.

X

Resté seul, Georges Beaucamp n'eut pas le temps de méditer sur sa victoire. Il fit les gestes ordinaires, prononça les paroles accoutumées devant des visiteurs d'un ordre habituel. Il savait, sans se voir dans aucune glace, qu'il était seulement plus vif et mieux disant que les autres jours. A n'en pas douter, il offrait aux gens l'image d'un homme fort et joyeux.

Et, au fond de lui il y avait une gêne vague qu'il refoulait en jouant ce rôle. C'était l'être social, l'être extérieur qui triomphait. Il jouissait du plaisir de ne pas rester seul, de retarder l'instant où parlerait une voix plus profonde. Il gouvernait sa pensée; elle ne s'échappait plus. Dans les secondes de silence (le temps de feuilleter un dossier, ou de

voir battre une porte, ou de se rasseoir à sa table) une tristesse insoutenable montait d'on ne sait où. Il avait toujours eu le remords de ses violences; enfant, et jusqu'à dix-sept ans, il subissait des crises de colère, battant ses frères, faisant le coup de poing avec des domestiques, impliqué sans cesse au collège dans des rixes où l'on manquait étrangler, assommer, crever des yeux, défoncer des ventres. Au régiment, il s'était acquis une gloire en rossant un colosse ivrogne, terreur de la chambrée, qui, rentré tard, lui avait renversé son lit. Cette fois-ci, comme après une lutte physique, la tristesse revenait donc. Quand il la laissait croître, elle ressemblait beaucoup à de la honte, à une honte que son esprit ne justifiait pas.

Sourdement, il travaillait à accommoder cette contradiction; et il crut voir clair soudain : il rusait en somme avec les faux remords comme les coupables rusent avec les vrais. Le devoir accompli, lui donnait mauvaise conscience. Tout en dictant une lettre à mademoiselle Lebihan, en regardant le camée qui servait de broche à cette pauvre fille, puis les cheveux gris mal rattachés sur sa nuque, il avait envie de se demander carrément : « A quoi sert d'avoir bien agi? » Il fronçait les sourcils pour éviter les lapsus.

Onze heures sonnèrent, et il trouvait que la matinée passait trop vite, que le travail serait trop tôt fini. La demie tomba à son tour de l'horloge du vestibule. Par bonheur, l'après-midi serait très occupé. Il fallait assister à la séance hebdomadaire où le Bureau de la Confédération se réunissait : et il avait un rapport à écrire, avec beaucoup de chiffres sur la fondation d'un Bulletin qui s'appellerait l'*Efficience sociale*... Jusque-là l'Annuaire suffisait, mais vraiment, ne fallait-il pas, messieurs, des informations périodiques pour exposer à tous les membres de nos syndicats les détails de notre vie, de notre rendement, de notre expansion, je dirai même de notre conquête...

Brusquement, de tout autres mots surgirent. Jeanne Vigouroux était venue lui demander une aide, la charité en somme. Il l'avait laissée partir sans argent. Dans ce genre de circonstances, les riches aident les pauvres; il n'y a pas de faute qui tienne. On secourt son prochain. Et si la personne allait quitter

son ami... son amant... Jacques enfin, n'avait-elle pas droit à une indemnité... Il haussa les épaules, vit ses doigts qui se tortillaient... Allons! est-ce qu'il s'agissait ici d'une fille séduite?... Une malheureuse cependant. N'avait-il pas pitié d'elle? Elle ne semblait avoir aucune perversité. Si elle montrait peu de vertu, si elle était, comme elle le criait en son langage, une femme perdue, le ridicule consistait plutôt à se faire tant de souci à son propos...

Mais cet argument ne calmait point Georges Beaucamp; et il eût accepté avec bonheur le ridicule. Des chiffres apparurent. Il discuta avec lui-même : Si je lui envoyais mille francs? Non, deux cents? Cinq cents plutôt... Ces marchandages l'écœuraient.

Il se souvint avec une joie morose qu'il n'avait pas l'adresse de cette Jeanne, puisque c'était aussi l'adresse coupable de son fils. Il pensa à chercher celle de la Chambre syndicale des limonadiers, où elle irait peut-être demander une place... Il songeait en même temps qu'on ne doit pas payer le mal et que, en l'espèce, il voulait rétribuer quoi? la liaison... ou la rupture? infâme dans le premier cas, immoral dans le second... D'ailleurs Jeanne (il l'appelait Jeanne, car le nom de madame Vigouroux semblait trop majestueux) Jeanne (ce nom simple et sain qui ne lui allait pas mal) Jeanne (ce nom qui devenait familier) eût été capable de lui jeter le billet à la figure. Elle avait bien une tête à faire ces gestes-là... Une bonne créature, en définitive. Mais alors, le devoir était clair. La placer quelque part? au titre d'ancienne maîtresse de mon fils? voilà une référence! Et si elle jasait?... Et puis, on ne met pas des brebis tarées dans les bergeries saines. D'ailleurs, après l'entrevue qui s'était terminée tout à l'heure, elle n'aurait garde de recourir aux bons offices et recommandations de M. Beaucamp, délégué général de la C. F. P. E. Elle ne donnerait même plus signe de vie...

Mais Jacques, lui, allait revenir. Alors ce serait ce garçon qui devrait retrouver la trace de la malheureuse, et que son père chargerait d'écrire l'adresse sur un mandat-carte?... Partout des difficultés, ou pis, des vilenies... Il se jura simplement d'envoyer l'argent plus tard, plus tard, quand tout serait rentré dans l'ordre. Mille francs, c'était entendu. A

moins que cinq cents francs... Car en somme une serveuse ne devait pas gagner plus de trente francs par jour... Les calculs reparurent; il essaya désespérément de les arrêter, comme on fait de mauvaises images, des tentations, le cercle des idées sottes et basses recommença de tourner.

***

Heureusement la porte s'ouvrit, et sans que mademoiselle Lebihan eût pu annoncer le visiteur, un abbé entra sur ses pas. Un abbé un peu essouflé, dont les paroles volaient autour de lui, emplissaient l'atmosphère, battaient aux murs. Il s'assit sur la chaise d'où Jeanne Vigouroux s'était levée en ricanant.

C'était l'abbé Rupey, des Missionnaires de la Salette. Il portait une tête fine aux yeux gris, un peu chauve, sur un corps épais qui devenait obèse. L'embonpoint marquait chez lui comme chez bien des hommes d'Église la négligence physique, non la gourmandise ou la douilletterie. Il avait laissé sa personne s'empâter et vieillir. Il semblait la traîner après soi. Depuis sa dernière apparition, l'esclave avait encore gagné sur le maître.

Il devina que M. Beaucamp s'en apercevait, et il lui dit en s'éventant avec son chapeau :

— Ah! mon cher ami, nous vieillissons, que voulez-vous?

Il regardait le délégué général avec un œil critique, et s'il eut envie de rectifier aimablement, il s'en abstint... M. Beaucamp fit un geste résigné et sourit, ce qui le remplit d'une tristesse vague.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

FRANCE ET ALLEMAGNE

Nous publions ici la seconde série des entretiens que notre collaborateur Georges Suarez a eus avec quelques personnalités politiques françaises à propos de l'article du baron Rheinbaben, *France-Allemagne*, paru dans la *Revue de Paris* du 15 juin.

M. DE MONZIE

Son nom est de ceux qui donnent du poids aux communiqués politiques et aux enquêtes journalistiques. Des négociations d'un ordre exceptionnel et d'une rare difficulté lui ont rapidement taillé un rôle dans les événements. Avant qu'il rassemblât toutes les formes du génie humain dans une encyclopédie célèbre avant d'être née, il avait le premier, dans les partis de gauche, annoncé les bienfaits de la politique de la présence au Vatican, à Moscou et aussi à Berlin. Ne fut-il pas le premier ministre en fonctions qui se rendit officiellement en Allemagne pour resserrer les contacts intellectuels?

Il sert les grandes causes françaises non seulement par l'éclat d'une parole qui est célèbre, mais aussi par un tact raffiné et une vaste culture.

Quelle vie dans les propos de M. de Monzie! Quelle intelligence supérieure des événements et des hommes! Quels jugements profonds sur la vanité de certains enthousiasmes et de quelques étonnements! Il ponctue de ses mains qu'il a fort

belles la vérité de ses répliques. Les lèvres mouvantes, irrégulières, gardent une ironie indulgente et un peu lasse. Son regard jeune, alerte, est partout, pétillant dans tous les sens. Il sourit des désavœux étonnants que renferment les leçons savoureuses du présent pour les historiens de l'avenir. Puis il reprend avec bonhomie le fil de son exposé.

— Le baron de Rheinbaben, — me dit-il, — a parlé de tout dans son article, sauf de l'essentiel...

— Comment cela?

— En énumérant toutes les causes de conflits ou de malentendus qui ont affecté les rapports franco-allemands dans l'après-guerre, il omet — sans doute à dessein — de mentionner les préoccupations et les craintes que n'a cessé d'inspirer aux Français les moins impérialistes la politique allemande en Europe Centrale. Or il n'y a rien de plus essentiel pour quiconque se préoccupe de l'avenir. Telle est du moins ma conviction, une conviction que j'exprimais dès avril 1918.

» J'écrivais, en effet, à cette date que le sort définitif de l'Autriche conditionnerait la victoire réelle des Alliés ou leur défaite à terme. Seize ans plus tard, je persiste à considérer qu'aucune paix européenne ne sera possible avant règlement de l'affaire autrichienne. Si j'ai voté naguère contre la ratification du Traité de Trianon, seul ou presque seul dans les Assemblées, c'est précisément parce que j'appréhendais cette propagande pangermaniste dont l'Anschluss est l'aboutissement.

— Mais la Société des Nations n'est-elle pas là pour parer à une telle éventualité?

— Convient-il de laisser à la Société des Nations le soin de surveiller, de sanctionner les diverses entreprises menées en vue de l'Anschluss? ou bien faut-il ouvrir une conversation directe entre la France et l'Allemagne pour fixer le statut de l'Autriche indépendante?

» Je pose et je me pose en marge de l'article du baron de Rheinbaben cette question de méthode qui est de première importance pour la politique française.

— L'exemple récent des accords navals anglo-allemands, ne vous inspire-t-il pas quelques réserves sur le pouvoir de la Société des Nations?

— Il semble, en effet à en juger par le récent accord anglo-allemand et par divers autres événements diplomatiques, que l'activité de la Société des Nations ne suffise pas à résorber tout le contentieux diplomatique des États. Visiblement les Chancelleries se passent du truchement de Genève pour leurs négociations urgentes. Or l'urgence est de saison. Impossible de s'offrir le luxe d'une crise gouvernementale, sans que nos amis ou adversaires de la veille n'en profitent pour s'attabler en conversations particulières! Nous portons à la fois les difficultés d'une démocratie formelle et la peine d'une diplomatie formaliste.

— Alors, il faut causer avec l'Allemagne?

— J'arrive à ma conclusion. J'accepterais volontiers que la France elle aussi causât directement avec l'Allemagne, à la condition qu'elle ne fît aucun mystère de l'objet et du résultat de ces entretiens à l'Angleterre, l'U. R. S. S. et l'Italie notamment. C'est à quoi tendait, je l'imagine, le système de ce pacte à quatre, tant méconnu, tant décrié, dont je demeure le partisan obstiné.

» Je n'émets pas une opinion de circonstance. En 1926 déjà, je souhaitais une négociation franco-allemande à propos de la Sarre et je me souviens de l'appui que m'avait donné, à l'intérieur du ministère Briand, M. Paul Doumer, alors ministre des Finances dudit Cabinet. Mais à quoi bon rappeler ces vaines tentatives du temps passé, du temps dépassé? L'unique intérêt de ce rappel est de démontrer la déperdition de forces qu'entraîne la fausse sagesse de nos atermoiements.

— C'est la sagesse des peuples trop vieux.

— Donc il ne me déplairait pas de voir s'établir un franc contact entre Paris et Berlin, étant bien entendu que dans ma pensée cette prise de contact ne saurait affecter aucun caractère de clandestinité à l'égard de l'U. R. S. S., avec laquelle nous avons et devons avoir des relations de constante loyauté. Mais, avant tout, c'est de l'Autriche qu'il s'agit. Jusqu'ici nous avons laissé l'impression que l'Italie et l'Angleterre s'entremettaient pour nous. J'aimerais que la France fît ses affaires elle-même. Elle est assez grande.

— Si le problème autrichien était réglé?

— Que si, par grâce de la paix, la neutralisation de l'Au-

triche était acquise, nous serions libres d'envisager d'autres accords sur d'autres sujets continentaux ou coloniaux. Excusez-moi de répondre à ce qui n'a pas été dit par le baron de Rheinbaben : je n'admettais pas que le problème autrichien fût traité par prétérition et abandonné au hasard des agitations internes. Vienne, qui aurait été logiquement le siège de la Société des Nations, est présentement le centre et le siège de nos incertitudes. »

M. PAUL BASTID

M. Paul Bastid, président de la Commission des Affaires étrangères de la Chambre, parle d'une voix posée. Aucune diversion ne peut en changer le cours. Il ne fait pas de gestes pour ponctuer ses phrases. Il dit ce qu'il veut dire, ce qui est utile, mais pas plus. Il a l'air d'être étranger à tout ce qui n'est pas le sujet. Il sait que le monde est plus vaste qu'une circonscription et il s'est formé une idée de la variété des intérêts qui guident une nation. Il a une bonhomie naturelle qui se retrouve dans ses propos, mais quelquefois avec une docte gravité qui en relève le ton. Il n'est jamais austère ni grandiloquent. Ses avis n'en n'ont que plus de prix.

— Si j'ai bien compris l'article de M. de Rheinbaben, — me dit-il, — il se présente comme un plaidoyer en faveur du rapprochement franco-allemand. Cette thèse m'est infiniment sympathique et je me suis si souvent compromis pour elle que je crois inutile d'attester ici mes sentiments. J'ai toujours pensé que les rapports entre la France et l'Allemagne dominaient toute la situation européenne. J'ai toujours cru qu'aucune entente n'était *a priori* impossible, à la seule condition d'éliminer du débat tous les éléments passionnels qui l'encombrent. Mais je ne me suis jamais dissimulé les difficultés, ni même les périls auxquels se heurte un ajustement définitif de nos points de vue nationaux. Précisément cette cause est du petit nombre de celles qui ne paraissent mériter l'effort et l'enthousiasme des générations à venir.

» Je ne suis donc pas suspect en ces matières de la moindre

prévention. Non seulement j'ai pour règle constante, étant un libéral impénitent, de chercher à me fixer toujours au point de vue du partenaire et de me l'expliquer à moi-même. Mais ceux qui me connaissent savent que je suis attaché à la culture germanique autant qu'à la culture latine. Aucune tentative de compréhension ne m'est par suite impossible. Et les idées que je représente sont sans doute très au delà de l'opinion française moyenne. Personnellement j'aurais désiré que, dès le lendemain de la guerre et dans son propre intérêt, la France fondât sa politique sur un rapprochement avec l'Allemagne.

» Je n'en suis que plus à l'aise pour dire à M. de Rheinbaben que sur toute une partie de son argumentation il est préférable de ne pas insister. Je veux parler de tout ce qui est relatif au passé. Lorsque M. de Rheinbaben nous déclare que, depuis 1918, la seule maxime qui nous ait inspirée à l'égard de l'Allemagne, peuple « déchiré et impuissant », a été la dure apostrophe de Brennus : *Vae victis!* je ne puis pas une seconde être d'accord avec lui. Jamais il n'a été dans les intentions du peuple français d'humilier l'Allemagne, comme il se plaît à le dire. La meilleure preuve en est qu'après quatre ans et demi d'occupation de notre sol, nous avons signé l'armistice à Rethondes au lieu de le signer en territoire allemand. Notre politique en matière de réparations a été dictée par des considérations juridiques se rattachant à la stricte équité. A aucun moment nous n'y avons vu un moyen de maintenir l'Allemagne « sous le joug ». Nous sommes un peuple de propriétaires, nous ne sommes pas un peuple de sadiques. De même, quand M. de Rheinbaben affirme que l'Allemagne ne s'est vu reconnaître à Genève qu'une situation inférieure, je m'inscris en faux contre cette thèse; j'étais membre de la délégation française en 1926 et je sais comme témoin l'accueil qui a été réservé à M. Stresemann.

— En effet, votre témoignage est décisif!

— Mais à quoi bon remuer ce passé? M. de Rheinbaben me permettra-t-il même de lui dire que le dossier de l'Allemagne aurait pu être présenté d'une manière plus convaincante, je ne dis pas devant la France, car la France ici n'est pas un juge (elle est une partie), mais devant une opinion internationale, scientifique, désintéressée.

— Que pensez-vous des reproches que l'Allemagne adresse à la France?

— Au fond, l'Allemagne se plaint d'être sans cesse, à la requête de la France, frappée d'une sorte de discrimination qu'elle veut interpréter comme un signe d'infamie, aussi atroce qu'injustifiable, et qui, à mes yeux, aurait surtout le défaut plus grave encore du ridicule. La vérité, beaucoup plus simple, beaucoup moins romanesque, est que la France conserve de ses multiples expériences une prudence peut-être sourcilleuse, mais qu'on ne saurait en aucun cas qualifier d'absurde. Il est possible que cette circonspection instinctive, qui correspond d'ailleurs au tempérament national et qu'il faut donc admettre comme nous admettons le dynamisme intérieur du régime hitlérien, l'ait conduite à certaines attitudes rétractiles qui ne cadraient ni avec ses véritables intérêts, ni avec ceux d'une réelle réconciliation européenne. L'argumentation de M. de Rheinbaben eût été à mes yeux très forte s'il s'était borné à dire : on ne peut pas indéfiniment maintenir une différence de nature entre les rapports franco-allemands et les relations que la France entretient avec les autres puissances; l'image d'Épinal dessinée à Versailles, à savoir l'Allemagne citée à la barre des nations comme une coupable, correspond à une psychologie désormais périmée; c'est précisément pour mettre fin à cet état de choses que l'Allemagne a été admise en 1926 à la Société des Nations; il faut, dans les rapports de peuple à peuple, tirer de cette situation nouvelle toutes les conséquences qu'elle comporte.

» Cela dépend au surplus — je le remarque en passant — des deux pays; car, si les Allemands nous accusent d'avoir la folie de la persécution, ne pouvons-nous pas leur renvoyer ce reproche?

— N'est-ce pas un peu le cas de tous les antagonismes nationaux?

— C'est pourquoi je ne crois pas utile de revenir sur le passé. J'ai horreur des guerres de religion; et c'est une guerre de religion que celle qui consiste à discuter sur les responsabilités de la guerre, le problème fondamental qui passionne en ces matières l'opinion allemande. Nous demeurons convaincus de la justice de notre cause dans le cataclysme de 1914-1918.

L'Allemagne proteste de la pureté de ses intentions. L'histoire nous départagera. Ce qui importe, c'est demain.

» M. de Rheinbaben a parfaitement raison de penser que les difficultés du rapprochement ne tiennent pas à l'antinomie des régimes politiques. A mes yeux, l'Allemagne de Weimar était aussi loin de nous diplomatiquement que l'Allemagne hitlérienne. La politique extérieure d'un pays est une sorte de constante qui domine la succession au pouvoir des partis. Tout au plus l'antisémitisme du IIIe Reich a-t-il pu affaiblir chez certains éléments de la population française, traditionnellement portés vers la collaboration internationale, la foi dans une réconciliation franco-allemande. Mais l'avènement de M. Hitler n'a pas sensiblement modifié la situation respective de nos deux pays.

— En Allemagne, n'est-on pas enclin à penser le contraire?

— Dans tous les cas, de la France à l'Allemagne il n'y a aucune animosité. Mais il subsiste beaucoup de méfiance. On nous dit : si l'Allemagne réarme, ce n'est en aucune manière pour troubler la paix; c'est pour des raisons de dignité et de prestige. C'est parfaitement possible. Mais nous n'en sommes pas sûrs. D'où les précautions diplomatiques et militaires que nous prenons et qui apparaissent à M. de Rheinbaben comme un vain luxe. Une chose est certaine, c'est que l'Allemagne ne peut se dire menacée, puisqu'à aucun moment nous n'avons songé à abuser vis-à-vis d'elle d'une supériorité militaire dont nous savions bien qu'elle irait s'affaiblissant, puisque M. Franklin-Bouillon lui-même a déclaré en plein Parlement aux applaudissements de tous les partis qu'en aucune hypothèse il n'accepterait l'idée d'une guerre préventive.

— Pourrait-il en être autrement, dans les circonstances actuelles?

— Certes pas, mais l'Allemagne revendique ou plus exactement s'approprie le droit à l'égalité dans le statut militaire. Elle affirme qu'une grande nation ne peut être indéfiniment soumise à des limitations qui lui seraient spéciales. C'est un point de vue que je comprends. M. de Rheinbaben doit comprendre aussi notre besoin de sécurité. Je ne le suivrai pas dans l'histoire de la Conférence du désarmement. Naturellement je ne partage pas sa manière de voir en ce qui concerne les res-

ponsabilités encourues à l'occasion de la rupture des travaux. Mais il s'agit là encore d'un débat rétrospectif; je l'élimine.

» Et volontiers je prends comme point de départ le discours du Führer, que seule une politique d'aveuglement pourrait passer sous silence et tenir pour nul et non avenu.

— Et la question des armements?

— En ce qui concerne les armements, M. Hitler propose certaines limitations visant l'emploi des armes. Il s'agit de tentatives pour humaniser une guerre éventuelle, sous forme d'interdiction de certains précédés de destruction. Ce serait la reprise du long effort tenté avant la guerre, depuis la convention de Genève. Je n'ai, bien entendu, aucune objection à formuler; mais j'éprouve un grand scepticisme, parce que l'échec de ces méthodes s'est révélé presque complet au cours de la guerre mondiale; et je n'ose pas espérer qu'en cas de conflit nouveau le résultat serait très différent. Remettons-nous au travail, je le veux bien; mais ne nourrissons pas trop d'illusions. Au surplus le problème est moins d'humaniser la guerre que de la rendre impossible.

» En ce qui concerne les pactes collectifs, l'Allemagne rejette les contrats régionaux d'assistance mutuelle. C'est son affaire. Mais elle ne peut s'étonner que nous les pratiquions, parce que nos besoins sont autres. M. de Rheinbaben attaque le pacte franco-soviétique. Il ne démontre pas — et pour cause — en quoi il est incompatible avec l'organisation de la paix, qu'à nos yeux il consolide. L'Allemagne offre des pactes de non-agression. Elle ne peut trouver étrange que, jugeant ce système fragile, nous lui superposions pour notre part, avec le concours d'autres États, des constructions moins étendues, mais plus résistantes.

— Que pensez-vous des distinctions allemandes entre Versailles et la Société des Nations?

— L'Allemagne demande qu'entre le traité de Versailles et la Société des Nations on établisse une démarcation précise, parce que le premier consacre un équilibre de forces à l'issue d'une guerre et que la seconde doit être un statut de collaboration dans l'égalité. Sur ce point je suis d'accord avec M. de Rheinbaben. Mais les satisfactions qu'il réclame me paraissent être de pure forme; et je ne comprends pas très bien sa ques-

tion : « La France désire-t-elle au fond le retour de l'Allemagne à Genève, si l'Allemagne doit y jouir de la pleine possession de l'égalité des droits et si la Société des Nations devient absolument différente de ce qu'elle est aujourd'hui et de ce qu'elle était hier?

— La revendication coloniale et le révision des traités?

— En ce qui concerne les colonies, M. de Rheinbaben sait bien que les difficultés ne sont pas en France, mais en Angleterre.

» Quant à la révision des traités par voie pacifique, je ne crois pas qu'une formule transactionnelle soit impossible à trouver par le jeu de l'article 19. Mais cela suppose le rétablissement préalable de la confiance, le désarmement moral en un mot. Ne confondons pas l'effet avec la cause. Il faudrait évoquer ici tout le problème de l'éducation donnée à la jeunesse.

» Au fond, la psychologie allemande et la psychologie française diffèrent sur un point essentiel, et c'est la reconnaissance objective de cette différence fondamentale qui doit servir de substratum à une collaboration. L'Allemagne dit : je veux la paix. Personnellement je le crois. Mais peut-elle dire : j'ai une horreur insurmontable de la guerre? Elle veut la paix; mais elle tient plus encore à la réalisation d'un programme diplomatique dont je crains qu'il ne soit illimité. La France voit tout sous l'angle du conflit armé à éviter : c'est sa faiblesse apparente. Mais l'Allemagne sait bien que nos facultés de résistance armée demeurent entières. Elle sait bien qu'à un nationalisme expansionniste nous opposerions le cas échéant un nationalisme défensif dont le ressort n'est nullement brisé. C'est précisément l'équilibre stable de ces deux nationalismes qu'il s'agit de réaliser. Nous devons savoir que l'Allemagne ne cessera jamais de poursuivre des objectifs nouveaux. Elle doit sentir que, si nous avons moins de désirs qu'elle, nous ne possédons pas moins de force vitale. Et cette double constatation pourrait nous conduire à une estime réciproque. »

GEORGES SUAREZ

***

Toute discussion sur les rapports franco-allemands provoque immanquablement, chez l'interlocuteur français, une objection : « Nous

ne demanderions pas mieux que de croire à la bonne volonté allemande, mais outre divers précédents historiques fâcheux (« chiffon de papier », etc...), il y a *Mein Kampf*... » Les exposés que nous avons publiés à la suite de l'article du baron de Rheinbaben ont, précisément, fait paraître cette phrase sous la plume de plusieurs journalistes. Aussi pensons-nous que, pour éclairer le procès, il n'est pas inutile de rappeler les passages du fameux livre de Hitler qui concernent la France. Voici les principaux d'entre eux :

MEIN KAMPF

CHAP. XIII. — « *De même que la politique traditionnelle de l'Angleterre vise à balkaniser l'Europe, celle de la France en veut faire autant de l'Allemagne.*

... Ce que souhaitera toujours la France, c'est d'empêcher que l'Allemagne ne forme une puissance homogène, c'est le maintien d'une fédération de petits États allemands dont les forces s'équilibrent et qui ne soient pas soumis à une autorité centrale. C'est d'occuper la rive gauche du Rhin : toutes conditions nécessaires pour qu'elle puisse établir son autonomie en Europe.

Le but dernier de la diplomatie française sera éternellement en opposition avec les tendances fondamentales de la diplomatie anglaise.

... L'Angleterre désire que l'Allemagne ne soit pas une puissance mondiale; la France ne veut pas qu'il y ait une puissance qui s'appelle Allemagne. La différence est considérable.

Donc deux alliés possibles : Angleterre et Italie :

... Ce peuple (la France), qui tombe de plus en plus au niveau des nègres, met sourdement en danger, par l'appui qu'il prête aux Juifs pour atteindre leur but de domination universelle, l'existence de la race blanche en Europe.

... Le rôle que la France... joue en Europe est un péché contre l'existence de l'humanité blanche, et déchaînera un jour contre ce peuple tous les esprits vengeurs d'une génération qui aura reconnu dans la pollution des races le péché héréditaire de l'humanité.

En ce qui concerne l'Allemagne, le danger que la France constitue pour elle lui impose le devoir de rejeter au second plan toutes les raisons de sentiment, et de tendre la main à celui qui, étant aussi menacé que nous, ne veut ni souffrir ni supporter les idées dominatrices de la France. »

CHAP. XIV. — « *Le but essentiel, à l'extérieur, c'est conquérir l'espace, faire disparaître le désaccord entre notre chiffre de population et la superficie de notre territoire.*

Nous arrêtons l'éternelle marche des Germains vers le sud et l'ouest de l'Europe, et nous jetons nos regards vers l'est.

Mais pour cela il nous faut l'alliance avec l'Angleterre et l'Italie.

Cette alliance donnerait à l'Allemagne la possibilité de prendre en toute tranquillité les mesures préparatoires requises, dans le cadre d'une telle condition, en vue d'un règlement de comptes avec la France.

... Toute puissance est aujourd'hui notre allié naturel qui considère avec nous comme insupportable la passion d'hégémonie de la France sur le continent. Aucune démarche vis à vis de ces puissances ne doit paraître trop dure, aucun renoncement impossible, si nous avons finalement la possibilité d'abattre l'ennemi qui nous hait si rageusement. »

Chap. XV. — « *Personne ne croira que la France, dans la phase la plus décisive de son histoire, ait mis en jeu pendant quatre ans et demi le sang de son peuple, dont elle n'était point riche, simplement pour recevoir des réparations, contrepartie des dommages subis. L'Alsace-Lorraine même ne suffirait pas à expliquer l'énergie avec laquelle la France conduisit la guerre, s'il ne s'était agi d'une partie d'un vaste programme de la politique étrangère française : démembrer l'Allemagne en une macédoine de petits États.* »

Parlant de ces textes, M. Bérenger a dit à M. Suarez : « L'auteur de *Mein Kampf* a fait savoir à l'univers entier qu'il abandonnait cette partie de son œuvre de jeunesse et qu'il faisait à la France l'offre définitive d'une réconciliation générale. »

C'est là, sans nul doute, l'essentiel et l'on peut même ajouter que Hitler a écrit son livre en prison, en 1924, quand il n'était que chef de parti, alors que les récents discours, exprimant le souhait d'un rapprochement franco-allemand, ont été prononcés par le chancelier Hitler, responsable de ses actes et paroles devant l'Europe et l'Allemagne.

Mais un fait subsiste cependant, qui n'est pas à négliger. *Mein Kampf*, avec ces phrases fâcheuses, est toujours entre les mains de la jeunesse allemande, à qui nous avons des raisons de croire par ailleurs que l'on est très loin d'inculquer l'amour de la France.

Pour qu'un rapprochement franco-allemand, que la plupart des Français souhaitent, soit fécond et durable, il semble nécessaire que l'on modifie ces leçons qui sont données, par la parole et par l'écrit, aux jeunes générations du Reich.

Quand les heures d'apaisement seront venues, on ne saurait d'autre part imaginer que la France aura pour cela la faculté de s'abandonner à une quiétude complète.

L'histoire des peuples enseigne malheureusement que chacun d'entre eux ne peut compter absolument que sur lui-même. Que l'hostilité cesse entre la France et l'Allemagne, que l'amitié même règne un jour entre elles, c'est là le programme que doit dicter la plus élémentaire sagesse. Mais il faudra toujours que la France demeure forte, sûre d'elle et capable d'affronter toutes les éventualités.

N. D. L. R.

LA TÉLÉVISION

En pénétrant partout, en rendant familiers des phénomènes qui touchent aux problèmes les plus captivants, les plus difficiles, tels que ceux de la constitution de la matière, la radiodiffusion a tellement reculé l'horizon des espérances, des rêves de l'homme moyen, que la télévision lui apparaît déjà comme un progrès acquis et qu'il s'impatiente même d'en attendre encore des manifestations courantes.

Nombreuses maintenant sont les imaginations qui vagabondent plus loin. Que l'on parvienne à définir et mesurer d'une manière simple les sensations de l'odorat, du goût, du toucher, leur transport par fil ou sans fil sera possible comme celui des phénomènes sonores, des phénomènes lumineux.

Mais l'enfantement de ces progrès devient de plus en plus difficile. Les problèmes de la télégraphie, de la téléphonie, avec ou sans fil, ne comportaient que des données relativement simples, des transformations déjà connues, mettaient en jeu des énergies moins infimes, se rattachaient à des applications usuelles de l'électricité, de l'acoustique.

La télévision a entraîné le technicien dans un maquis de difficultés dont depuis plus d'un demi-siècle il n'a pu se libérer encore complètement.

Dans sa tendre enfance, la télévision ne pouvait évidemment adopter comme moyens de transport que les courants électriques circulant dans des fils, puisque les travaux de Hertz, de Marconi ne se trouvaient encore qu'en germe dans les calculs de Maxwell. Elle y perdait beaucoup en popularité!

La technique de la radioélectricité ne se contenta pas de lui apporter par la suite, avec les ondes hertziennes, un procédé de transport plus souple, plus universel, elle lui fournit surtout des dispositifs, des appareils qui transformèrent complètement les difficultés du problème.

PREMIERS PAS DE LA TÉLÉVISION
LA RÉTINE DE SÉLÉNIUM

En sorte que si les premiers tâtonnements sérieux de la télévision peuvent être datés des propositions de Carey en 1875, il s'écoulera plus de trente ans avant que ne commence réellement l'ère des progrès systématiques, qui dure elle-même depuis un quart de siècle.

Les idées de Carey valent néanmoins d'être rappelées : elles permettent d'analyser et de comprendre les principaux développements des progrès ultérieurs. Peut-être d'ailleurs faudra-t-il y revenir.

***

Les images qui se forment dans notre œil ont quelques analogies avec les images typographiques. Elles sont composées d'éléments très petits, contigus, plus ou moins éclairés, plus ou moins sombres, dont l'ensemble donne l'impression du dessin et de ses ombres.

La rétine comporte environ 50 000 petites cellules, plus serrées au centre. Les sensations résultant des impressions diverses reçues par chacune d'elles nous paraissent continues... et cela est fort heureux, sans quoi l'univers nous semblerait un chef-d'œuvre du pointillisme. A cette réalisation automatique du « fondu » par l'organe de la vue, s'associe un phénomène analogue dans la perception des images successives. L'œil ne sépare que des impressions se succédant à plus d'un seizième de seconde. Ce défaut (ou cette qualité) a facilité le cinématographe, facilite la télévision, puisqu'il suffit de transmettre par seconde seize images au moins d'un objet en mouvement pour créer l'illusion nécessaire.

Dans les photogravures, le nombre de points formant l'image

varie de 10 000 à 16 000 environ pour un visage couvrant une surface de neuf centimètres carrés.

Cette décomposition élémentaire des images, que la nature elle-même effectue dans le système cellulaire de l'œil, et qui est aussi à la base de l'art du typographe, devait s'imposer aux premiers chercheurs de la télévision.

***

Le problème se ramenait tout d'abord à partager l'image en éléments assez nombreux et petits pour que leur juxtaposition donne une impression suffisamment continue, — ensuite à transmettre rapidement à distance les éclairements des éléments, en répartissant ces éclairements sur une surface réceptrice (un écran), suivant la même ordonnance que celle de l'image transmise.

En recommençant l'opération seize fois au moins par seconde, on devait réaliser l'illusion de la vision directe des objets en mouvement.

La difficulté essentielle, dont la solution était vraiment la clé de la télévision, consistait à reproduire à peu près instantanément à distance l'éclairement d'un élément d'image.

Comme organe de transport, on ne pouvait penser qu'au courant électrique, que les fils métalliques permettent de conduire partout avec des vitesses énormes, sans grande déperdition.

Il fallait donc trouver le moyen de transformer les éclairements en courants électriques qui leur soient proportionnels.

***

La découverte de certaines propriétés du sélénium, faite par May vers 1873, va entr'ouvrir la porte de notre monde au nouveau progrès.

Le sélénium est un métalloïde de la classe du soufre qui offre au passage d'un courant électrique une résistance variant avec la manière dont il est éclairé.

L'étude des progrès de la télévision permettra de se rendre compte de la nature des phénomènes auxquels est due cette

action de la lumière sur la conductibilité électrique de certains corps. Elle présente une analogie avec l'action des ondes électriques sur la conductibilité des « détecteurs d'ondes », tels que la galène, le carborandum... et le sélénium lui-même. Le sélénium est un « cohéreur » pour la lumière.

Carey proposa de constituer une espèce de mosaïque faite d'un grand nombre d'éléments de sélénium. Sur cette mosaïque était projetée l'image à transporter au loin. Chaque élément de sélénium devenait ainsi un élément de l'image, et se trouvait plus ou moins éclairé suivant sa position.

Des éléments de sélénium partaient des fils électriques, alimentés par des piles, et aboutissant aussi loin qu'on le voulait à un tableau formé de minuscules lampes électriques jointives, disposées exactement comme les éléments de sélénium, et dont chacune correspondait à un de ces éléments.

Les éléments présentant au courant électrique une résistance variable avec l'éclairement de la partie d'image les recouvrant, chacune des lampes électriques qui constituaient l'écran d'arrivée brillait plus ou moins suivant l'éclairement du point d'image correspondant. L'image se trouvait ainsi très grossièrement reproduite.

Pour de nombreuses raisons, le système de Carey ne pouvait donner aucun résultat pratique avec les moyens techniques dont on disposait alors.

En dépit de tous les artifices possibles, il entraînait en particulier l'établissement d'un grand nombre de conducteurs entre les correspondants, et ne permettait qu'une décomposition grossière de l'image en quelques dizaines d'éléments, alors qu'il en aurait fallu des milliers.

C'est vers cette difficulté que vont tout d'abord se tourner les chercheurs.

LA DISSECTION DES IMAGES

Comme on ne trouve pas le moyen de transmettre *simultanément*, avec un très petit nombre de conducteurs, les éclairements d'un grand nombre d'éléments d'image, on va se résoudre à les transmettre *successivement* par un seul conducteur.

On fera cette transmission à très grande vitesse, pour profiter de l'inertie rétinienne.

Si l'on a décomposé l'image en la projetant sur une mosaïque de 2 000 éléments de sélénium par exemple, on mettra successivement chacun de ces éléments en communication électrique avec le poste récepteur, et cela pendant 1/40 000 de seconde seulement pour chacun, étant entendu que la communication électrique apportera à tous moments le courant à celle des 2 000 petites lampes réceptrices, qui sera située sur l'écran récepteur à l'emplacement correspondant à l'élément de sélénium en circuit.

En 1/20 de seconde, tout l'image aura été explorée et transmise, et l'œil ne pourra pas s'apercevoir que les petites lampes brillent successivement. Il aura l'impression grossière d'une image normale.

Si en une seconde on transmet de cette manière vingt images successives d'un objet en mouvement, l'œil ne séparera pas plus ces images entre elles qu'il ne séparait les éléments de l'une d'elles, et le transport à distance de l'effet cinématographique sera réalisé.

Le problème est complexe.

Tout d'abord comment établir avec tous les points d'image ces communications successives ultra-rapides qui doivent être synchrones à l'émission et à la réception, afin que l'éclairement de chaque point de l'image transmise se retrouve sur le point correspondant de l'écran récepteur?

Multiples seront les solutions indiquées.

Deux classes sont à signaler parce qu'on les retrouve encore dans certains dispositifs actuels.

***

Les premières dérivent des idées de Sawyer, M. Leblanc, Ekström (1877, 1880, 1910).

Qui ne s'est amusé à projeter les rayons solaires recueillis par une glace de poche, et à déplacer rapidement sur des objets éloignés la petite tache lumineuse produite? A un très faible mouvement de la main correspond un grand mouve-

ment de la tache lumineuse... Un balayage de ce genre peut être utilisé en télévision.

On emploiera de petits miroirs oscillants fixés par exemple sur des branches de diapason et éclairés par une source de lumière. Par des combinaisons de miroirs, on obtiendra les déplacements de la tache lumineuse nécessaires.

On lui fait balayer l'image à transmettre par lignes horizontales successives comme des lignes d'écriture. Quand toute l'image est parcourue, le balayage recommence automatiquement.

Près de l'objet, ou près de l'image, est une cellule de sélénium réunie au circuit électrique du correspondant. Cette cellule reçoit une partie de la lumière de la tache lumineuse réfléchie sur l'objet ou l'image, lumière évidemment variable avec les points de l'objet parcouru. Elle laisse donc passer des courants également variables. Dans la station réceptrice, ces courants vont agir sur une lampe électrique spéciale, susceptible de suivre sans retard leurs variations les plus rapides.

LES LAMPES AU NÉON

On utilisera par exemple une lampe au néon. Les lampes au néon, dérivées des travaux de Moore, sont constituées par des ampoules de verre dans lesquelles on a fait le vide, puis introduit quelques traces de néon, gaz rare qui existe dans l'atmosphère et est de la classe de l'hélium. Dans l'ampoule se trouvent deux petites électrodes, plaques métalliques par exemple, séparées l'une de l'autre par un espace vide. Si on réunit ces électrodes à un circuit électrique, un courant passe à travers les molécules de néon et l'ampoule apparaît colorée... A grande échelle, nous voyons ces lampes tubulaires illuminer les façades des immeubles.

Toute variation du courant qui les traverse se traduit par une variation d'éclat. L'appareil n'a aucune inertie appréciable. Ses variations d'éclat suivent instantanément les variations du courant et leur sont proportionnelles. La luminosité du tube peut apparaître et disparaître des milliers de fois par seconde.

Voici la source d'éclairage rêvée pour l'écran récepteur de la télévision.

Connectée au circuit unique qui part du poste transmetteur, lui apporte les courants variables émanant de la cellule de sélénium, elle traduira ces courants en éclats variables. Ces éclats seront reçus par un jeu de miroirs oscillants en synchronisme absolu avec les miroirs du poste transmetteur, synchronisme qu'on arrive à réaliser par divers moyens.

Ils seront ainsi projetés sur l'écran récepteur, à la place correspondante au point de l'image transmise, dont tous les éléments se trouveront donc successivement, mais rapidement, et fidèlement, reproduits dans leur éclairement.

***

Dans la seconde classe de dispositifs, on utilise des disques tournants dérivés des appareils de Nipkow (1884).

Plaçons devant l'image à transmettre par télévision, un disque métallique assez grand (40 cm. à 1 m.) percé d'une centaine de petits trous disposés en spirale, et tournant très vite.

Une source de lumière placée de l'autre côté du disque envoie un faisceau de lumière contre lui.

Quand un trou se présente, le faisceau traverse le disque, et comme le trou se déplace par suite de la rotation du disque, le faisceau éclaire successivement divers points de l'objet suivant une ligne horizontale un peu courbe, mais presque droite, car en pratique le disque est grand et on utilise seulement une partie de sa surface près du bord.

Un second trou percé à côté et au-dessous (les trous sont disposés en spirale) se présente, et le faisceau lumineux va balayer une ligne de l'image juste au-dessous de la précédente, et ainsi de suite.

Il y aura autant de trous que de lignes « de balayage ».

Le disque tournant vite, le balayage est très rapide.

L'objet est donc éclairé par points successifs, suivant des lignes horizontales successives, et la lumière que réfléchit chaque élément éclairé tombe sur une cellule, comme dans les exemples examinés plus haut.

La cellule reçoit ainsi des éclairements variables, et les traduit en courants *variables*.

Ces courants vont chez le correspondant illuminer une lampe à néon. La lampe est placée derrière un disque de Nipkow tournant en synchronisme absolu avec celui du poste transmetteur, et l'observateur regarde le disque du côté opposé à la lampe. Il reçoit au passage de chaque trou une succession d'éclats lumineux qui sont proportionnels à ceux des éléments de l'image balayés au même moment par le faisceau qui traverse le disque émetteur.

Grâce à l'inertie rétinienne, il perçoit une impression semblable à celle que lui donnerait l'image.

De nombreuses variantes ont été apportées au système de Nipkow pour en améliorer le rendement. On a disposé des lentilles dans les trous, construit des tambours portant des miroirs, des prismes à leur périphérie.

LA TÉLÉVISION MODERNE

Mais les véritables perfectionnements apportés aux appareils de télévision à miroirs oscillants ou à organes tournants proviendront de l'application à ces appareils des divers dispositifs créés pour la plupart à l'occasion des développements de la radioélectricité naissante : les amplificateurs, les tubes à rayons cathodiques, les cellules photoélectriques.

Ce sont ces dispositifs seuls qui vont permettre à la télévision de prétendre à des applications pratiques.

Ils la libéreront en même temps du fil et en étendront ainsi considérablement les applications.

Néanmoins, les caractéristiques des systèmes actuels de télévision sont déjà posées.

Ils procèdent tous par dissection rapide des images, qu'un faisceau lumineux explorateur balaie par lignes successives.

Les variations de lumière sont transformées en courants électriques variables qui reconstituent dans le même ordre au poste récepteur les variations de lumière qui leur ont donné naissance.

L'élément, le « point » d'image, a comme surface celle de la tache lumineuse exploratrice. Si les appareils sont bien réglés,

plus cette tache sera petite, à condition bien entendu que dans son rapide déplacement elle donne encore un éclairement suffisant, plus l'image sera nette.

Comme le faisceau explorateur parcourt l'image par lignes successives, et que ces lignes doivent être jointives afin qu'il n'y ait point de parties inexplorées, la largeur de chaque ligne, de chaque bande horizontale, donne approximativement la dimension de la tache exploratrice qui sera le plus souvent ronde.

On caractérise en général la finesse de la reproduction par le nombre de lignes de l'image.

Dans les appareils récents, on obtient sans grande difficulté 240 lignes par image, et 20 à 50 images par seconde.

On est arrivé à balayer plus de 360 lignes.

Zworykin a décomposé des images en plus de 200 000 points, avec 500 lignes, sur 16 centimètres de hauteur et 14 centimètres de largeur.

***

Mais ces résultats qui sont encore à peine suffisants pour permettre quelques utilisations pratiques de la télévision n'ont pas été obtenus avec les dispositifs comportant des mouvements mécaniques exclusivement expérimentés jusqu'en 1906.

La difficulté, et d'obtenir entre les appareils transmetteurs et les appareils récepteurs le synchronisme nécessaire pour la reconstitution de l'image, et de réaliser, malgré l'inertie des organes en mouvement, les vitesses considérables et uniformes indispensables pour la fidélité de reproduction, paraissait insurmontable, quand en 1906 et 1907 Dieckmann et Glage, pour la transmission de dessins, puis Rosing pour la télévision, proposèrent l'utilisation du tube à rayons cathodiques établi par Braun quelques années auparavant (1897).

LE CANON A ÉLECTRONS

La télévision nous conduit ainsi dans les domaines les plus étranges où la physique moderne s'efforce de disséquer la matière, d'en comprendre la constitution.

L'idée des atomes est vieille, plus vieille que notre civilisation. Mais l'étude de ces atomes, restée pendant des siècles en l'état de conception philosophique, a pu de nos jours entrer dans la voie expérimentale. On est parvenu à mettre en évidence des éléments constitutifs de toute matière; et si ces éléments restent invisibles, impalpables, au sens habituel du mot, on connaît leur masse, un grand nombre de leurs propriétés. On produit avec eux, suivant des règles sûres, des phénomènes déterminés.

L'électricité, la chaleur, la lumière ne sont que les conséquences de leurs mouvements.

Calculs, expériences, analogies avec les infiniment grands dont le monde stellaire nous donne idée, ont conduit à considérer les plus infimes particules de matière comme formées de milliers de milliards de systèmes planétaires minuscules, constitués par des particules de la famille des « électrons » tournant autour de petits noyaux centraux, de la famille des « protons » dont la constitution est assez complexe (protons, neutrons, etc...).

Peut-être ces noyaux sont-ils simplement formés par des associations diverses de particules d'une seule espèce. Peut-être au contraire existe-t-il une grande variété de particules différentes provenant ou non de la transformation de l'une d'elles.

Tous ces mondes s'agitent, se heurtent des millions de fois par seconde à des vitesses énormes.

Les chocs provoquent parfois l'expulsion de particules au dehors des corps qu'elles constituent. Si pour une raison quelconque, les chocs s'exagèrent, la matière se transforme, car il semble bien que la nature des corps soit déterminée par la manière dont les particules sont groupées dans les atomes, par leur nombre, par leurs orbites intérieures.

Quand un corps brûle, son agitation atomique devient intense.

Les particules expulsées, frappent les corps environnants, et, de tous les chocs qui en résultent, nos sens traduisent deux impressions : l'impression de lumière, l'impression de chaleur.

Le courant électrique lui-même est un déplacement d'élec-

trons dans les corps dits conducteurs, produit par l'effet des machines, des piles.

Si ce déplacement est violent, des atomes sont brisés, des particules en sont projetées au dehors, le conducteur s'échauffe, se détruit peu à peu. Il devient incandescent : chaleur et lumière électriques.

Nous vivons ainsi au milieu d'un bombardement formidable, permanent, dans un état d'équilibre instable et provisoire. Que ce bombardement cesse, c'est la mort universelle, le refroidissement absolu, l'obscurité totale, la disparition de la matière résolue en un brouillard glacé, figé dans la nuit infinie, et notre imagination même est trop petite devant l'immensité du phénomène.

Que le bombardement s'accélère, c'est le brasier général, d'où nous sommes vraisemblablement sortis, notre vie n'étant qu'un phénomène aussi transitoire qu'insignifiant.

Pour le moment, l'homme fait de son mieux afin de tirer parti de cette folie moléculaire.

Le physicien moderne est même devenu artilleur en électrons, en créant le tube cathodique, le canon à électrons, dont le rôle est primordial pour les développements de la télévision.

Le tube cathodique, frère du tube à rayons X, se présente sous la forme d'un tube de verre fermé, assez long et assez gros, dans lequel on a fait le vide.

A une extrémité du tube est un petit filament qu'un courant électrique peut rendre incandescent.

Un peu plus loin dans le tube est une plaque métallique perpendiculaire au tube dans lequel elle constitue une cloison. Elle est percée d'un trou.

A l'aide d'un circuit électrique extérieur, on établit entre le filament et la plaque ce que les électriciens appellent une tension électrique. C'est quelque chose qui est analogue à la pression : en d'autres termes, une force électrique puissante est exercée, qui tendrait à faire passer un courant allant du petit filament à la cloison, si entre les deux il n'y avait pas le vide.

La pression électrique qui fait passer le courant dans nos lampes est mesurée par une centaine de volts : ici, la force appliquée est de plusieurs centaines, même de plusieurs milliers de volts.

Le petit filament du tube cathodique est rendu incandescent : ceci veut dire que ses électrons constitutifs, heurtés par le courant électrique, véritable fleuve d'électrons, sont dans un état d'agitation extrême; beaucoup sont projetés autour de lui en tous sens, comme une infinité de petits obus.

Ils sont attirés, saisis aussitôt par la force électrique qui s'exerce entre le filament et la cloison, et projetés violemment contre cette dernière.

Un grand nombre d'entre eux passent par le trou. C'est un peu comme si l'on tirait des coups de fusil à plombs contre une plaque percée : une certaine quantité de plombs poursuivraient leur trajectoire à travers le trou.

On dispose donc d'un faisceau d'électrons en mouvement rapide, faisceau dont le sommet est au filament et dont un contour est limité par le trou.

On place dans le tube d'autres cloisons successives également percées. On arrive ainsi à canaliser un véritable jet d'électrons; et comme chaque cloison est soumise à une force électrique, la vitesse des électrons peut être accélérée à chaque traversée.

Le canon à électrons est un admirable engin de balistique. L'obus n'est pas seulement soumis à un choc initial qui le projette. Il est suivi et poussé pendant son parcours.

Les portées ne sont pas très grandes... Tout se passe en quelques décimètres.

Mais les effets peuvent être néanmoins fort énergiques.

L'électron est tout petit... Pour évaluer approximativement sa masse (laquelle varie d'ailleurs avec la vitesse), il faut considérer des fractions dont le dénominateur comporte 28 chiffres! Ses dimensions se chiffrent également avec des dénominateurs imposants. Mais il peut se déplacer à des vitesses énormes, de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres par seconde, si on le soumet à des forces électriques puissantes. Les électrons traversent alors des feuilles de métal minces. Leurs chocs répétés provoquent la fusion de plaques métalliques. Ce sont ces chocs qui, dans certaines conditions, produisent des désagrégations atomiques, origines de la radiation secondaire bien connue sous le nom de rayons X. En dehors de l'ampoule, les électrons vagabonds rencontrent un nombre infini de molécules

gazeuses qui les ralentissent, les dévient, et en arrêtent rapidement la marche. C'est pourquoi il faut un vide élevé dans le tube cathodique.

Par suite de leur masse infime, les obus du canon à électrons n'ont aucune inertie appréciable, et suivent instantanément les actions extérieures susceptibles de modifier leurs trajectoires.

Parmi ces actions extérieures, il faut essentiellement retenir les actions électriques qui sont faciles à produire et auront une grande efficacité, l'électron étant lui-même une particule d'électricité.

Les courants électriques ou les aimants font dévier l'aiguille aimantée. Ils feront aussi dévier les trajectoires de notre canon automatique à tir rapide.

En plaçant contre le tube cathodique des bobines de fil parcourues par des courants électriques dont on fera varier rapidement l'intensité dans un sens puis dans un autre à l'aide de dispositifs spéciaux, on pourra déplacer à très grande vitesse les trajectoires des électrons, par lignes horizontales successives : on balaiera leur champ de tir comme ferait une mitrailleuse dont on déplacerait le canon pour lui faire suivre les lignes d'un livre.

Si le fond du tube contre lequel viennent se heurter les électrons est couvert d'une matière fluorescente (sel de zinc, tel que la willemite, par exemple), il deviendra luminescent au point d'impact du faisceau d'électrons. Ce point qui n'a pas un millimètre de rayon se déplaçant à très grande vitesse comme s'il parcourait les lignes très serrées d'une page d'impression, l'œil aura une impression de lumière continue. Le fond du tube qui peut avoir des dimensions de 3 à 6 décimètres carrés apparaîtra entièrement lumineux.

***

Revenons maintenant à la télévision en adoptant un des systèmes transmetteurs, par exemple à disque de Nipkow, qui ont été schématisés. Le balayage par un faisceau lumineux de l'image à transmettre a provoqué des variations de courant électrique dans la petite cellule à sélénium qui reçoit successi-

vement par réflexion une lumière variable des divers points de l'image.

Ces courants électriques parviennent au poste récepteur et nous allons les faire agir sur le jet d'électrons du tube cathodique, à l'endroit où il traverse un des trous des cloisons que comporte le tube. Il en résultera à cet endroit des petites déviations locales du jet qui perdra ainsi sur le parcours une partie de ses électrons.

Le point d'impact qui se déplace sur le fond du tube recevra une quantité d'électrons en relation directe avec l'éclairement au même moment d'un élément de l'image transmise : sa fluorescence variera en conséquence.

Si le balayage du faisceau cathodique est rigoureusement synchronisé avec le balayage de l'image dans le poste transmetteur, nous aurons donc, en regardant le fond du tube qui sert d'écran, une impression analogue à celle que nous aurions en regardant l'image transmise.

La teinte de la reproduction sera déterminée par la matière fluorescente. Elle est verdâtre avec la willemite.

L'emploi du tube cathodique qui a été perfectionné par de nombreux techniciens s'impose actuellement dans les postes récepteurs de télévision.

La synchronisation entre les balayages du poste émetteur et du poste récepteur est déterminée par l'envoi de courants spéciaux lancés périodiquement, par exemple au moment où le faisceau d'exploration doit changer de ligne horizontale.

L'ŒIL ÉLECTRIQUE

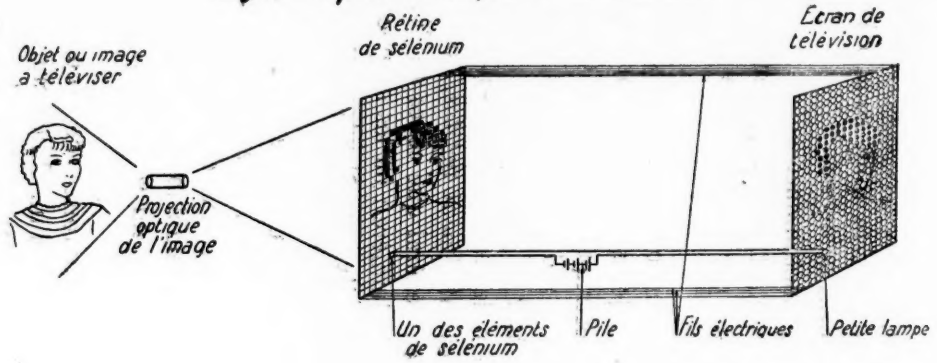
Un autre perfectionnement très important fit franchir à la télévision une étape décisive.

Les cellules au sélénium, basées sur les variations de la résistance que ce corps présente au passage d'un courant électrique suivant qu'il est plus ou moins éclairé, ont plusieurs inconvénients très graves.

Elles se fatiguent vite et surtout ont une assez forte inertie, ce qui est incompatible avec de grandes vitesses d'exploration.

Les artifices employés, l'utilisation d'autres corps, tel que le thallium, n'ont pu avoir raison de ces défauts.

Fig. 1 _ Le premier dispositif de télévision.



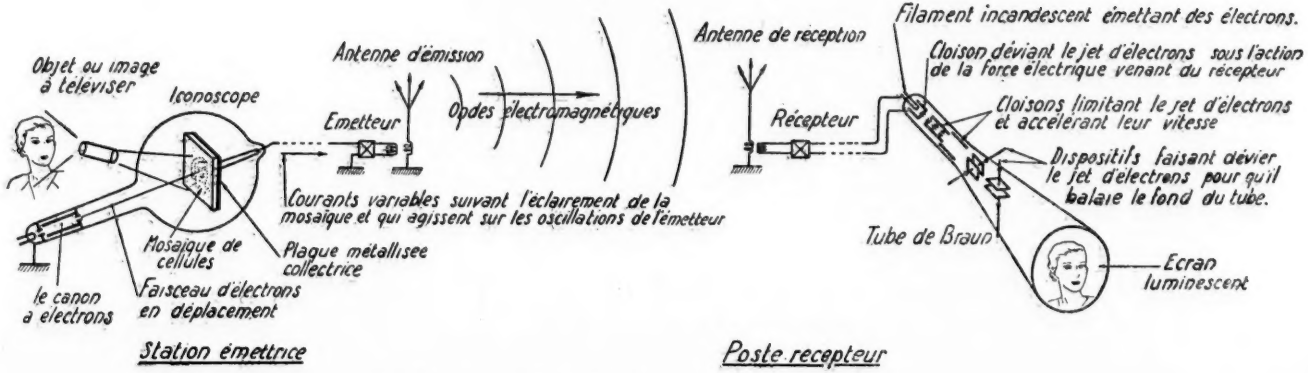


Fig. 2 _ Le plus récent dispositif de Télévision.

Elles sont remplacées maintenant par les cellules photo-électriques, dérivés des travaux de Hertz (1884), puis de Hallwachs.

L' « œil électrique » le plus répandu est constitué par une petite ampoule de verre, où le vide a été effectué, et où sont placées par exemple deux petites électrodes séparées l'une de l'autre par un étroit espace.

L'une d'elles est une plaque (qui peut être constituée par la paroi même de l'ampoule) recouverte d'un composé de potassium, de cæsium, ou d'un corps analogue.

L'autre est par exemple une tige métallique.

Une pile est réunie à ces deux électrodes à l'extérieur de l'ampoule; son courant est arrêté par l'espace vide qui les sépare.

Si on éclaire le potassium, son agitation moléculaire s'exalte. Des électrons s'en échappent, projetés dans l'ampoule vers l'autre électrode par l'action électrique de la pile, dont ils ferment ainsi le circuit à travers le vide.

Pourquoi cet effet de la lumière?

C'est que la lumière aussi semble due à la projection par les corps lumineux de particules infiniment petites, dont les masses, beaucoup plus faibles en général que celles de l'électron, varient avec la nature de la lumière : on les a appelées des photons. C'est l'idée de Démocrite, que Newton reprit et développa.

Mais l'hypothèse se révélait impuissante à expliquer certains phénomènes de la propagation de la lumière, en particulier ceux de la diffraction, des interférences, dont on constatait des manifestations tout à fait semblables à celles que donnent les ondes sonores, les vagues qui se déplacent à la surface des liquides.

Alors sont nées les théories ondulatoires de Young, de Fresnel, d'où se dégagea l'hypothèse d'un fluide universel, l'éther, remplissant tout l'espace, pénétrant tous les corps, et dont les vibrations diverses dues aux ébranlements causés par les mouvements des électrons, provoquaient, suivant leur longueur d'onde (distance qui sépare deux sommets de vagues consécutives), les phénomènes lumineux, calorifiques, électriques.

Les vagues très courtes (une fraction de millième de millimètre) constituaient le domaine de la lumière; un peu plus longues elles donnaient l'impression calorifique; plus longues encore, elles produisaient des phénomènes électriques en déplaçant les électrons des corps conducteurs.

A son tour, la théorie ondulatoire s'est récemment révélée impuissante à expliquer bien des phénomènes, en particulier l'action de la lumière sur certains corps, dont par contre la théorie de l'émission faisait comprendre les lois.

Alors il fallut abandonner le fluide devenu déjà populaire, et L. de Broglie, dans une étude magnifique, où il établit les lois fondamentales de la mécanique ondulatoire, a trouvé un terrain de conciliation entre la théorie de l'émission et la théorie ondulatoire.

Les émissions corpusculaires sont bien à la base de tous les phénomènes de radiation, mais les corpuscules en mouvement à l'intérieur ou au dehors de la matière, manifestent des propriétés ondulatoires; ils constituent des centres d'énergie d'où émanent des ondes infiniment petites, de longueurs variables avec la vitesse de déplacement des corpuscules.

La longueur des ondes qui accompagnent les électrons d'un tube cathodique ordinaire se mesure par une fraction dont le dénominateur comporte 9 à 10 zéros!

Il est difficile de se représenter ces centres d'énergie que le calcul et l'expérience révèlent être constitutifs de la matière.

Comparons-les grossièrement à des particules extensibles, sans contour bien défini, dont le centre de gravité n'est pas fixe, et qui se déplacent en tournant sur elles-mêmes tout en étant animées de pulsations. Elles se rétrécissent, se gonflent ainsi en mouvements périodiques qui constitueraient précisément les ondes « matérielles ».

Par les théories de L. de Broglie, Newton, Young, Fresnel, Maxwell, Einstein se trouvèrent à peu près mis d'accord.

Et l'éther?

« Peu nous importe, écrivait Henri Poincaré, que l'éther existe réellement, c'est l'affaire des métaphysiciens; l'essentiel, pour nous, c'est que tout se passe comme s'il existait, et que cette hypothèse est commode pour l'explication des phéno-

mènes. Après tout, avons-nous d'autres raisons de croire à l'existence des objets matériels?

» Ce n'est là aussi qu'une hypothèse commode, seulement elle ne cessera jamais de l'être, tandis *qu'un jour viendra sans doute où l'éther sera rejeté comme inutile.* »

Le jour est peut-être venu. Mais que réserve l'avenir? Comprend-on mieux, au sens exact du mot, l'essence des phénomènes parce que l'on a inventé l'électron, le photon, le proton, le neutron? D'où viennent-ils? Que sont-ils? Chacun d'eux n'est-il pas un monde? Quelles sont ces ondes qui se forment autour d'eux? Quelle est cette énergie dont elles nous apportent les manifestations? Si l'éther existait, nous le supposerions formé lui-même d'éléments infiniment petits. Leur acte de baptême ne nous dirait pas leur nature.

La solution d'une difficulté est génératrice de mille autres difficultés; c'est une véritable prolifération microbienne.

Nous avançons ainsi dans une forêt inextricable de points d'interrogation se développant à l'infini.

Et de ce triste paysage même, nous n'avons par nos sens, ces « puissances trompeuses », qu'un aperçu menteur.

Enfin, puisque photons il y a, tout au moins pour le moment, le phénomène de la cellule photoélectrique s'explique par les chocs de ces particules contre leurs frères électrons, déjà naturellement agités, de la surface de potassium qui recouvre une électrode.

Quand on fait tourner une pierre dans une fronde, et qu'on lâche brusquement un des liens de la fronde, la pierre s'échappe.

L'électron en mouvement dans l'atome de potassium est la pierre de la fronde. Le photon projeté par la source lumineuse brise un des liens. L'électron s'échappe, mais la force électrique de la pile le jette aussitôt contre l'autre électrode. Les arrivées des électrons (commandées par les chocs des photons, c'est-à-dire par les éclairements de la cellule), constituant de véritables apports d'électricité, dont l'électron est une particule, il y a ainsi production de courants électriques qui suivent instantanément, sans inertie, toutes les variations de la lumière.

LA TÉLÉVISION ET LES ONDES HERTZIENNES

Certes, ces courants sont infiniment petits.

Mais ici intervient tout particulièrement la technique de la radioélectricité. Avec les lampes de T. S. F. bien connues, dont les phénomènes internes sont d'ailleurs fort analogues à ceux des tubes cathodiques, elle est parvenue à établir des dispositifs amplificateurs de courant d'une grande efficacité. Nous leur devons la réception des postes de T. S. F. éloignés, l'amplification des courants qui actionnent nos haut-parleurs.

Appliqués au courant de la cellule photoélectrique, ils rendront pratiquement utilisables des phénomènes d'un ordre de grandeur infime.

L'emploi des radiocommunications n'était pas absolument indispensable. Mais tout en préparant la diffusion ultérieure de la télévision, en la mettant à la disposition de tous dès que les appareils seraient suffisamment simples et donneraient une qualité suffisante, il rendait par ailleurs le problème beaucoup plus accessible.

En effet, la décomposition de chaque image en un grand nombre d'éléments, la transmission d'au moins 25 images à la seconde entraînent de nouvelles difficultés qui se présentent non plus dans les postes transmetteurs et les postes récepteurs, mais dans la liaison par fil ou sans fil qui les réunit.

Une décomposition grossière nécessite au moins 40 000 points d'image, qui donneront deux à deux 20 000 variations de courant. L'analyse étant reproduite 25 fois par seconde, il faudra transmettre sur la ligne 500 000 variations de courant par seconde.

Les lignes ordinaires, les câbles ne permettent pas de semblables transmissions. La réaction des énormes masses d'électricité du sol en particulier, qu'influencent au passage les déplacements rapides de l'électricité dans les conducteurs, atténuent, étouffent, déforment rapidement toutes les variations. Il faudrait utiliser des lignes spéciales très coûteuses, même en réduisant la difficulté par divers artifices.

Les radiocommunications ne présentent pas le même inconvénient. On s'est donc tourné vers elles. Mais on s'est heurté

aussi à certaines difficultés, qui ne seront pas sans entraver le développement de la télévision.

Pour reconstituer au loin, à l'aide des liaisons hertziennes les variations de courant qui correspondent aux variations d'éclairement des points de l'image, le procédé employé est analogue à celui de la téléphonie sans fil.

En téléphonie sans fil, un microphone transforme les variations des ondes sonores qui le frappent en variations de courants électriques, lesquels, convenablement amplifiés, agissent sur les appareils transmetteurs producteurs d'oscillations électriques. Ces dernières sont ainsi déformées, « modulées ».

Le récepteur transforme à son tour les oscillations électriques modulées qu'il reçoit en courants électriques, et dans ces courants qui commandent les haut-parleurs se retrouvent les déformations, les modulations initiales.

En télévision, tous les phénomènes sont semblables. Mais les courants électriques dus à l'action des ondes sonores sur le microphone sont ici remplacés par des courants électriques dus à l'action de la lumière sur la cellule.

Malheureusement, la modulation des oscillations électriques par des courants variables entraîne des perturbations dans ces oscillations.

Supposons que les oscillations électriques se succèdent à raison de 1 000 000 à la seconde (les radio-électriciens disent 1 000 kilocycles), et que le microphone reçoive d'un instrument de musique la note La 3 (qui correspond à 435 vibrations sonores à la seconde), les impulsions électriques qui agissent sur les oscillations vont transformer ces oscillations qui se succédaient régulièrement à un millionième de seconde en deux groupes d'oscillations se succédant à 1/1 000 000 + 435 et 1/1 000 000 — 435 de seconde.

Si en même temps jouent plusieurs instruments de musique, émettant des vibrations allant par exemple de 50 à 10 000, ce qui correspond à une impression orchestrale à peu près satisfaisante, les oscillations électriques initiales qui se succédaient à 1/1 000 000 de seconde seront remplacées par toute une série d'oscillations dont les fréquences seront comprises entre un millionième de seconde et un millionième de seconde augmenté et diminué de 10 000.

On dit que les oscillations modulées couvrent des deux côtés de l'oscillation fondamentale, une bande de fréquences de 10 000 (10 kilocycles pour les radioélectriciens).

Comme il importe de sélectionner l'émission écoutée, d'entendre Paris sans être gêné par Londres, il faut que les stations émettrices émettent des oscillations bien différentes pour qu'il n'y ait pas de recouvrement entre elles, quand elles transmettent de la musique.

En télévision, le phénomène est identique, mais beaucoup plus gênant.

Nous avons vu que la transmission même médiocre d'une image donnait déjà 500 000 impulsions de courant par seconde, soit 50 fois plus qu'une émission musicale. La bande occupée dans l'espace par les oscillations s'étalera donc 50 fois plus qu'en radiodiffusion. Et, pour des images à haute définition, de qualité telle qu'on puisse les projeter sur un écran, il faudrait multiplier ces chiffres par 4 ou 5.

Les oscillations s'étaleront de telle manière que tous les postes se gêneront si on utilise pour la télévision les radiocommunications usuelles.

Il est absolument indispensable de n'employer que les radiocommunications dites « à ondes très courtes ». Dans ce domaine, au-dessous de 10 mètres de longueur d'onde, il y a peu de radiocommunications encore, et d'autre part les fréquences des oscillations sont telles (plus de trente millions à la seconde) que des variations en plus ou en moins de quelques centaines de mille n'ont plus très grande importance.

Mais les effets de cette catégorie d'oscillations électriques, dont l'emploi s'impose en télévision, ne se propagent pas aussi bien à distance que ceux des oscillations de la radiodiffusion. Ils sont arrêtés par les obstacles, par la courbure de la terre.

Il faudra donc multiplier les postes de télévision, si l'on veut desservir des régions importantes. Il est bien évident qu'ils pourront se relayer les uns les autres.

D'autre part, le récepteur de télévision sera tout à fait différent du récepteur de radiodiffusion.

Tous deux pourront être réunis dans un même meuble, mais en fait ils conserveront leur individualité.

Ils ont à déceler des oscillations de fréquences essentielle-

ment différentes. L'un, celui de la radio-diffusion, doit être assez sélectif pour ne recevoir qu'un ensemble d'oscillations étalées sur une bande caractérisée à peu près par le chiffre 10 000 (10 kilocycles). L'autre devra recevoir un ensemble d'oscillations étalées sur une bande au moins 100 ou 200 fois plus large.

UNE NOUVELLE RÉTINE ÉLECTRIQUE

L'utilisation de l'oscillographe cathodique dans les récepteurs de télévision a été un progrès considérable.

L'avantage de cet appareil dépourvu d'organes mécaniques en mouvement était tel qu'on devait également chercher à l'utiliser pour l'émission.

Les premières tentatives effectuées par Campbell-Svinton vers 1911, puis par Farnsworth, et enfin plus récemment, il y a une dizaine d'années, par Zworikin dans son iconoscope, ont redonné de l'actualité à la mosaïque de cellules proposée par Carey en 1875, expérimentée ensuite, mais avec les moyens insuffisants dont on disposait alors, par Ayrton et Perry (1877) Rignoux et Fournier (1906).

Au fond d'un tube cathodique, Zworikin place une petite mosaïque formée de cellules photoélectriques minuscules. Cette mosaïque est légèrement inclinée (30°) par rapport au canon à électrons, dont elle reçoit néanmoins les projectiles, et ceci afin qu'on puisse projeter sur elle, à travers le verre du tube, l'image de l'objet à transmettre.

Les cellules sont tellement petites qu'il s'en trouve au moins 200 par millimètre carré. Elles sont formées de minuscules globules d'argent et de cæsium répartis sur une feuille de mica dont la face arrière est métallisée.

L'image se forme sur cette mosaïque, et ses éléments en éclairent plus ou moins les diverses cellules dont les charges électriques se modifient, comme il a été expliqué dans la description des cellules électriques, un grand nombre d'électrons en étant expulsés par le choc des photons de la lumière incidente.

Quand le pinceau des obus électriques va balayer la mosaïque suivant la technique décrite pour le tube cathodique

récepteur, il ramènera toutes les cellules à leur état électrique initial, fournissant à chacune les charges électriques plus ou moins importantes qu'elle a perdues dans les intervalles du balayage.

Ce rétablissement de l'équilibre sera accompagné de courants variables recueillis par la surface métallisée du mica qui supporte la mosaïque; et ces courants variables, dépendant évidemment des éclairements de l'image, nous ramènent à la technique habituelle.

Le grand intérêt du dispositif est qu'il donne un gain de lumière considérable, et permet de transmettre des scènes peu éclairées, lointaines, dont l'image est projetée sur la mosaïque de cellules.

Dans les autres systèmes en effet un point de l'image n'est éclairé au cours du balayage que pendant un temps très court.

Si l'image est décomposée en 70 000 points, et explorée 20 fois par seconde, la durée de l'exploration de chaque point lumineux sera de 1 /1 400 000 de seconde! Même avec des sources de lumière très puissantes, l'effet produit est infinitésimal et difficilement utilisable en dépit de l'emploi de puissants amplificateurs.

Dans l'iconoscope, la mosaïque est éclairée pendant tout le temps que l'image est projetée sur elle, soit 1/20 de seconde. Les cellules travaillent pendant ce temps, et le faisceau de balayage ne passe en quelque sorte que pour recueillir le fruit de leur travail.

La sensibilité est donc en théorie multipliée par 70 000. Il suffit que le gain réel soit de quelques centaines ou de quelques milliers pour que le dispositif présente un grand intérêt, car il permet d'éviter les éclairages spéciaux des studios, et de transmettre des scènes de la vie normale.

L'ORGANISATION DE LA TÉLÉVISION PUBLIQUE

Tels sont les éléments essentiels des dispositifs de télévision actuellement utilisés.

Dans le domaine expérimental, ces dispositifs permettent de transmettre instantanément des vues de paysages, de personnes relativement éloignées, de scènes ordinaires de la vie

réelle, l'image apparaissant sur des écrans de quelques décimètres carrés que l'on peut parfois agrandir quand la définition de l'image est suffisante.

Il faut pour cela faire appel au tube cathodique, aussi bien à la transmission qu'à la réception.

Les dispositifs se simplifient un peu si l'on reproduit un film cinématographique, ce qui se conçoit facilement l'image à transmettre pouvant être éclairée et traitée comme on le désire.

L'emploi de films cinématographiques permet de réaliser d'ailleurs une télévision à retardement. On prend cinématographiquement des vues de la scène à transmettre. Le film est développé et tiré rapidement, en quelques secondes; et c'est lui qui passe devant le faisceau explorateur. La transmission simultanée de la parole, de la musique se fait par les procédés ordinaires de la radiodiffusion.

Il n'est pas indispensable en télévision d'éclairer l'objet ou l'image avec des rayons lumineux « visibles ». On sait que les corps chauffés émettent des radiations invisibles, infra-rouges, avant que n'apparaissent les radiations rouges, puis les radiations de l'incandescence.

Ces radiations infra-rouges peuvent être utilisées, car les cellules photoélectriques y sont sensibles, et l'on fait alors de la télévision dans la nuit.

***

Un poste émetteur moderne de télévision doit disposer des deux procédés, transmission de films ou d'images spécialement éclairés en studio, transmission de scènes lointaines, ou sans éclairage spécial, par des dispositifs à oscillographe cathodique avec mosaïque photoélectrique.

Les images seront transmises au moins 25 fois par seconde, davantage si possible et décomposées en 240 lignes au minimum.

Ce sont les recommandations judicieuses présentées en janvier dernier, après une enquête approfondie en tous pays, par le Comité de Télévision institué par le Gouvernement britannique.

Les deux systèmes de modulation du poste émetteur doivent commander une émission radio-électrique dite à ondes très courtes de 4 à 7 mètres de longueur d'onde.

Malgré les difficultés que présente l'emploi de ces ondes très courtes, il est possible de les produire avec des puissances de 15 à 25 kilowatts-antenne, ce qui paraît suffisant pour desservir les récepteurs jusqu'à l'horizon.

Les postes émetteurs seront installés sur des points élevés. La tour Eiffel permettrait de couvrir une zone de 60 kilomètres de rayon environ.

***

Qu'une telle organisation, la meilleure vraisemblablement qu'on puisse envisager actuellement, soit susceptible de donner au grand public des résultats capables de lui plaire et de l'intéresser, cela est une autre affaire.

Alors qu'aux États-Unis, pays où pourtant ont été effectués les plus grands progrès, les plus importantes expériences de télévision, un certain découragement semble s'emparer des milieux industriels, l'Europe réagit en sens contraire, comme dans un mouvement de balancier.

Sous la pression d'influences diverses, des embryons de services publics de télévision s'y ébauchent ou sont annoncés, et l'imagination populaire, amplifiant les déclarations officielles au gré de ses espérances, semble escompter pour demain la projection sur chaque écran familial des vues de la vie publique dont la radiodiffusion lui apporte déjà les échos.

Les progrès faits par la télévision ne justifient ni ce pessimisme, ni cette faveur.

Ils se poursuivent favorablement certes, mais avec une grande lenteur, et ne paraissent pas tels qu'on puisse affirmer être dès maintenant en droit de conseiller au « grand » public d'acheter des appareils qui seront relativement chers, donneront des résultats peut-être médiocres, décourageants, et se trouveront dans trop peu de temps ne plus répondre à l'évolution de la technique.

Cette situation explique et les tendances américaines et les tendances européennes.

Des deux côtés, industriels, techniciens ont consacré de grands efforts, engagé des capitaux élevés pour des recherches dont les applications pratiques restent malheureusement encore difficiles.

Des deux côtés, et cela est normal, s'impose l'inéluctable nécessité de marquer le point et de récupérer tout ou partie des sacrifices faits.

Aux États-Unis, où les communications radioélectriques ou électriques ne sont pas monopolisées par l'Etat, où la radiodiffusion est libre et ne s'alimente que par la publicité (les auditeurs ne payant aucune taxe), l'exploitant éventuel d'émissions de télévision, instruit par les expériences déjà faites, n'ose pas compter sur les résultats actuels pour obtenir une vive faveur du public, et est enclin à une grande réserve si par des bénéfices immédiats, obtenus à l'aide d'une publicité exagérée, il ne veut pas compromettre l'avenir.

En Europe, les taxes de radiodiffusion qui sont de règle alimentent des budgets importants auxquels il est possible de demander d'assumer les charges de la télévision naissante devenues trop lourdes pour les initiatives privées.

Ceci implique l'organisation d'émissions publiques, et par conséquent la création préalable d'un mouvement d'opinion en faveur de la télévision, par la présentation sous un jour assez optimiste des résultats déjà obtenus.

« Nous sommes impressionnés de la qualité des résultats obtenus par certains systèmes, a écrit le Comité Britannique, et bien qu'incontestablement il reste beaucoup à faire pour rendre les résultats satisfaisants de tous points de vue, nous avons l'impression qu'un degré a été maintenant atteint qui justifie les premières mesures prises en vue de l'établissement « prochain » d'un service public de télévision du type à haute définition dans ce pays. »

Les résultats sont en fait assez grossiers; les images sont trop petites et d'un aspect peu agréable; les appareils sont compliqués, coûteux, et appelés probablement à des remplacements fréquents étant donné la période d'évolution où se trouve la technique.

Mais ces résultats justifient néanmoins une expérience à grande échelle, à condition de n'y convier que *certains* élé-

ments du public, les amateurs techniciens d'une part, pour qui l'attrait de la recherche compte plus que la valeur absolue de l'effet obtenu, les personnes fortunées auxquelles la curiosité satisfaite fera oublier les sacrifices consentis. La variété des critiques, leur valeur accrue par les conditions d'une exploitation normale, aideront les techniciens, et il faut espérer qu'en quelques années la télévision quittera alors définitivement le domaine du laboratoire pour venir compléter la radiodiffusion.

Encore faut-il que l'expérience à faire, expérience que l'Angleterre entreprend avec méthode, mais dont on n'a tracé qu'une esquisse en France, soit conduite rationnellement, prudemment, en partant des derniers stades des progrès acquis dans le monde, progrès qu'on doit concentrer dans les postes émetteurs et récepteurs qui constitueront l'ossature des premiers services publics de télévision.

Sinon on gâchera le temps, l'argent et on provoquera une réaction sévère du public, dont souffriront et le Trésor, et les auditeurs-spectateurs, et l'industrie.

Les premières émissions effectuées ou annoncées en France, ne répondent pas au programme ci-dessus, et sur les bases actuelles causeront peut-être plus de déceptions que de résultats heureux.

Elles comportent la mise en œuvre de procédés à faible définition, considérés en tous pays depuis des années comme désuets. Une autre installation émettrice sur ondes de 7 mètres doit être mise en service dans quelques semaines. Mais la puissance et les caractéristiques qui ont été annoncées ne correspondent pas non plus aux derniers progrès.

Les techniciens français ne sont pas responsables de cet état de choses. Ils étaient parfaitement capables d'étudier et de réaliser dans des délais normaux des installations modernes.

Les essais de télévision à grande échelle auront en tous cas une utilité incontestable, c'est d'apprendre aux exploitants à composer des programmes, à en organiser la réalisation, ce qui ne sera pas chose facile, par suite en particulier de la complexité des retransmissions pour lesquelles les réseaux télégraphiques ou téléphoniques ordinaires ne seront pas utilisables.

En dehors du domaine réservé à la télévision publique, où il faut une plus grande patience, une plus grande prudence, de multiples applications pour lesquelles la qualité artistique des résultats, la complexité des appareils, ont moins d'importance, sont dès maintenant susceptibles d'être envisagées.

Qu'il s'agisse des applications militaires ou industrielles, les imaginations ont le jeu facile.

Mais dans la vie journalière même, la télévision « professionnelle », c'est-à-dire exploitée aussi bien à la transmission qu'à la réception par des spécialistes, pourrait déjà procurer de grandes satisfactions. Les portraits sont les images les plus faciles à reproduire, surtout si la personne se déplace un peu, car l'œil et l'intelligence corrigent automatiquement les défectuosités, et aiment le flou qui augmente l'impression de mouvement, de vie réelle.

Quelle joie pour ceux qui sont séparés, si en allant téléphoner dans certaines cabines publiques à leurs parents, leurs amis, ils pouvaient les apercevoir tout en causant avec eux. Par relais successifs, l'organisation est possible entre grandes villes à des distances assez importantes.

***

Dans ce sommaire exposé des développements de la télévision il a bien fallu prendre quelques libertés avec le langage scientifique, avec la science. Mais la science en prend tellement avec la vérité qu'elle se doit bien d'être indulgente.

Autant en première analyse nous paraissent entièrement réconfortants les progrès qui, comme les chemins de fer, l'automobile, l'aviation, sont des progrès simples, mettant en jeu des forces accessibles aux sens dans les domaines habituels de notre petite humanité, autant sont inquiétants les progrès qui, comme les rayons X, la T. S. F., la télévision, font entrevoir les décevants mystères de la matière.

Poussé par sa curiosité, besoin instinctif de dominer des inconnus redoutables, l'homme va toujours de l'avant, et chaque nouvelle porte qu'il ouvre sur le progrès lui montre avec plus d'évidence qu'il n'est lui-même qu'une des manifestations les plus fugitives, les plus accessoires, de la vie des mondes.

Qu'est sa piètre intelligence à côté de celle de ces infiniment petits qui font et défont les univers? Cherchent-ils les meilleures conditions de leur bonheur, et ne sommes-nous ainsi que des apparences de leurs associations passagères expérimentales? Sont-ils simplement entraînés dans des transformations de l'énergie que seules règlent les lois de la probabilité? Mais alors où est l'animateur initial de ces énergies? Est-il aussi composé d'infiniment petits? Ferons-nous un Dieu de cet atome, demande La Bruyère?

Les progrès améliorent le sort des masses, les élèvent, et sèment dans les élites le scepticisme mortel. Quand les masses elles-mêmes seront initiées, quand elles sentiront les inquiétudes des grands inconnus, les doutes sur la mission humaine, où trouveront-elles la force de vivre? La religion? Ne croit pas qui veut, et c'est là un domaine où la science doit se taire.

Sous la pression des besoins d'une curiosité exaspérée, la nature développera-t-elle en nous d'autres sens? Les manifestations de la subconscience en sont-elles des tâtonnements? Alors, un jour, les notions actuelles de temps, d'espace disparaîtraient. Et nous repartirions vers de nouvelles curiosités, de nouveaux avenirs éclairés par de nouveaux espoirs.

PAUL BRENOT

LA QUESTION DANUBIENNE

L'avion français va chaque jour en une heure et demie de Prague à Vienne, en une heure dix de Vienne à Budapest, en une heure cinquante de Budapest à Belgrade, en deux heures vingt de Belgrade à Bucarest.

Dans ce court voyage au-dessus d'un gigantesque plan en relief où les massifs montagneux n'apparaissent que comme des taches noires et grises, les plaines que comme des taches noires et jaunes, le voyageur a survolé dans sa plus grande longueur l'ancien empire des Habsbourg, il a descendu la majeure partie du cours du Danube. Arrivé au but et tenté de confondre le temps et l'espace, il s'étonne que des contrées si rapidement franchies suscitent tant de problèmes, que des passions si ardentes et si contraires y flambent encore.

Ni l'ajustement des intérêts ni l'évolution des sentiments n'ont épousé le rythme du progrès scientifique. Et ce plan en relief qui va de Prague à Bucarest demeure la terre que, pendant des millénaires, ont piétinée des envahisseurs de race et de civilisation différentes, où leurs vagues successives ont tourbillonné parmi la fumée des incendies et dans l'odeur du sang, où ils ne se sont enfin fixés qu'en se figeant en même temps chacun dans sa langue, ses mœurs et son génie.

Il fut une époque où tant d'antagonismes fonciers se trouvèrent comprimés et contenus : ce fut celle où la dynastie habsbourgeoise d'une part, l'empire ottoman de l'autre parvinrent à établir sur ces régions une autorité à vrai dire précaire, parce que basée sur la seule contrainte militaire et administrative.

La puissance turque, la plus faible et la moins solidement

établie, reflua la première, découvrant des nationalités demeurées intactes sous le joug et qui, libérées, allaient servir de pôle d'attraction aux hommes de même race placés dans l'obédience de Vienne.

Mais la puissance de l'Empereur ne devait pas survivre très longtemps en Europe à celle de son vieil ennemi le Grand Seigneur. Déjà Vienne, pour durer, avait dû partager le sceptre avec Budapest. Pour être devenue impériale et royale, la monarchie des Habsbourg n'en était pas moins minée d'un mal incurable. Sous la pression du cataclysme qu'en 1914 elle avait tant contribué à déchaîner, elle éclata. Et le second Homme malade mourut avant même le premier.

Que du point de vue de la paix et de l'équilibre de l'Europe, la dislocation de l'Autriche-Hongrie ait été un malheur, c'est indéniable. Les Habsbourg — les derniers souverains qui parlassent, au pluriel, de « leurs peuples » — étaient, vaille que vaille, parvenus à organiser, avant la lettre, une petite Société des Nations qui rendait de grands services. Mais ces services, d'ordre surtout matériel, ne leur avaient conquis l'adhésion que des nationalités dirigeantes — l'autrichienne, la hongroise. Le consentement moral des autres faisait défaut. Et il n'est pas de force matérielle qui résiste indéfiniment à l'esprit.

De la fatalité et de la dislocation de l'empire austro-hongrois, on ne citera comme témoignage que les desseins qui semblent, à la fin de sa vie, avoir été ceux de l'archiduc-héritier François-Ferdinand; il envisageait de créer, au profit des deux fils qu'il avait eus de son épouse morganatique, la duchesse de Hohenberg, un royaume tchèque et un royaume des Slaves du Sud. Ces royaumes eussent été, il est vrai, fédérés à ce qui aurait pu rester de l'Autriche et de la Hongrie. Mais, sous l'attraction de forces centrifuges déjà puissantes, qu'eût duré une telle fédération?

Aussi bien, la rupture du vieux système austro-hongrois est-elle un fait, un fait regrettable sans doute, mais un fait définitif. Et la très intéressante exposition François-Joseph devant laquelle les Viennois évoquent aujourd'hui des prestiges évanouis ne m'est apparue, à Vienne même, que comme l'évocation d'un monde mort.

Si vermoulue qu'elle soit, une organisation aussi vaste et

aussi minutieuse ne s'effondre pas sans laisser un vide. Ce vide, les « États successeurs » ne l'ont pas encore comblé; il en résulte une sorte d'appel d'air générateur de perturbations.

D'où vient la persistance de ce déséquilibre? D'où vient la difficulté qu'éprouvent les nationalités libérées à trouver enfin leur assiette?

On a beaucoup incriminé les frontières dessinées en 1919 et précisées depuis par quelques plébiscites.

Sans doute, comme l'ont montré certaines études parues dans cette revue, ces frontières sont loin d'être parfaites; sans doute des injustices ont été commises. Dans l'état d'imbrication où se trouvent, dans ces régions, les nationalités, ces injustices étaient inévitables. Très en gros cependant, il semble que les auteurs des traités de Saint-Germain et de Trianon aient agi aussi équitablement qu'ils le pouvaient eu égard à la philosophie politique du siècle, à cette idéologie qui leur imposait de prendre avant tout en considération les facteurs « race » et « langue ». La Hongrie paraît amputée de manière spécialement cruelle. Mais des cartes ethnographiques officiellement dressées à Budapest avant la guerre ne donnaient-elles pas à la nationalité roumaine en Hongrie une frontière sensiblement voisine de celle qui a été attribuée à la Roumanie par le traité de Trianon?

Il est toutefois certain que dans les traités de Saint-Germain et de Trianon, on a tenu compte du nombre plus que du poids. Et les individus appartenant aux nationalités autrichienne et hongroise, par leur richesse, leur culture, et leurs moyens d'action « pesaient » en général davantage que les ressortissants des autres nationalités. Mais cette loi du nombre n'est-elle pas celle de cette démocratie, dont le triomphe était un des articles essentiels de l'évangile wilsonien?

Plus profondément graves peut-être que les violences faites aux personnes ont été les violences faites à l'économie. La monarchie austro-hongroise constituait un tout économique assez harmonieux, où des régions riches en matières premières nécessaires à l'industrie venaient compléter des parties essentiellement agricoles. Les traités de 1919 ont brutalement dissocié cet ensemble; les frontières douanières et monétaires rapidement élevées au-dessus des frontières politiques nou-

velles sont venues menacer d'asphyxier des contrées où, jusque-là, l'air circulait librement : l'Autriche nouvelle est un État hydrocéphale, la Tchécoslovaquie trouve à grand peine des débouchés pour ses fabrications, la Hongrie languit sur ses sacs de blé invendus.

L'effondrement enfin du vieil ordre des choses s'étant produit à la faveur d'une guerre sans merci, d'affreux souvenirs subsistent, des rancœurs ne se sont pas dissipées qui contribuent à empoisonner l'atmosphère morale autour de problèmes techniques qui, même envisagés de parfait sang-froid, apparaîtraient de solution singulièrement difficile. Sous-jacentes aux amertumes nées de la guerre subsistent d'ailleurs des amertumes plus anciennes : le gentilhomme hongrois, le bureaucrate autrichien ont beaucoup de peine à oublier l'ancien inférieur social dans le Transylvain ou le Tchèque. Ceux-ci, de leur côté, n'ont pas perdu le souvenir de certaines humiliations.

Complication supplémentaire : des fractions importantes de l'ancien empire habsbourgeois ont été réunies à des pays qui avaient déjà conquis sur le Turc leur indépendance. Les races, les langues étaient les mêmes, mais les civilisations s'étaient développées selon des courbes différentes : la Transylvanie et la Bukovine annexées à la Roumanie supportent malaisément les prétentions de l'ancienne caste dirigeante moldo-valaque; la Croatie et la Slovénie, catholiques, réagissent violemment, la première surtout, contre la tendance hégémonique des Serbes du Vieux Royaume, orthodoxes et de mœurs peut-être moins évoluées. Et les nationalités naguère rattachées à l'Autriche et à la Hongrie se débarrassent difficilement, maintenant qu'elles sont réunies à leurs frères de race, des habitudes d'opposition systématique, voire de conspiration qu'elles avaient contractées au temps de la domination de Vienne ou de Budapest.

Tout ceci, qui n'est point simple, serait plus aisément réglable si, autour des débris de la monarchie austro-hongroise et des principaux bénéficiaires de son effondrement, n'existaient des États puissants qui agissent comme autant d'éléments perturbateurs et de pôles d'attraction.

La Pologne d'abord : elle a hérité de la Galicie qui lui reve-

nait incontestablement. Mais elle s'est vue ensuite enlever par la Tchécoslovaquie la Silésie de Teschen. Cela, elle ne le pardonne pas à sa voisine et il lui arrive encore, par représaille, de rêver à une extension de territoire qui, aux dépens de la Slovaquie, la rendrait limitrophe d'une autre puissance revendicante : la Hongrie.

L'Italie, elle, dans son désir de faire de l'Adriatique un lac latin, a certainement vu d'un mauvais œil la constitution d'une Yougoslavie puissante. Pendant longtemps, elle n'a pas cru à la cohésion du nouvel État et elle s'est efforcée d'en favoriser la dislocation. Il est indubitable qu'il est arrivé au gouvernement de Rome de soutenir de ses conseils, voire de son argent, les menées des autonomistes croates. Récemment, et sous l'impulsion du génie réaliste de M. Mussolini, elle a modifié sa politique à cet endroit. La plus éclatante manifestation de cette évolution a été le discours prononcé à Belgrade, le 15 mars dernier, par le nouveau ministre d'Italie en Yougoslavie, comte Viola, à l'occasion de la remise de ses lettres de créance. Ce discours avait été rédigé par le *Duce* personnellement et il contenait cette phrase capitale : « L'Italie n'a rien que des sentiments amicaux envers la Yougoslavie et n'a pas l'intention ... troubler son développement ou son intrégrité territoriale. » On ne saurait être plus net. Malheureusement, on ne peut encore affirmer que ce discours ait été suivi d'une détente très effective. Du côté italien, on estime que la parole est maintenant à Belgrade. Du côté yougoslave on prétend, à tort ou à raison, que les actes du cabinet de Rome ne sont pas venus appuyer les phrases du comte Viola; on reproche au gouvernement italien de ne pas agir avec suffisamment d'énergie contre les *Oustachis* croates réfugiés en Italie; on lui reproche encore d'avoir, lors des dernières élections, soutenu sourdement les autonomistes; on craint, ou l'on affecte de craindre une mainmise de l'Italie sur l'Autriche qui mettrait en péril l'intégrité des frontières septentrionales de la Yougoslavie; on remue d'autres vieux griefs. Bref, si, de l'aveu même des hommes d'État yougoslaves, il ne subsiste plus, entre les deux pays, de différends fondamentaux, leurs relations n'en baignent pas moins encore dans une atmosphère de suspicion.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans un passé récent, l'entente nécessaire n'a pas été favorisée par la politique pratiquée en Hongrie et en Bulgarie par le gouvernement de Rome et qui encourageait en fait les aspirations révisionnistes de ces deux pays, du premier surtout.

L'Allemagne profite de cette tension persistante. Elle n'a, bien entendu, pas bénéficié territorialement du démembrement de l'empire des Habsbourg. Mais, à la faveur de ce démembrement, se sont constitués à côté d'elle deux États, dont l'un est totalement, l'autre partiellement, de race et de langue germaniques : l'Autriche et la Tchécoslovaquie. Une attraction du plus fort sur les plus faibles était inévitable. On sait l'intensité qu'a prise cette attraction, surtout depuis la constitution du Reich hitlérien qui met à sa base la notion raciale. Sans rappeler les tentatives ouvertes ou déguisées du gouvernement de Berlin pour provoquer l'*Anschluss*[1], qu'il suffise d'indiquer que ces tentatives ne sont, à l'heure actuelle, nullement interrompues : sans doute le gouvernement de M. Schuschnigg, le successeur du martyr Dollfuss, y résiste-t-il avec une énergie méritoire; sans doute cette résistance se révèle-t-elle efficace; mais la situation n'est pas et ne sera pas, de longtemps, définitivement consolidée, il suffirait d'un ébranlement violent, d'une occasion favorable à l'Allemagne, pour que la passivité d'une trop grande partie du peuple autrichien se résignât à une annexion de droit ou plus vraisemblablement de fait.

Les dernières élections tchécoslovaques sont venues apporter de l'eau au moulin hitlérien. Elles ont marqué, on le sait, un succès pour les Sudètes de Bohême, qui sont de langue et de civilisation germaniques. Sans doute ceux-ci ne réclament pas ouvertement leur rattachement au Reich ni ne se refusent à une collaboration avec le gouvernement de Prague. Mais une tentative violente de l'Allemagne sur la Tchécoslovaquie trouverait chez eux des sympathies et il suffit de considérer la carte pour être assuré que, le Reich une fois installé à l'ouest de la Tchécoslovaquie, l'Autriche tomberait entre ses mains comme un fruit mûr.

1. Voir, à ce sujet, *la Situation en Autriche*, par *Viator*, dans la livraison du 15 mai 1934, et *Autriche et Allemagne*, par M. Dunan (1er septembre 1934).

Ne mentionnons que pour mémoire les anciens colons allemands établis en Transylvanie roumaine et qui ont conservé leur idiome et leurs mœurs; ils sont trop éloignés de l'Allemagne pour en éprouver vivement l'attraction.

En attendant l'occasion favorable à un coup de force plus ou moins déguisé, l'Allemagne ne néglige rien pour reprendre sa politique traditionnelle d'avant-guerre et pour étendre son influence économique dans la vallée du Danube. Elle y est puissamment aidée par sa proximité géographique et par sa situation de pays importateur de produits agricoles. Avec la Hongrie, victime comme elle des traités de paix, la politique d'entente économique était facile à établir; mais elle l'a poussée plus loin et a passé d'abord avec la Yougoslavie puis, tout récemment, avec la Roumanie une série d'accords dont les conséquences pourraient être, si on n'y prenait garde, de rétablir sous le voile du commerce et de l'industrie, l'influence allemande dans ces régions. Aussi bien n'est-ce pas sans protestation que l'opinion roumaine a accueilli la signature d'une convention dont les périls ne lui ont pas échappé et qui eût été plus dangereuse encore si, au dernier moment, diverses annexes secrètes n'en avaient été disjointes.

C'est en partie, semble-t-il, la crainte de l'attraction du Reich qui a déterminé quelques-uns des États bénéficiaires du démembrement de l'Autriche-Hongrie à se rapprocher de la Russie soviétique. Ce rapprochement a été esquissé à la conférence de Londres, les 6 et 7 juillet 1933, lorsque furent signés par l'U. R. S. S. et plusieurs puissances de l'est et du sud-est européen les protocoles dits de « définition de l'agresseur ». Règlement définitif du différend roumano-soviétique relatif à la Bessarabie; fondation de l'Entente balkanique; relations diplomatiques rétablies entre Prague et Bucarest d'une part et Moscou de l'autre; entrée, en septembre dernier, de l'U. R. S. S. dans la Société des Nations; appui qu'elle y apporta aux revendications de la Petite Entente à l'encontre de la Hongrie; signature du traité d'assistance mutuelle russo-tchécoslovaque et voyage de M. Benès à Moscou : autant d'étapes d'une évolution au terme de laquelle la Russie semble devoir reprendre son rôle traditionnel d'animatrice de la vie internationale dans l'Europe sud-orientale. Sans doute la

Yougoslavie, pour des raisons d'ordre surtout dynastique et religieux, hésite-t-elle encore à reconnaître officiellement les Soviets. Ce n'est qu'un épisode : la Russie s'affirme d'ores et déjà comme l'une des protectrices de l'ordre établi dans la région danubienne. Qui sait, si quelque jour, elle n'y apparaîtra pas menaçante?

***

Donc, d'un côté, nécessité d'une organisation destinée à combler, dans la région danubienne, le vide laissé par l'effondrement du système austro-hongrois; de l'autre, difficultés internes et attractions externes s'opposant à cette organisation. Quels efforts les intéressés directs, et avec eux les puissances conservatrices de l'ordre européen, ont-ils fait et font-ils encore pour résoudre ce complexe problème?

Le premier et le plus efficace a été la constitution de la Petite Entente : l'idée première de cette association des trois principaux bénéficiaires du démembrement de la monarchie habsbourgeoise (Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie) semble dater de la guerre et revenir à MM. Masaryk et Take Jonesco; elle se précisa au lendemain du traité de Trianon qui fut le vrai ciment de la formation nouvelle; en 1920 et 1921 les trois États signèrent entre eux des conventions d'assistance mutuelle contre toute tentative d'agression hongroise ou de restauration de la couronne de Saint-Étienne; le 16 février 1933 enfin la Petite Entente reçut à Genève un statut régulier comportant un conseil politique permanent, un conseil économique et instaurant une unité complète d'action diplomatique. Sous l'impulsion de chefs à la fois prudents et hardis, elle s'est révélée une des constructions les plus stables de l'Europe contemporaine.

On sait quelle utilisation adroite ces chefs ont su faire de l'appui naturel que constituait pour leurs pays la Société des Nations; on sait quels concours ils ont su intelligemment trouver dans une certaine idéologie « de gauche »; on sait enfin comment, en février 1934, la formation de l'Entente balkanique est venue épauler la Petite Entente et lui donner un prolongement qui a singulièrement accru son influence. Il existe maintenant dans le sud-est européen un bloc politique

de plus de soixante-cinq millions d'êtres avec lequel personne ne peut se dispenser de compter.

Si robuste toutefois et si actif que soit le système de la Petite Entente, ce système n'en souffre pas moins d'un défaut originel. Construit essentiellement sur une base négative : l'antirevisionnisme, dirigé principalement contre les revendications d'une puissance : la Hongrie, il ne possède ni peut-être le dynamisme ni surtout la force de sympathie qui lui permettraient d'organiser autour de soi l'ensemble des pays danubiens. De plus, conçu dans un but essentiellement politique, son efficacité en matière économique apparaît restreinte : l'étroite entente qui, en dépit de quelques rivalités de personnes, règne entre les cabinets de Belgrade, de Bucarest et de Prague, ne saurait empêcher la concurrence qui existe, de par le sol, entre les producteurs agricoles de Yougoslavie, de Roumanie et de Tchécoslovaquie. Le conseil économique de la Petite Entente institué par le statut de 1933 et qui se réunit régulièrement n'est jusqu'à présent parvenu à atténuer que faiblement cette concurrence.

Du fait de l'antagonisme que les traités de Saint-Germain et de Trianon avaient créé entre les États de la Petite Entente d'une part, l'Autriche et la Hongrie de l'autre, c'était seulement du dehors que pouvait venir l'impulsion tendant à créer une organisation danubienne.

Cette impulsion, il faut le dire à l'honneur de notre pays, est, à l'origine, partie de France.

Sagement, la diplomatie française comprit qu'à peine d'échec irrémédiable, l'effort devait être d'abord entrepris sur le plan économique et financier.

La conférence de Lausanne avait décidé la création d'un comité ayant pour mission d'élaborer des propositions tendant à assurer la restauration économique des pays de l'Europe centrale et orientale. Ce comité se réunit à Stresa le 5 septembre 1932 sous la présidence de M. Georges Bonnet, délégué français; il siégea jusqu'au 20 septembre et rédigea un un rapport très complet et très étudié. Que la plupart des recommandations incluses dans ce rapport soient jusqu'ici demeurées lettre morte, ce n'est pas sans mélancolie qu'on le constate.

L'essai de Stresa, qui pouvait être si fécond, ayant en somme échoué, la voie demeurait libre à d'autres tentatives moins ambitieuses et peut-être aussi moins désintéressées.

La plus connue est due à l'Italie.

En mars 1934, se réunit à Rome une conférence des chefs des gouvernements autrichien, hongrois et italien : à l'issue de cette conférence, des protocoles furent signés, aux termes desquels les trois puissances, se référant d'ailleurs aux recommandations de Stresa, s'engageaient à pratiquer une politique concordante et se consentaient des facilités d'ordre commercial.

Bien qu'il fût explicité que cette collaboration tripartite pourrait ultérieurement être étendue à d'autres États, les protocoles de Rome n'étaient pas sans comporter une pointe dirigée contre la Petite Entente; on pouvait craindre qu'ils n'éloignassent en fait la réalisation d'un accord danubien général.

Mais, au mois de juillet, l'assassinat du chancelier Dollfuss, suivant de près l'infructueuse rencontre de MM. Hitler et Mussolini à Venise, venait profondément modifier l'orientation de la politique italienne. Face au danger allemand, le *Duce*, longtemps hésitant, prend son parti : le voici désormais du côté des puissances conservatrices de la paix.

Cette évolution aboutit, en janvier dernier, au voyage de M. Laval à Rome et à la signature des accords franco-italiens; l'un d'eux est consacré au projet du « pacte danubien » esquissé par Louis Barthou dès 1934.

Les deux gouvernements, dit le résumé officiel dans ce style pâteux qui semble devenir la loi du genre, *se déclarent d'accord pour recommander aux États principalement intéressés la conclusion d'un accord de non-ingérence dans les affaires intérieures respectives et l'engagement réciproque de ne susciter ni favoriser aucune action qui ait pour but d'attenter par la force à l'intégrité territoriale et au régime politique ou social de l'un des pays contractants.*

L'accord dont il s'agit devrait être conclu d'abord entre l'Italie, l'Allemagne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie et l'Autriche... Il devrait être ouvert à l'adhésion de la France, de la Pologne et de la Roumanie.

C'est là, de la part de l'Italie, la reconnaissance de l'ordre établi en Europe danubienne par les traités de 1919; c'est sa renonciation à tout encouragement donné au revisionnisme hongrois; c'est enfin l'annonce d'une première organisation collective des « pays successeurs ». Deux traits achèvent de caractériser le projet de pacte danubien et de lui donner sa pleine signification : l'adhésion de la France, les accords militaires bilatéraux dont il est convenu qu'ils pourront se superposer au pacte général.

Dans le communiqué publié le 3 février à l'issue de la visite de MM. Flandin et Laval à Londres, les ministres britanniques déclarent avoir *exprimé les félicitations du gouvernement de Sa Majesté pour la conclusion de l'accord de Rome relatif à l'Europe centrale.* Ainsi la Grande-Bretagne, sans s'engager aussi formellement que la France, donne cependant son adhésion morale au projet de pacte danubien.

Tout cela va encore être en avril précisé lors de la conférence anglo-franco-italienne de Stresa. La résolution finale de la conférence mentionne que les trois gouvernements *sont convenus de recommander la réunion à une date très prochaine des représentants de tous les gouvernements énumérés dans le protocole de Rome en vue de conclure des accords relatifs à l'Europe centrale.*

En outre, et sans doute pour rendre le pacte danubien plus aisément acceptable par l'Autriche, la Hongrie et la Bulgarie, la déclaration de Stresa envisage favorablement une revision des clauses militaires des traités de Saint-Germain, Trianon et Neuilly.

Cette dernière énonciation était peut-être prématurée. Toujours est-il qu'elle fut assez mal accueillie par les puissances de la Petite Entente et que M. Titulesco, président en exercice de leur conseil commun, se fit à Genève, auprès de M. Laval, l'écho véhément de leurs appréhensions.

On peut voir là une des raisons de l'empressement médiocre apporté par la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie à répondre à l'appel lancé de Stresa. En fait, la conférence annoncée et dont la réunion avait été envisagée à Rome pour le mois de mai, puis pour celui de juin, n'a pas encore eu lieu. Et aucune date fixe n'est aujourd'hui prévue.

Comment expliquer ces délais?

Ils ne sont certainement pas le fait de l'Autriche qui doit servir de pivot à une combinaison destinée principalement à assurer son indépendance; M. Berger-Waldenegg l'a encore affirmé, le 6 juillet, aux représentants de la presse. La Hongrie est trop faible pour opposer une résistance efficace; aussi bien l'entrevue que le ministre hongrois des Affaires étrangères, M. de Kanya, a eue à Venise, au mois de mai, avec le ministre autrichien Berger-Waldenegg et le sous-secrétaire d'État italien Suvich, n'a pas dû, en dépit des ménagements du gouvernement fasciste, l'encourager beaucoup à une telle résistance. La Pologne fait savoir qu'elle ne mettrait point d'obstacles au projet. L'Allemagne, elle-même, a déclaré l'accepter en principe. Il semble seulement qu'elle manœuvre pour réduire au minimum les engagements de « non-immixtion » qu'elle pourrait être amenée à prendre et pour limiter ainsi la portée du pacte tout entier. Au moins est-ce là ce qui paraît ressortir des propos tenus par le général Gœring à M. Laval d'abord, à l'occasion des obsèques du maréchal Pilsudski, puis à M. Jevtitch, au début de juin, lors du passage à Belgrade de l'homme d'État allemand. Quant à l'Italie, en raison des développements de l'affaire éthiopienne, peut-être ne met-elle plus aujourd'hui le pacte danubien tout à fait au premier rang de ses préoccupations; elle n'en reste pas moins favorable à un projet dont la réalisation lui apporterait, sur sa frontière du nord-est, de si sérieux apaisements.

Restent les pays de la Petite Entente. Ici certaines distinctions sont sans doute utiles :

A Prague, on est nettement partisan de tout accord qui, garantissant l'intégrité de l'Autriche, protégerait du même coup celle de la Tchécoslovaquie; aussi bien l'assurance que M. Benès vient de prendre en signant avec la Russie un pacte d'assistance mutuelle le tranquillise-t-il probablement quant aux dangers d'une attraction soit allemande, soit italienne sur le système danubien.

A Bucarest, où le péril de l'Anschluss apparaît moins pressant, on ne possède pas encore la même assurance. Mais il est dans les intentions de M. Titulesco de négocier prochainement avec Moscou un pacte garantissant l'intégrité territoriale

de la Roumanie. En attendant, la diplomatie roumaine ne semble pas autrement pressée d'adhérer à un pacte danubien qui ne comporterait que des clauses de non intervention sans que des garanties d'assistance mutuelle vinssent s'y superposer. Elle craindrait d'ouvrir la voie, sans contre-partie suffisante de sécurité, à un réarmement de la Hongrie. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'une animosité à l'égard de la *gentry* hongroise, encore toute puissante à Budapest, demeure vive au cœur des paysans transylvains dont l'influence politique pourrait bien redevenir prépondérante en Roumanie.

A Belgrade enfin on ne paraît pas uniformément persuadé de la possibilité d'opposer en Autriche, à l'infiltration nationale-socialiste, une barrière efficace. J'ai eu tout récemment l'occasion de recueillir sur place, de la part de plusieurs hommes d'état yougoslaves, des propos significatifs à cet égard. M. Jevtitch, il est vrai, rompu aux procédures genevoises, semblait personnellement favorable à un pacte danubien même dépourvu de garanties militaires. Mais M. Jevtitch vient d'être obligé de céder la place à M. Stoyadonovitch. Certes celui-ci ne manquera pas de continuer, dans ses grandes lignes, la politique extérieure de son prédécesseur. Il s'y est engagé, le 4 juillet, dans sa déclaration ministérielle. Peut-être cependant sera-ce avec un peu plus de scepticisme quant à l'efficacité des vastes systèmes collectifs, scepticisme qui m'a paru partagé par M. Pouritch, jusqu'ici ministre adjoint des Affaires étrangères et qui vient d'être nommé ministre de Yougoslavie à Paris. D'autre part le sentiment anti-italien reste toujours assez fort chez beaucoup de Yougoslaves. « Plutôt les Allemands à Vienne que les Italiens » est une phrase qu'on entend fréquemment à Belgrade. Comptons cependant sur le sens patriotique des hommes d'État yougoslaves et aussi sur la finesse du prince-régent Paul pour qu'ils fassent comprendre à leurs compatriotes qu'un pacte de non-intervention, en même temps qu'il contiendrait les ambitions allemandes, réfrénerait aussi, si toutefois elles existent, celles de l'Italie. Alexandre Ier, le roi-héros, s'il vivait, serait sans doute de cet avis.

La crise ministérielle yougoslave a malheureusement entraîné l'ajournement de la conférence de la Petite Entente

qui avait été convoquée à Belgrade pour le 22 juin. Cette conférence ne se réunira sans doute plus avant le mois d'août, voire celui de septembre. M. Titulesco, qui vient de prendre personnellement contact avec Paris et Londres entend, on l'a dit plus haut, utiliser ce délai pour négocier un pacte avec Moscou. Mais ce ne saurait être là qu'une solution fragmentaire, ne dispensant en aucune manière les puissances de la Petite Entente de définir une attitude commune à l'égard non plus seulement du principe, mais des modalités du pacte danubien.

Un point semble acquis : tous les intéressés acceptent la « non-agression » et la « non-intervention ». Sous réserve d'une définition suffisamment rigoureuse de ce dernier terme, un accord pourrait utilement être conclu sur cette double base. Il serait loisible ensuite à ceux des signataires qui le désireraient de compléter ce premier instrument par des conventions complémentaires d'assistance mutuelle comportant des garanties militaires. (Aussi bien existent-elles déjà partiellement en vertu des traités qui lient entre elles les puissances de la Petite Entente et celles-ci avec la France.) Pour calmer les légitimes appréhensions de la Roumanie, il suffirait de subordonner la révision formelle du statut militaire de la Hongrie à la conclusion de ces conventions complémentaires.

Certes, il ne faut pas attendre de miracles d'un instrument diplomatique groupant les amis et les adversaires — avoués ou honteux — de l'ordre établi dans la région danubienne. Tel quel, cependant, il constituerait un élément certain de pacification. Il serait désolant qu'après l'échec des tentatives d'organisation économique collective des pays danubiens, on assistât à celui de ce dernier essai, pourtant bien modeste, d'organisation politique.

D'excellents esprits ont pensé que, pour résister à la pression allemande dans la vallée du Danube, un système restreint mais cohérent serait plus valable qu'une organisation d'ensemble, forcément distendue et soumise à des influences divergentes; ils ont été ainsi conduits à prôner les avantages d'une restauration habsbourgeoise qui, réalisée à Vienne, s'étendrait presque inévitablement à Budapest.

Ces avantages sont certains. Mais une telle restauration ne

manquerait pas de susciter immédiatement dans les États de la Petite Entente une émotion qui se traduirait par des mesures militaires. Les différents partis, dans ces États, sont d'accord là-dessus. Et pour éviter un mal éventuel, on tomberait dans un pire certain. Les légitimistes autrichiens le savent qui insistent volontiers sur le caractère d'inopportunité que présenterait aujourd'hui l'élévation au trône de l'archiduc Otto et ne l'envisagent que comme un événement, souhaitable certes, mais dont l'heure n'a pas sonné. Le ministre autrichien vient d'en donner, à la tribune du Conseil fédéral, l'assurance nouvelle au moment du vote de la loi révoquant les mesures d'exil et de confiscation prises, en 1919, à l'encontre des Habsbourg.

Non. C'est bien dans la voie d'une organisation collective de l'Europe danubienne qu'on doit persévérer. Le projet de pacte danubien donne l'occasion d'une réalisation rapide et efficace. L'Allemagne paraît disposée à y adhérer, sous des réserves qui, il est vrai, en diminueraient singulièrement l'efficacité. Il faut cependant la prendre au mot. De là, on pourra ensuite partir pour constituer quelque chose de plus cohérent et de mieux garanti. Surtout il faudra donner à l'ensemble politique ainsi édifié une base économique solide. Trop de temps a déjà été perdu qui ne peut profiter qu'aux ennemis de l'ordre. Le mieux est l'ennemi du bien et, à vouloir atteindre du premier coup la perfection, on ne rencontre trop souvent que la stérilité.

***

Et la France?

Au cours des lignes qui précèdent, son nom n'a peut-être pas été aussi souvent cité que l'eût comporté l'action qu'elle exerce dans les pays danubiens.

Son action en effet — et c'est là son originalité — ne se marque qu'en fonction du rôle de gardien de l'ordre européen qu'a assumé notre pays. La France, en dehors de son intérêt général au maintien de l'équilibre instauré par les traités, n'a pas d'intérêts matériels capitaux dans la région danubienne. Elle n'y convoite ni territoires, ni zones d'influence; ses attaches économiques y sont relativement faibles. Elle ne

souhaite qu'une chose : que, par la consolidation de l'ordre actuel, y règne la paix.

C'est ce caractère désintéressé de notre action qui en fait le poids et c'est grâce à lui qu'il nous a été donné, tant de fois, à Genève et ailleurs, de voir les représentants des États danubiens se tourner vers les nôtres comme vers des guides naturels.

Cette situation, qui crée des privilèges, engendre aussi des devoirs et des responsabilités.

Ces devoirs, on peut les résumer en une courte formule : ne pas « lâcher » nos amis. Les avis une fois donnés, avec toute la prudence et la précision nécessaires, qu'on ne change pas de sentiment en cours d'exécution ou — ce qui revient au même — qu'on ne donne pas le sentiment qu'on en pourrait changer. Ce que certaines imprudences purement verbales nous ont coûté à Varsovie, ne l'oublions pas. Cet exemple ne saurait être trop médité.

Mais justement parce que sa politique, une fois définie, doit être poursuivie sans défaillances, la diplomatie française ne saurait trop peser les responsabilités encourues par elle du fait des conseils qu'elle peut être amenée à donner. Donc, point de suggestions hâtives, point d'interventions intempestives, point d'engagements insuffisamment mûris. Les peuples auxquels nous avons affaire dans la région danubienne sont majeurs et notre action désintéressée y a d'autant plus d'efficace qu'elle s'y exerce de plus haut.

Il existe toutefois un domaine, qui est très spécialement celui de la France et auquel celle-ci ne saurait porter une attention trop attentive, trop minutieuse et trop constante : c'est le domaine culturel.

Nous avons joui longtemps, dans une grande partie de la région danubienne, d'un prestige intellectuel que n'entamaient, malgré leur persévérance, ni les efforts allemands, ni les efforts russes. Notre victoire de 1918 était venue apporter à ce prestige un éclat nouveau. Disons-le : il est aujourd'hui dangereusement menacé.

A cela plusieurs causes. Il en est une à laquelle on ne peut guère remédier : les progrès de la démocratie ont substitué, presque partout, à l'ancienne classe dirigeante restreinte, une classe beaucoup plus nombreuse, forcément moins interna-

tionalisée, et qui n'a ni le goût ni les moyens matériels de donner à ses fils la culture française que recherchaient volontiers les héritiers des oligarques d'autrefois.

Mais il est une cause plus récente et sans doute moins irrémédiable : on la trouve dans l'absurde compartimentage économique de l'Europe contemporaine, singulièrement de l'Europe danubienne, qui aboutit à créer entre les États des barrières s'opposant à la circulation des marchandises d'abord, ensuite des monnaies, enfin des personnes. La vente des livres français décline dans les pays danubiens, les étudiants de ces pays viennent moins nombreux en France, parce que la quasi-suppression du commerce international et les réglementations monétaires qui en sont la conséquence, rendent terriblement onéreux l'achat de ces livres, le voyage et le séjour de ces étudiants.

Le remède s'impose : un assouplissement de notre système de douanes et de contingentements qui créerait en France, au profit de certains États danubiens amis, des disponibilités monétaires devant, en partie au moins, être obligatoirement affectées à des fins de relations culturelles avec notre pays.

L'Allemagne a bien compris cette nécessité qui vient de prendre à sa charge la surtaxe récemment imposée par la Roumanie à toutes les marchandises entrant dans le pays, y compris les livres et les journaux. De même, le Reich, à son dernier accord commercial avec la même puissance, avait-il fait annexer une disposition créant des facilités exceptionnelles de transfert de devises en faveur de six cents étudiants roumains qui eussent été envoyés en Allemagne. A chacun de ces étudiants, le gouvernement de Berlin eût fait en outre un cadeau mensuel de cent marks. A ce régime, l'élite intellectuelle de la Roumanie, jusqu'ici en grande partie de culture française, n'eût pas tardé à être germanisée.

Cette clause annexe, d'abord gardée confidentielle même à l'égard de M. Titulesco, a heureusement été révélée. La réaction du ministère roumain des Affaires étrangères a été rapide : la clause ne sera pas exécutée; le ministre du Commerce a pris un congé qui lui a sans doute permis de réfléchir aux inconvénients de cette singulière concession, jointe à quelques autres, consentie par lui aux ambitions allemandes.

Cet exemple — on en pourrait citer d'analogues — doit dicter le devoir français : mettre tout en œuvre pour sauvegarder, dans la vallée du Danube, ce qui nous reste d'un prestige intellectuel lequel constitue, en dernière analyse, un des plus sûrs éléments de notre influence politique.

Mais de cette influence, il est un autre élément, plus important encore : c'est, tout simplement, le sentiment qu'à l'étranger on a de notre force, force militaire, force financière, force morale.

On ne dira jamais assez le mal que nous fait dans ces contrées, traditionnellement habituées à recevoir de France des leçons d'un libéralisme ordonné, le spectacle de nos dissensions intestines et du mauvais fonctionnement de nos institutions. Jamais non plus ne soulignera-t-on assez le parti que nos adversaires savent tirer de ce spectacle.

Les pays danubiens, ceux spécialement de la Petite Entente, tout en pratiquant une politique justement nationale, ont l'habitude de regarder fréquemment vers Paris. Lorsque la vision est claire, tout tend à s'ordonner; vient-elle, comme c'est trop souvent le cas, à se brouiller et à s'obscurcir, des doutes surgissent-ils quant à notre cohésion intérieure, à notre énergie, à notre volonté, tout devient incertain.

Sachons ce que nous désirons et ce à quoi nous sommes résolus; disons-le clairement quitte à heurter, même chez nos amis, certaines susceptibilités et certains préjugés; connaissons nos possibilités, connaissons aussi celles des autres; efforçons-nous aux ajustements nécessaires; consentons à temps les concessions opportunes tout en restant inébranlables sur l'essentiel; sauvegardons notre prestige intellectuel; surtout, encore une fois, soyons forts, d'une force tranquille et sûre d'elle-même : dans le bassin du Danube, comme ailleurs, les éléments de paix et de stabilité s'en trouveront consolidés.

Si au contraire, nous nous abandonnions, ou simplement donnions l'impression de nous abandonner, quel encouragement n'en recevraient pas les ennemis de l'ordre? Et quels risqueraient alors d'être les destins de l'Europe?

JACQUES CHASTENET

NOUS SERONS AIMÉES

— Alors, quand Maxime de Champcey entendit Marguerite l'accuser injustement de s'être enfermé avec elle dans cette tour d'Elven pour la déshonorer, il enjamba la fenêtre et sauta dans le vide. Elle poussa un cri déchirant...

La petite, attachée aux lèvres, aux yeux, à tout le visage de la grande, faillit crier elle aussi, tant *le Roman d'un jeune homme pauvre* devenait le sien.

C'était ainsi depuis trois ans, chaque lundi, lorsqu'elles se retrouvaient, dans le vestiaire du lycée, après un interminable jour de séparation. Moins heureuses que d'autres compagnes qui, le dimanche, prolongeaient dans de doux tête-à-tête l'amitié de la semaine, Nicole Plantier et Marie-Rose Portal, dont les familles s'ignoraient, en étaient réduites à se raconter l'essentiel de leur solitude. Pour Nicole, c'était la remise à neuf d'une poupée, le coloriage d'une carte de géographie, le patinage à roulettes sur le trottoir, devant l'épicerie maternelle; enfantillages qu'excusaient ses quatorze ans menus, ses chaussettes, ses boucles de grand bébé. Pour Marie-Rose, c'était le plus souvent un roman très sentimental savouré dans sa chambre, jusqu'à épuisement, durant des après-midi entières. Ses parents, vieux couple casanier et optimiste, feignaient de croire à un travail pressé. Le plaisir de lire en cachette se doublait pour elle, par avance, de celui d'enseigner la vie à sa cadette et de l'entendre supplier :

— Raconte, raconte encore.

Isolées dans un coin du vestiaire, elles feignaient de s'ajuster mutuellement le tablier à carreaux blanc et bleu, de se

redresser quelque mèche folle. Ainsi leur tête-à-tête n'inquiéterait point « Choucate », la répétitrice, aussi laide, aussi mobile que le singe dont elle avait mérité le nom.

Une à une, les élèves entraient, coiffure en main, manteau dégrafé. Celles qui ne l'avaient pas encore fait dans la rue ou dans le couloir se donnaient sur le seuil, comme un péage, le double baiser. Puis se formaient des groupes.

Le plus dense entoura Colette Martel, escarpée comme le pic dauphinois dont ses skis avaient hier rayé le velours blanc. Elle apportait dans cette serre la brise cinglante des cimes, la folie des glissades, la saine fatigue.

Plus loin, devant la glace, Maryse Schutz et Laure Silva, que leurs cavaliers servants — deux rhétoriciens du lycée de garçons — venaient d'escorter presque jusqu'à la porte, se poudraient en minaudant :

— Croiriez-vous, ma chère, qu'il a osé m'embrasser?

— Gaston, lui, n'embrasse pas, mais il parle.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Chut! La vierge florentine!

Annette Audollent approchait à pas comptés, les yeux mi-clos, un livre, habillé de bleu, replié sur ses doigts grêles. Elle murmurait sa leçon de français, comme on prie un dieu implacable :

Aux pentes du Ménale où l'été nous exile
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain...

Le sien aussi. Pauvre cerveau rétif auquel Hérédia se refusait! Elles regardèrent, avec une compassion à peine ironique, s'éloigner son bourdonnement.

— Écoutez toutes!

Le cri réduisit d'un coup la volière au silence. Les têtes se retournèrent vers la porte, qu'Irène Blain venait de franchir en coup de vent, la main sur son cœur épuisé par la course.

— Un homme! Il y a un homme dans la maison!

Un bruit confus lui répondit, fait d'exclamations, de rires étouffés. Enfin une voix moqueuse s'éleva, celle de Suzon Gentil, championne du saut à la corde et benjamine de la classe :

— Belle nouvelle! Il y en a même deux.

Irène toisa l'insolente. Il n'était pas question du chauffeur Prosper, plus sale, plus délabré que sa chaudière, ni de Louis, le mari d'Hortense, la concierge, grand mutilé de guerre, borgne au bras unique, que son humeur grognonne les empêchait d'admirer et de plaindre.

— Non, mesdemoiselles. Un homme, un vrai. Et qui sera pour nous.

La plupart s'étaient rapprochées. Irène prodiguait volontiers les potins et ses fonctions la rendaient vaine. Mais, à force de porter les carnets de notes à la surveillante générale, d'aller chercher de la craie à l'économat, de conduire à l'infirmerie ses compagnes indisposées, la maison lui avait peu à peu livré tous ses secrets.

— Qui te l'a dit?

— La Reine Hortense.

Plus moyen de douter. La loge savait tout.

— Et à une cliente comme moi, on ne refuse rien.

Elle ouvrit un sac de bonbons, aussi lourd qu'un sac d'écus, en offrit à la ronde, prit deux caramels pour sa peine.

— En ce moment, il est chez la Directrice. Elle lui passe la consigne. Ce sera long, si elle veut lui pistonner chacune de nous.

Les mots s'insinuaient, glissants, bien huilés aux consonnes.

— C'est donc un nouveau prof? Un prof de quoi?

— Grandes dindes, vous ne devinez pas? Et notre pauvre malade, madame Brenner, qu'en faites-vous?

— Elle va rentrer bientôt.

— Erreur. Un mois, deux mois peut-être. Comme personne autre ici ne sait le latin, il a fallu chercher ailleurs, chez les hommes. On a trouvé, et bien trouvé.

Le concert avait repris, *allegro-forte*. La santé de madame Brenner en faisait le leit-motiv. Chacune s'enquérait, un peu confuse d'avoir négligé cette maîtresse vieillissante, pas très folichonne. Qu'elle se soigne bien et ne veuille pas rentrer trop tôt! Les rechutes sont souvent terribles.

— Nous irons la voir demain. On achètera des fleurs, n'est-ce pas, Blanche?

Toutes approuvèrent. Mais aucune ne posait la question brûlante. Enfin Laure, avec un air de n'y pas toucher, se risqua :

— Comment est-il? Tu l'as vu?

Non, elle ne l'avait pas vu. Cela ne l'empêchait pas de le décrire :

— Il a vingt-quatre ans. C'est tout vous dire. Le benjamin du personnel. Le proviseur l'a désigné. Vous pensez bien que personne n'aurait voulu, pour si peu de temps, se risquer dans ce lieu de perdition.

Un rire unanime protesta.

— Mais oui, mesdemoiselles. Cette suppléance, c'est comme au tribunal l'avocat d'office. Nous n'avons qu'à nous bien tenir, si nous ne voulons pas qu'il nous lâche.

Il ne les lâcherait pas. Elles feraient ce qu'il faudrait. Elles le faisaient déjà. Des sacs ouverts jaillissaient houpettes et peignes. Maryse Schutz tendait ses bas, et Colette Martel, dont le groupe d'admiratrices avait fondu comme neige au soleil, demandait à Laure Silva son bâton de rouge :

— Ce froid m'a gercé les lèvres.

On aurait dit une troupe de girls prête à entrer en scène. Annette Audollent continuait bien, par habitude, de lancer dans l'espace les vers parnassiens, mais c'était comme une cavale qui secoue les mouches avant de prendre son élan.

Seules, Nicole Plantier et Marie-Rose Portal étaient demeurées dans leur coin. Ou plutôt Nicole y acculait Marie-Rose. Elle voulait entendre jusqu'au bout la troublante histoire contée par la plus douce des voix. Et elle maudissait les importunes qui s'agitaient dans son dos, distrayant la narratrice. Depuis un moment déjà, elle voyait les beaux yeux noirs s'égarer loin d'elle, vers Irène et son public, et les phrases, tout à l'heure si coulantes, trébuchaient, restaient en suspens.

— Regarde-moi donc. Tu vas perdre le fil. Il n'est que blessé, tant mieux. Mais je pense bien que Marguerite va au moins s'excuser, se jeter à son cou peut-être?

Elle se serait bien jetée à celui de l'amie, ne serait-ce que pour lui rappeler sa présence, son inquiétude. L'autre se dégagea, impatientée :

— Ce que fait Marguerite? Ma foi, je ne sais plus, et puis je m'en moque. Si ça t'intéresse, lis-le toi-même.

Avant que la petite ait pu l'en empêcher, elle avait rejoint

le groupe, questionnait la messagère qui, sans se faire prier, recommençait son récit.

Le grelot aigu de la clochette l'interrompit. En quelques secondes elles vidèrent la salle d'attente avec une fièvre de voyageuses novices. Choucate s'inquiéta un instant de ce zèle inaccoutumé. Elle se rassura bientôt à la vue de mademoiselle Marnac, le professeur de gymnastique, coqueluche des « moyennes », qui approchait, avec la souple majesté de Diane, suivie de ses nymphes. Obtuse Choucate, piètre psychologue! Il s'agissait bien, ce matin, de faire la haie à la déesse! D'autres soucis plus urgents les lançaient à l'assaut de l'escalier. Dans leur hâte, elles ne s'appariaient plus par affinité : Marie-Rose Portal se trouva voisiner avec Maryse Schutz et Nicole Plantier ferma la marche aux côtés de Suzon Gentil, a danseuse de corde.

— Doucement, mesdemoiselles, doucement!

La surveillante générale, vieille dame à lorgnons, endiguait le flot, de sa masse imposante. Au passage elle vérifiait les tabliers, les figures.

— Qu'avez-vous, ma petite Nicole?

En caressant son épaule, elle suivit, quelques pas, la gamine bouleversée qui retenait ses larmes. Suzon répondit à sa place :

— C'est Marie-Rose qui a été méchante. Mais je la consolerai.

Elle prit le bras de sa compagne, lui tint maternellement la main serrée dans la sienne.

— A moi aussi cette pipelette d'Irène m'a rivé mon clou tout à l'heure. Je ne pleure pas pour ça. Nous sauterons un peu plus fort toutes les deux, pendant la récré de neuf heures, et tout sera oublié, tourterelles et tourtereau.

Nicole n'oubliait rien, ni personne. Sans répondre, elle se libéra. L'autre n'eut que le temps de la retenir. Elle voulait doubler les rangs, rejoindre à tout prix cette nuque rasée qui s'éloignait, oublieuse, folâtre, sous son casque sautillant de cheveux châtains. Et l'enfant Suzon s'effraya, pour la première fois, de l'enfant Nicole. Jamais elle n'avait vu pareil regard de femme à l'amie de Marie-Rose. C'était plus que du dépit, c'était presque de la haine.

***

— Je vous présente vos élèves, monsieur Sarlin. Vingt bonnes petites, dont madame Brenner était contente. Je pense que vous aussi vous ferez bon ménage avec elles. Bien entendu, à la moindre incartade, ne craignez pas de sévir. Quant à vous, mesdemoiselles...

Elles n'écoutaient plus. Cette voix sèche un peu voilée, cette robe puce à la mode d'hier, ce chignon haut perché, elles connaissaient tout cela. Ce qu'elles ne connaissaient pas, ce qu'elles voulaient connaître, c'était ce jeune phénomène, si différent du Don Juan espéré. Un petit bout d'homme aux membres courts, aux cheveux ras, au nez en trompette. Sarlin? Carlin, plutôt! Vraiment, pour la première fois — la dernière peut-être — qu'on leur envoyait un homme, on aurait pu les gâter davantage! C'était bien la peine de s'être mises en frais pour un comédien de village, plus attentif aux propos de la directrice qu'aux appels de son public. Ah! elles allaient lui faire payer cher leur déception! Déjà Maryse Schutz et Laure Silva le lui annonçaient par l'ironie appuyée de leur regard. Et, dès qu'il eut refermé la porte sur l'introductrice, elles donnèrent le signal des chuchotements et des rires.

Alors, avant d'atteindre la chaire, il s'arrêta net et leur fit face. Le sourire officiel avait disparu, mais nulle colère ne le remplaçait. L'œil gris se fit seulement plus dur, plus perçant. Il s'arrêta d'abord sur les deux insolentes qui ne purent le soutenir, puis parcourut lentement tous les visages médusés. Quand il eut fini son tour d'horizon, le silence était revenu de lui-même, si total qu'on entendit tomber à ses pieds un porte-plume. Il ne le ramassa pas. Sur un signe, Irène Blain se précipita, cramoisie. A peine un ricanement se risqua-t-il du fond de la classe, sans que l'on sût s'il s'adressait au maître ou à l'imprudente. Mais ce que toutes savaient très bien, c'est qu'Irène Blain ne laisserait plus jamais tomber son porte-plume.

— Et maintenant, mesdemoiselles, au travail!

Était-ce possible? Cette voix de basse noble sortant de ce petit corps! De quoi le rendre beau et guérir à mesure les

coups de fouet qu'elles acceptaient déjà, qu'elles souhaitaient.

— Je n'ai pas demandé à venir. Je suis là pour rendre service. Laissez-moi donc la paix si vous voulez l'avoir. Je ne suis pas galant. Vos contresens m'intéresseront plus que vos visages. Des garçons, voilà ce que vous serez pour moi. Qui a une feuille pour inscrire les noms?

Vingt copies se tendirent.

— J'en ai demandé une seule!

Marie-Rose Portal fut choisie. Rien d'étonnant : elle était juste devant lui, au premier rang et si jolie ce matin! Il est vrai qu'il ne regardait pas les visages. Tout de même les dix-neuf autres copies rentrèrent amèrement dans les classeurs.

— Marquez vos nom, prénom, âge, qualité. Faites vite, pendant que cette demoiselle blonde va venir au tableau.

Annette Audollent gravit l'estrade en vacillant. Chacune prit son stylo, prête à détailler son état-civil. Cette activité de dompteur, cette indiscrétion les surprenait, les séduisait.

Marie-Rose déclara sans hésiter *seize ans* et *externe libre*, bien trop fière de voir en tête de liste son écriture aux majuscules ouvragées. Nicole, devant l'aveu, fléchit. Quel besoin avait-il de savoir? Après tout, il n'irait pas vérifier. Très vite, elle inscrivit *quinze* au lieu de *quatorze* et passa la feuille à la table voisine. Pendant qu'Annette récitait d'une voix blanche le subjonctif plus-que-parfait d'*amo*, elle poussa le coude de sa compagne :

— Comment le trouves-tu?

— Laid.

— L'aimeras-tu?

— Non.

Elle aurait voulu l'embrasser tout de suite — un baiser par mot — afin d'effacer son injustice et son émoi. Un *chut* assez sec de l'amie la rappela vers la pauvre Annette, ahurie par les formes isolées que le jongleur lui lançait à la tête. Quelle malice d'égarer cette cervelle d'oiseau en brouillant les cartes! Plusieurs eurent pitié. Parmi les mains levées, Nicole vit celle de Marie-Rose. Du coup, sans savoir ce qu'elle faisait ni quel sentiment soudain la poussait, elle leva la sienne, bien qu'elle ignorât le sens d'*amatae simus*. Sarlin la désigna. Affolée,

elle se dressa, en laissant tomber vers Marie-Rose un suppliant « Souffle-moi! ». Marie-Rose ne souffla pas, mais rit avec les autres, quand la voix d'enfant, tremblant sur le dernier mot, proposa : « Nous serons aimées ». Sarlin ne rit point et la fit sèchement se rasseoir :

— Ce n'était pas la peine de déranger la classe pour dire une sottise. Votre voisine va la réparer.

Marie-Rose traduisit juste, avec une telle assurance qu'elle mérita de remplacer Annette sur l'estrade. Nicole, rouge de confusion et de colère, la vit s'installer devant le tableau, craie en main, prête à écrire les termes les plus compliqués que lui infligerait le tortionnaire. Quelle coquetterie dans cette humilité! Ah! Elle savait jouer de ses charmes, la diablesse! On a beau n'être point galant, il y a tel profil, telle nuque, telle main blanche détachée sur le noir de l'ardoise qui feraient perdre son latin au latiniste le plus impassible, surtout quand les jambes — les plus jolies du lycée — proposent, sous la cloche trop courte du tablier, leur galbe de statue. De fait, Sarlin l'observa quelques secondes avec complaisance avant de reprendre le questionnaire. Nicole en souffrit dans sa pudeur, comme si elle-même s'exhibait nue sur ce plateau devant ce maquignon. Elle souffrit surtout dans sa tendresse, en voyant sa préférée si à l'aise devant l'intrus, si lointaine, si publique.

Il ne fallut pas moins, pour distraire son malaise, qu'une boulette lancée sur la chaire, presque entre les mains du maître. Sans se troubler, sans se fâcher il défripa le papier et, très sérieusement, lut :

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

Personne n'osa rire. Son regard se promenait lentement sur les visages. Cherchait-il la coupable? Les yeux malins de Suzon Gentil la dénonçaient elle-même. Il préféra se retourner brusquement vers Marie-Rose :

— Eh bien! mademoiselle, puisque vos compagnes vous y invitent, traduisez-moi cette phrase.

Pour la première fois, elle perdit pied. Une rougeur intense l'envahit. Il dut lui souffler tous les mots et la renvoya charitablement à sa place où Nicole l'accueillit d'un vengeur :

« C'est bien fait! » Quelques murmures caustiques s'élevèrent, vite coupés par la voix mâle, à peine ironique :

— Mesdemoiselles, puisque vous aimez *Hernani*, vous me ferez comme thème latin, pour la prochaine classe, les dix premiers vers du monologue de Don Carlos. Écrivez.

Dans un silence de caveau, la basse caressante déclama :

Charlemagne, pardon! ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères.
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement...

Les plumes glissaient, allègrement, sans rancune. Tant d'à propos désarmait. Seule Nicole restait sombre. Elle n'oubliait pas si vite. Certains signes demeuraient, indubitables : cette rougeur qui, malgré lui, avait peu à peu gagné les joues du jeune maître, et cette affectation d'ignorer maintenant une élève, dont il ne pouvait tout à l'heure détacher son regard. Quant à Marie-Rose elle-même, son trouble persistant n'était pas que confusion. Il y avait autre chose, que Nicole saurait, dont elle obtiendrait l'aveu, dès la sortie. Combien lui parut longue cette fin de séance, agréable causerie pourtant, où furent évoquées l'œuvre de Virgile et la carrière de Cicéron!

Enfin le timbre sonna, l'indésirable sortit, et, dans le brouhaha des commentaires, elle put saisir sa chérie, l'isoler, se plaindre :

— Vilaine! Que t'avais-je fait! Pourquoi n'as-tu pas soufflé? Pourquoi t'es-tu moquée de moi?

— Tu étais si drôle! « Nous serons aimées ». On aurait dit une déclaration.

— C'est bien à toi d'employer ce mot, toi qui les lui fais en latin!

— Est-ce ma faute si Suzon a lancé une boulette?

— Tu n'avais qu'à ne pas lever la main, quand Annette pataugeait. Il ne t'aurait pas appelée. Seulement mademoiselle veut faire sa cour. Heureusement tu l'as payé cher.

— Ah! tu m'ennuies, à la fin! Je suis assez grande pour savoir ce que j'ai à faire. Retourne à tes poupées, petite morveuse.

Elle allait l'abandonner, rejoindre les autres qui, très excitées, échangeaient leurs impressions, quand elle vit les yeux

de l'enfant, tout brillants de larmes. Alors elle se rapprocha, la saisit aux épaules.

— Non, laisse-moi. Je ne t'aime plus.

— Moi, je t'aime encore.

— Ce n'est pas vrai. Tu n'aimes que lui.

Un rire protesta, pas aussi franc qu'il aurait fallu. La petite en fut comme cinglée :

— Parfaitement! Et lui aussi n'aime que toi. Il fallait le voir, pendant que tu bafouillais! Ah! si j'avais été à ta place, qu'est-ce qu'il m'aurait dit, le brutal!

— Qui aime bien, châtie bien.

— Je ne demande pas qu'il m'aime. Est-ce que je l'aime, moi?

— Qui sait?

Nicole ne répondit rien, mais elle se laissa embrasser, tout en détournant encore les yeux de ce visage trop joli qui faisait son tourment. Marie-Rose, avec tendresse, lui avait pris la main, la caressait dans la sienne.

— Grande enfant! Ce sont tous ces romans qui te tournent la tête. Je ne t'en raconterai plus.

Le sourire de la boudeuse revint, et le regard qui pardonnait. Pour l'apaiser tout à fait, Marie-Rose lui montra l'animation des compagnes qui, dans leur besoin de prolonger cette heure unique, ne se décidaient pas à sortir.

— Crois-tu donc, folle chérie, que si je voulais l'accaparer, elles me laisseraient faire?

Ce bloc, dense et passionné, formant barrage, ne rassurait Nicole qu'à demi. Elle l'aurait souhaité plus nombreux encore. Au besoin, pour le grossir, serait-elle allée s'y joindre.

Mais ce qui l'inquiétait le plus, c'était cette fièvre collective, troublante comme une épidémie inconnue. Elle-même en était gagnée. Aussi approuva-t-elle Suzon Gentil d'ouvrir les deux fenêtres. Elle désapprouva seulement le ton goguenard dont la gamine proclama :

De l'air! De l'air! Ça sent l'homme!

***

Dans le fond de la cour, au delà des arbres qui bourgeonnent, au delà des jeux et des bruits, il y a un angle mort que frappe

brutalement le soleil de mars. Maint complot s'y est ourdi. Ce matin on dirait plutôt qu'un sacre s'y apprête, par les soins de Colette Martel. Comme trois semaines plus tôt dans le vestiaire, vingt tabliers bleus entourent l'alpiniste. Mais ce n'est plus de neige ni de ski qu'elle les entretient. Un autre sport les absorbe, dont s'est courue hier la grande épreuve.

— Cette fois, je crois bien qu'elle a décroché la timbale. Qu'en dites-vous?

Aucune n'avoua encore la défaite.

— Faisons le point, ce sera le mieux.

En quelques mots nets et brusques comme sa personne, elle leur retraça tout, depuis la première version de Tite-Live dans laquelle Caton réprouvait le luxe des femmes, jusqu'à cette composition de la veille où Marie-Rose, mieux qu'aucune autre, mieux qu'elle-même le premier matin, avait traduit en cinq-sec une phrase — sans allusions celle-là — tirée au sort sur un petit papier dans le chapeau mou de Sarlin. Chacune revivait à mesure, pour son compte, non sans amertume parfois, ces quinze séances d'émulation passionnée. Maryse Schutz et Laure Silva regrettaient presque d'avoir envoyé promener leurs deux collégiens.

— Vous les retrouverez quand Sarlin sera reparti.

— Il aurait tout de même pu s'apercevoir, ce disciple de Caton, que j'ai enlevé mes bagues...

— Et que mes lèvres n'ont plus de rouge.

Irène Blain haussa les épaules :

— Qu'est-ce que je devrais dire, moi, depuis qu'il m'a retiré le cahier de textes?

— C'est que Marie-Rose écrit mieux que vous.

— Et qui ramasse les copies? Toujours elle!

— Il le lui doit bien.

La plupart approuvèrent Colette. Oui, vraiment, Marie-Rose s'était imposée, sans esbroufe, rien que par son travail. Qui l'aurait cru de cette flâneuse, plus attachée jusqu'ici aux romans qu'à la syntaxe?

— Pardi! Elle l'aime pour de bon.

— Non, elle a pris goût au latin, tout simplement.

Personne n'osa protester. Le latin, c'était, pour toutes, le culte nouveau, dont le prêtre officiait si bien qu'il avait perdu

à jamais sa laideur, et qu'elles ne lui en voulaient plus de sa rudesse. Ah! Ce n'est pas madame Brenner qui les aurait retournées ainsi! Pauvre vieille poire tapée! Jeanne Richaud était allée lui porter des fleurs, comme sur une tombe, et quand elle était revenue, annonçant la convalescence, un seul cri s'était élevé : « Oh! zut, alors! » D'ailleurs, aucune maîtresse ne les intéressait plus.

— Tiens, voici Marie-Rose.

Elle revenait de faire viser le cahier de textes chez la surveillante générale. A la voir si simplement jolie, si modeste dans sa victoire, les dernières animosités fondirent.

— Vive la reine!

— Voulez-vous bien vous taire!

Son rire hésita, comme devant un hommage de commande ou sans lendemain.

— Qu'as-tu fait de Nicole?

Elle s'assombrit tout à fait.

— Bien fine qui le dira! Cette enfant m'inquiète.

En quelques jours la petite était devenue incompréhensible. Dissipée partout, sauf en latin, elle suivait les leçons de Sarlin avec une passion quinteuse. Tantôt timide jusqu'à la bêtise, tantôt hardie jusqu'à l'indiscrétion, elle subissait avec patience et presque avec joie les rebuffades du maître. C'est sur Marie-Rose qu'elle se vengeait, la bousculant sans raison, repoussant ses avances.

— Tu es bien bonne de te mettre en peine pour une extravagante. Viens.

Tandis que Colette l'entraînait vers la classe, suivie des autres, Laure retint Maryse en arrière.

— Je veux bien croire que Marie-Rose aime le latin et non le latiniste. Mais Sarlin a le béguin. C'est visible.

— Sarlin? Il ne la prend pas plus au sérieux que vous ou moi. Rappelez-vous donc son premier mot : « Vous serez toutes pour moi des garçons ». Sous-entendu : « La fille qui m'intéresse est ailleurs qu'ici ».

— Où ça?

— Patience. Je ne sais pas encore. Mais il y a du louche.

— Parlez bas.

— De ma fenêtre, je vois passer tous les voyageurs qui

vont à la gare. Les mercredis et les samedis sans exception, Monsieur prend l'express de 18 h. 04.

— Il va peut-être embrasser sa mère.

— Avec cette mine de polisson?

— Une maîtresse, alors?

Lentement elles s'acheminaient vers le local, portant à deux leur lourd secret.

Tout à coup elles s'aperçurent avec colère que Nicole Plantier était derrière elles, tendant l'oreille.

— D'où sors-tu donc, enfant insupportable?

— Enfant? Enfants vous-mêmes!

De fait, il n'y avait plus rien d'enfantin dans la protégée de Marie-Rose. Les boucles blondes le long des joues avaient disparu, la nuque était rasée, des bas couleur chair remplaçaient les chaussettes et le visage lui-même, un visage de petite femme minée par la jalousie, semblait, sous son ironie factice, appeler la souffrance. Comment l'eussent-elles ménagée?

— Va vite embrasser ta souveraine.

— Je me moque bien d'elle!

— Et elle de toi.

Sans Choucate, qui surgit fort à propos, elle se serait jetée sur elles, pour les griffer.

— Allons, mesdemoiselles, en classe!

Elles obéirent sans empressement, les deux grandes suivant la petite, qu'elles harcelaient à demi-voix :

— Voyez-moi cette vilaine chatte! Est-ce notre faute, à nous, si elle a su, mieux que toi, apprivoiser le sauvage?

Nicole ne répliqua point. Face à elles, venant de la salle des professeurs, le sauvage approchait, rapide et printanier, dans un complet gris qui le moulait presque élégamment. Un sourire de fiancé affinait sa face. Il tenait en mains, sans gaucherie, un bouquet de violettes enveloppé de papier flou.

— N'avais-je pas raison? C'est pour elle, sûrement!

Elles bousculèrent Nicole vers la classe, s'y engouffrèrent sur ses talons :

— Attention! Le voici! On va rire!

La cour qui entourait Marie-Rose se dispersa en froufroutant. Quand il entra, chacune était debout, impassible, à sa place.

Aussitôt en chaire, il déplia le papier avec une adresse d'escamoteur :

— Mesdemoiselles, voici ce que je viens de trouver dans mon casier. On n'offre des fleurs qu'aux femmes et aux princes. Il y a erreur, certainement.

Il les observa une à une, comme le jour, déjà lointain, où Suzon avait lancé la boulette. Toutes soutinrent sans gêne visible son regard amusé. Seule Nicole se troubla un peu. Mais elle était si bizarre tous ces temps-ci! Et il ne pouvait savoir qu'au milieu du cours de physique, elle avait demandé à sortir.

— Quel dommage, mesdemoiselles, qu'un si joli bouquet soit perdu! Je ne puis pourtant pas le partager entre toutes.

Un chuchotement parcourut les bancs. Il perçut le nom de Marie-Rose.

— Au fait, Marie-Rose, pardon : mademoiselle Portal, vos compagnes ont raison. La première en composition a bien droit à un bon point.

Très simplement, il le lui offrit. Très simplement elle le posa sur la table, entre Nicole et elle. Et la classe commença dans une atmosphère d'amitié.

Cinq minutes n'étaient point passées qu'un cri étouffé fit retourner Sarlin qui écrivait un texte au tableau. Il vit Marie-Rose retirer de l'encrier les tiges des violettes, cependant que Nicole cavalièrement s'excusait : un faux mouvement, le bouquet avait roulé.

La classe s'indigna. Marie-Rose, les joues en feu, les yeux humides, éloigna sèchement sa chaise de celle de Nicole, et lui-même dut faire effort pour cacher à la coupable sa rancune.

— Eh bien, mademoiselle Portal, pour vous consoler, traduisez-moi ce texte.

Toute palpitante encore, elle essaya, mais que faire auprès d'une petite chipie qui, pour l'égarer, lui soufflait toutes sortes de sottises? Excédée, elle finit par se lever :

— Monsieur, est-ce que je peux changer de place?

— Non. C'est mademoiselle Plantier qui va en changer.

Dans un silence de pénitencier, Annette Audollent, confuse de tant d'honneur, vint s'asseoir auprès de la victime, pendant que Nicole traînait les pieds vers le fond de la classe. Elle

jeta de haut sur la dernière table cahier et porte-plume, s'assit avec bruit, et s'accouda, ostensiblement tournée vers la fenêtre.

Tant bien que mal, le travail reprit. Colette traduisait, Sarlin commentait, mais, à leur propre énervement, toutes pressentaient l'orage. Il éclata soudain.

— Mademoiselle Plantier, continuez.

Avec effort Nicole détacha ses yeux de la cour, où Diane et ses nymphes s'ébattaient en cadence, et du revers de la main se frotta lentement le front, en bâillant.

— Qu'y a-t-il? Vous êtes malade?

Déjà Irène se dressait pour la conduire à l'infirmerie.

— Non, je m'ennuie.

— Vraiment? Le latin ne vous plaît plus?

— Non.

— Soit. Je ne vous retiens pas. Vous pouvez disposer.

Elle fit de la main un geste désabusé. Ici ou là, que lui importait? Sarlin la dévisagea, impitoyable :

— N'avez-vous pas compris? Je vous invite très instamment à sortir.

— Ah! bon!

En quelques secondes, sa serviette bouclée, elle eut traversé la salle aussi hostile qu'un désert.

Seule Suzon eut pitié, car, avant de refermer sur l'excommuniée la porte du couloir, elle la vit, affalée contre une baie, se retourner vers la classe, et le poing tendu, la face convulsée, crier :

— Tas de lâches! Vous me le paierez!

***

Où donc est-elle passée? Personne ne l'a vue à la sortie. Marie-Rose s'alarme déjà, mais, pressée par le chœur des fâcheuses qui prétendaient la consoler de l'injure, elle n'a pu se libérer que sur la place Aristide-Briand. Et maintenant, toute seule, elle s'engage dans son boulevard. Depuis quelques soirs, pour cette dernière étape, la plus douce naguère, la plus intime, le bras de sa petite amie ne pèse plus sur le sien. Elle ne s'y habitue pas. Aujourd'hui en outre, un trouble

confus l'oppresse, comme un remords. Coupable? De quoi, en somme? D'avoir accepté ce bouquet? Pouvait-elle faire autrement? Et quel mal y avait-il à un cadeau public, mérité, approuvé par toutes? Toutes sauf une, la seule dont on n'eût pas attendu cette révolte, une enfant gâtée qu'elle avait traitée mieux qu'une sœur, comblant tous ses caprices, tolérant, ces temps derniers, son humeur intolérable.

Si au moins elle s'était vengée proprement! Pauvres fleurs, dont l'encre avait brûlé la tige et qui se fanaient déjà.... Tout en franchissant le seuil de sa maison, elle plongea son nez irrité dans la boule souple et froide, agrafée à son tour de cou, en huma longuement l'arôme éventé.

Geste désastreux. Sans lui, peut-être Nicole, ruminant depuis un long quart d'heure dans l'ombre du porche, se fût-elle jetée dans les bras de Marie-Rose, sa vilaine chérie plus que jamais nécessaire. Et peut-être Marie-Rose, pleurant avec Nicole des larmes généreuses, eût-elle pardonné.

Au lieu de cela, une voix sifflante fendit l'ombre, vint blesser au cœur Marie-Rose, qui s'arrêta net :

— Elles sentent bon, n'est-ce pas? Rien d'étonnant : fleur de péché....

— Toi ici?

— N'aie pas peur, je ne monterai pas. Le saint des saints est inviolable plus que jamais.

— Que veux-tu dire?

— Oui, la semaine, c'est là-haut le rendez-vous, et le dimanche...

— Le dimanche?

— Je comprends maintenant pourquoi tu ne me racontes plus, le lundi matin, tes lectures de la veille. Le roman, vous partez chaque samedi, tous les deux, pour le vivre.

— Elle est complètement folle.

— Hélas non! Le train de 18 h. 04.

Marie-Rose s'était rapprochée, tâchant de la saisir avec précaution, comme on fait d'un dément. Nicole, d'un saut, se dégagea :

— Surtout, ne me touche pas. Je suis pure, moi.

— Pauvre petite, le mal, tu l'as déjà.

— Le mal? Quel mal?

Marie-Rose, impatientée, revint sur elle, qui ne recula plus. Et d'une voix étouffée, frémissante, elle dévida ses griefs :

— Tu crois donc qu'on ne le voit pas? Il faudrait être aveugle. D'abord cette indéfrisable, et ces bas de soie, et ces petites mines dès qu'il arrive. Maladroite! Est-ce que je mets du rouge, moi? Est-ce que je me frise? Si tu voulais le séduire, tu n'avais qu'à devenir meilleure en latin. Et encore! Oublies-tu qu'il a vingt-quatre ans et toi quatorze? Nicole jalouse de Sarlin, non, vraiment, c'est trop drôle!

— Tu aimais mieux que je sois jalouse de toi! C'était te faire trop d'honneur! Une lâche, une voleuse...

— Une voleuse? Répète-le.

— Oui. Ce bouquet, à qui est-il?

— A moi. Il me l'a donné.

— Et qui le lui avait donné, à lui?

Sur le visage de Nicole, Marie-Rose discerna, mêlé à la colère, un désespoir si intense qu'elle oublia toute rancune.

— Pauvre petiot? C'était donc toi?

Déjà elle détachait de son hermine le trésor contesté.

— Tiens. Reprends ton bien.

Avidement Nicole s'en saisit, regarda les pétales flétries, puis regarda Marie-Rose souriante, fraîche, impériale. Vit-elle dans ce sourire d'amitié une provocation? Vit-elle dans ce contraste une image désolante de leur double destin? Toute sa violence remonta d'un coup :

— Ton aumône, je n'en veux point!

Sans que l'autre ait pu se garer, elle lui avait lancé de plein fouet au visage la botte qui, sous le choc, se dénoua. Toutes les violettes s'étalèrent sur le sol. Alors ce fut chez Marie-Rose la grande fureur. Elle avait saisi la petite, la secouant, l'entraînant vers le porche comme une loque qu'on jette à la voirie :

— Maintenant, c'est fini entre nous, m'entends-tu bien? Déguerpis, et que je ne te revoie plus.

. . . . . .

Nicole marche, sans savoir qu'elle marche, ni où. Heureusement son corps se souvient de la route : il lui fait prendre, avant la fin de l'avenue, la petite rue transversale qui bute contre la passerelle du chemin de fer. Et c'est là, parmi les disques clignotant dans le crépuscule, qu'un sifflement désolé

réveille en elle, avec la conscience, la douleur. Ce cri d'agonie, comme elle va y répondre! A quoi bon s'accrocher à un monde qui vous rejette, où les hommes sont égoïstes et les femmes sans pitié, où la seule amie en qui l'on ait cru se montre indigne de votre amour?

Au milieu de la passerelle, Nicole s'arrête, se penche vers les rails qui brillent à l'infini. Combien il sera facile, quand approcheront les deux yeux de feu, d'enjamber le parapet, de se laisser glisser, ainsi que le « jeune homme pauvre » du haut de sa tour. Il n'y aura demain dans le journal qu'un fait-divers de plus, un de ces suicides dont sa mère, le matin, entre deux clients, se repaît. Pauvre maman!... Une bonne femme, qui l'aime bien sans le lui dire assez souvent. Elle va lui faire de la peine.

Formidable, un grondement monte derrière son dos, ébranle la passerelle. C'est le rapide qui, sans ralentir, traverse la gare. Noyée de vapeur, Nicole recule, un peu vexée de son effroi. Elle descend l'autre escalier, résolue encore. Il faudra seulement une mort plus propre, plus sûre. Le revolver, par exemple. Mais où le trouver? En sortant de chez la fleuriste, sa bourse ne contenait plus que 6 fr. 40.

— Nicole! Nicole! Attends-moi!

L'appel joyeux vient du square Jean Jaurès, où quelques fillettes du quartier profitent des dernières lueurs du jour. Détachée du lot, Suzon Gentil, en trois sauts de corde, est sur elle, lui entoure la taille, l'embrasse.

— Ça ne te dit toujours rien? Viens jusque chez moi. Nous jouerons à autre chose. Je voudrais tant que tu sois contente ce soir!

Nicole hésite un instant, puis, d'une voix un peu mouillée :

— Merci, ma petite Suzon, j'ai à faire.

Suzon sait qu'il faut du temps pour guérir une blessure. Elle la laisse aller, à demi-rassurée par le baiser reconnaissant que Nicole vient de déposer sur sa joue.

Et de fait, Nicole n'a plus envie de mourir. Se tuer, quelle bêtise! Tuer plutôt, sinon eux, du moins leur amour. Et pas besoin de revolver pour cela. Un mot bien décoché, comme ceux dont ils l'ont atteinte, l'un après l'autre. A son tour maintenant!

Mais que dire, et à qui? Tout en marchant, elle cherche. La directrice, oui, ce serait le mieux. Un ordre d'elle, et l'indésirable s'éloigne, et la dévergondée rentre pour toujours au gîte, tête basse. Mais non, ce n'est pas possible. L'enfant voit déjà ces yeux d'acier qui devinent et qui jugent, ce chignon, vrai nœud de vipères, elle entend cette voix de couperet. L'avertir cependant, mais autrement.

Euréka! La pleine lune de l'horloge lumineuse lui sourit, complice, au fronton de la poste. La boîte aux lettres referme sur chaque pli sa lèvre discrète. Écrire, voilà le seul moyen! Elle n'est pas embarrassée. Que de lettres griffonnées depuis cinq ans, en marge de *la Nouvelle Héloïse* et de *Werther!* Toutes ne sont point parties. Il y en a encore, dans son tiroir, adressées à Marie-Rose et — quelle honte! — à Sarlin. Elle va volontiers les brûler en rentrant. Une qu'elle ne brûlera pas, c'est celle que, chemin faisant, elle rédige à demi-voix :

Madame la Directrice,

Permettez à une mère de famille de vous confier ses alarmes. Depuis qu'un certain M. Sarlin enseigne le latin aux élèves de Seconde, nos enfants ne sont plus les mêmes. Si ce n'était qu'un peu d'effervescence, explicable par la présence insolite d'un homme dans un établissement de jeunes filles, nous attendrions patiemment le départ de l'énergumène. Mais, dépassant les bornes de son ministère et de la pudeur, ce jeune coq se plaît à débaucher certaines de ses élèves. Excusez-moi de vous donner des noms. Auriez-vous supposé, par exemple, qu'une des plus sages, Marie-Rose Portal...

***

Le lendemain, quand Choucate s'assit dans la chaire à la place de Sarlin, ce fut d'abord de la stupeur. Puis peu à peu la classe se ressaisit et, à demi-voix, commenta passionnément la chose.

— Silence, mesdemoiselles. Occupez-vous.

Elle n'avait pas besoin de le leur dire. Chacune, devant le prétexte d'un livre ouvert, s'attaquait au problème inouï, insoluble. Qu'avait-il donc? Combien de temps serait-il

absent? Et qu'allaient-elles devenir? Une heure en face de ce vieux singe, soit, mais six heures, dix heures, peut-être plus! Mieux valait mourir d'ennui tout de suite.

De sa place en marge, Nicole observe intensément. Sa vengeance s'étale, délicieuse. Sarlin est parti, Marie-Rose demeure. La Directrice a bien fait les choses. Une double exécution, ç'aurait été trop. L'essentiel est qu'ils soient séparés et ne se revoient plus.

Un petit nuage dans son plein ciel : n'être plus auprès de son ancienne amie, pour mieux voir sa déconvenue, l'entretenir par le seul voisinage. Si au moins Marie-Rose s'était retournée une fois, afin de la foudroyer du regard! Mais personne ne fait attention à elle...

Aussi, dès la récréation, Nicole va-t-elle se mêler aux groupes avec un entrain insolite. Nulle ne prend garde à cette nouvelle saute d'humeur. Elles sont bien trop attentives à écouter Maryse Schutz qu'obsède de plus en plus l'énigme des fugues bi-hebdomadaires.

— Vous y croyez, vous, à la maladie? Moi, je vois plutôt une histoire de femme.

— Et pas des plus propres!

Nicole a lancé cela d'un ton si assuré qu'elle devient aussitôt le centre du rond.

— Tu sais quelque chose?

— Peut-être.

— Raconte vite.

— La femme en question racontera mieux que moi.

La Directrice les interrompit. Elle traversait la cour, l'air préoccupé. Son regard de glace, après s'être un instant posé sur Nicole, qui baissa la tête, s'attarda vers le préau où Marie-Rose, escortée de la seule Annette, isolait sa mélancolie. Puis elle rejoignit la surveillante générale qui l'attendait sur le seuil de son bureau.

— Évidemment, il se passe quelque chose, — constata Colette.

— Quand je vous le disais!

Elles n'en obtinrent pas davantage, et, pour la première fois depuis trois semaines, elles virent la fillette courir vers Suzon Gentil, sauter avec elle à la corde.

La journée s'acheva sans solution. La suivante de même.

Le surlendemain, au nom de la troupe, Colette décida :

— C'est Marie-Rose qu'il faut questionner.

Tout désignait Marie-Rose : son abattement depuis trois jours, ses silences, son horreur de Nicole. D'une envolée, elles furent sur elle.

— Sarlin est-il vraiment malade?

— Comment le saurais-je?

— On nous a dit que tu le savais.

— Qui : on?

— Nicole.

— Vous écoutez ce serpent?

Elles voulurent pourtant l'écouter encore. A chaque récréation un cercle plus pressant harcelait la petite. Elle se dérobait toujours, avec un sourire railleur, qui peu à peu devint grimace, rictus peureux. Un soir, on crut qu'elle allait parler. A la dernière minute, elle rougit, baissa la tête, écrasée comme une enfant imprudente qui a provoqué une catastrophe, mais n'ose encore se dénoncer :

— Je ne peux pas.

— C'est donc si grave? En ne disant rien, tu laisses tout croire.

— Bah! Elle fait l'intéressante. Un ballon qu'elle nous gonfle!

Elles la chassèrent brutalement, énervées d'incertitude.

Les jours passaient. Sarlin ne revenait toujours pas. Reviendrait-il jamais? C'était Nicole qui maintenant se le demandait, trop certaine de la réponse. Plus que la réprobation des compagnes et la rupture avec Marie-Rose, elle ressentait à vif l'éloignement de l'homme. Le revoir, au moins une fois, ne serait-ce que pour fixer certains détails déjà flous : la couleur exacte des yeux, le chaton de la bague, et se réconforter à entendre la voix profonde.

Osait-elle bien parler de réconfort? Il était juste que son crime se retournât contre elle et que, plus que les autres, elle souffrît honteusement de cet exil honteux qu'elle avait causé. Pendant un jour entier elle chercha la plus grande souffrance, et la trouva. Le faire revenir, afin de l'avoir sans cesse devant elle comme une tentation interdite, comme un reproche vivant. Le leur rendre à elles toutes, pur des calomnies dont

elle l'avait sali à leurs yeux. Le rendre à Marie-Rose surtout, la reine d'hier, que son odieuse insinuation transformait en prévenue et qui souffrait — c'était visible — du même mal qu'elle, le mal de l'absence. Le faire revenir, oui. Mais comment?

Un matin, en cour — il y avait une semaine que le maître manquait — Suzon Gentil, la seule qui ne l'eût point reniée, entraîna, non sans inquiétude, Nicole vers le préau, sous le prétexte d'une marelle.

— Observe-les. Je viens de les entendre comploter. Naturellement il est question de Sarlin. Maryse leur monte la tête contre lui et contre Marie-Rose. Ton nom a été prononcé aussi. Vois comme elles nous regardent. J'ai cru comprendre qu'elles voulaient aller en délégation parler à la directrice.

— De quoi?

— De la situation, qui est intenable. Ça ne peut plus durer, tu le vois bien. Elles sont toutes folles. Comme s'il n'allait pas leur revenir, le Roméo! Au fond, c'est un peu ta faute. Avais-tu besoin de leur laisser soupçonner un vilain mystère? La faute de Marie-Rose aussi qui s'accuse elle-même par son attitude. Dès qu'on tente de l'approcher, elle se dérobe. Regarde-la encore avec son Annette. On dirait une pécheresse qui fait retraite.

Nicole vit les deux jeunes filles marcher languissamment, bras-dessus, bras-dessous, à l'écart, sous la dernière rangée d'arbres. Mais, pour la première fois, elle surprit le regard de Marie-Rose posé sur elle avec une infinie tristesse non exempte de douceur. Était-ce le reproche de l'amitié, première annonce du pardon? Ou seulement la détresse de l'oiseau blessé qui implore son meurtrier, seul capable de le guérir? Le cœur de Nicole fut bouleversé, son esprit, d'un coup, s'éclaira. L'heure était venue de réparer, aussi courageusement, aussi franchement qu'avait été lâche la trahison.

Sans un mot, elle s'élança si soudainement que Suzon resta stupéfaite et que le groupe des conjurées, qu'elle frôla au passage, se hérissa. Mais, quand elles la virent frapper à la porte de la directrice, tout leur agacement tomba, et elles se sentirent prises pour Nicole d'un vif et sincère intérêt. Enfin on allait savoir!

***

Elles sont face à face, la vieille dame et la petite fille, dans la vaste pièce froide. L'une, sur le bord d'un fauteuil en cuir, devant un bureau de ministre, paraphe, avec ennui, des circulaires. L'autre, debout entre la table et les sièges, s'englue aux poils souples du tapis. Son regard d'oiseau pris au piège s'accroche vainement aux murs. Un Parthénon, un Pont du Gard proposent leurs cadavres symétriques. Seule vie dans cette cage, le bouquet de mimosas sur une console. Mais qu'attendre d'un bouquet, sinon le malheur?

— Eh bien, ma petite Nicole, qu'y a-t-il?

Nicole ne répond pas encore. La vieille dame est toujours penchée sur ses feuilles. Et elle-même jette, à travers la gaze de la fenêtre, un suprême appel aux magnolias de la cour d'honneur.

— Vous avez perdu votre langue?

Elle voit soudain le visage affable dressé vers elle, les yeux précis, et qui la scrutent. Une dernière bouffée de honte incendie ses joues, une dernière convulsion noue ses mains. Il faut parler.

— Madame, la lettre anonyme, c'est moi.

— La lettre anonyme? Vous divaguez, mon pauvre petit. Je n'en ai point reçu, je n'en reçois jamais. Et même en recevrais-je une, je ne la lirais pas ou je l'oublierais aussitôt. Quand on voit une ordure sur un trottoir, on s'en détourne et l'on se purifie l'œil à contempler quelque beauté : une devanture harmonieuse, un effet de soleil sur un mur, un visage de fillette plein d'une animation vertueuse, comme le vôtre en ce moment.

Tout en parlant, elle lui caressait le menton, rajustait une boucle qui pendait un peu. Nicole se laissait faire, confondue de ces soins, de cet éloge. Alors l'autre, très doucement.

— Je vois ce que c'est. Vous veniez simplement me demander, au nom de vos compagnes, des nouvelles de monsieur Sarlin. Dites-leur donc, à ces gentilles élèves, que leur professeur a la grippe.

Nicole baisse la tête. Ce n'est plus de la reconnaissance ni de la honte, c'est du dépit. Ainsi donc, ce n'a été qu'une coïn-

cidence! Et sa lettre explosive n'a blessé qu'elle-même! Quelle déroute!

A reculons, elle regagne la porte. Mais la directrice n'a pas l'air décidée à la laisser partir. Va-t-elle prolonger le supplice? Ou attend-elle quelque parole? Peut-être des vœux pour le malade...

— Sans doute le reverrons-nous bientôt?

— Je crains bien que non. Madame Brenner, qui va beaucoup mieux, rentrera d'un jour à l'autre. Et puis...

Elle hésita quelques secondes, avec un rien de malice dans le regard, dans le coin de la lèvre.

— ... Et puis, je peux bien tout vous dire, il tient à se remettre complètement avant l'événement.

— L'événement?

— Ignoriez-vous donc que, dans quinze jours, il se marie? Oui. Avec une jeune fille du dehors. Deux fois par semaine il allait la voir. Je crois même qu'il a demandé son changement pour la ville de sa femme.

Un léger cri, puis ses jambes flageolent, elle se sent pâlir. Heureusement le fauteuil est là tout près.

— Ce ne sera rien, madame, un simple vertige.

— Ménagez-vous, ma petite. Vous grandissez beaucoup en ce moment. Hortense va vous ramener chez vous.

Non, non. Nicole ne veut pas. Elle se sent bien. Elle va retourner en classe.

— Pas tout de suite. Reposez-vous un moment à l'infirmerie.

Elle accepte, puisqu'elle est sûre de revoir ses compagnes avant la grande sortie de midi. Il faut que le plus vite possible tout le monde sache, et s'indigne, et souffre. Elle souffre bien, elle! Il faut surtout ne pas laisser à d'autres l'honneur d'un pareil message.

. . . . . .

Deux heures plus tard. Le vestiaire bourdonne, ni plus ni moins que d'habitude. Quiconque les y aurait laissées trois semaines plus tôt, pour les retrouver ce matin, ne constaterait, en apparence, nul changement. Tout au plus une hâte un peu nerveuse à dépouiller leurs tabliers bleus. Mais ce n'est

peut-être que l'effet du soleil, déjà estival, qui invite la cigale à rejeter sa chrysalide et à chanter.

Choucate, qui les surveille de la porte, reconnaît ce chant et se rassure. C'est celui qu'elles chantaient avant la venue de l'homme. Colette, au milieu de son groupe, ne parle plus de ski, mais de tennis et de water-polo. Maryse et Laure se préparent à renouer avec leurs rhétoriciens. Et Jeanne Richaud demande à Blanche Sully de lui rapporter ce soir *le Trésor des humbles*, leur livre de chevet, qu'elles n'ont plus rouvert depuis trois semaines.

De Sarlin, aucune ne souffle mot. A-t-il seulement existé?

Nicole n'y comprend rien. Elle aurait cru que la nouvelle les troublerait davantage et pour plus longtemps. Quand elle l'a lancée, à la fin de la récréation, ç'a été un peu comme une décharge électrique. Toutes ont sursauté. Il y a eu quelques cris, des ricanements, des soupirs indignés ou douloureux. Irène a traité le fiancé de « Cyclope », et Laure, de « Tartuffe ».

— Je m'en doutais, — a confié Blanche.

— Je le savais, — a renchéri Maryse.

Et Suzon Gentil a conclu en chantant :

Bon voyage, monsieur Dumolet!

Puis chacune, très vite, s'est reprise, observant la voisine, et ç'a été la complicité du silence sur ce faux amoureux qui les avait jouées.

Marie-Rose, elle, en recevant le choc, n'a rien dit. Son visage, fort pâle depuis plusieurs jours, a simplement pâli un peu plus, elle a lâché le bras d'Annette, et ç'a été tout.

Devant tant d'apparente philosophie, Nicole, béret en tête et serviette au bras, erre dans la salle, de l'une à l'autre, comme une mouche du coche qui a perdu la foi.

Il lui semble cependant que, tout en parlant, les autres l'observent à la dérobée, qu'elles attendent d'elle quelque chose encore. Annette aussi, qui enfile à Marie-Rose son manteau, avec l'air mélancolique d'une doublure qui joue pour la dernière fois le rôle.

C'est alors que Suzon Gentil, entrant en coup de vent, a bousculé tout le monde, plus espiègle que jamais. On a protesté pour la forme. Seule Marie-Rose, qui mettait son chapeau

devant la glace, s'est retournée furieuse, la main levée, et Nicole a reçu le soufflet.

Ç'a été la détente. Gifleuse et giflée ont éclaté de rire, un rire qui allait jusqu'aux larmes. A peine Suzon Gentil a-t-elle eu besoin de leur dire : « Embrassez-vous ». Et les dix-huit autres, soulagées, ont pu sortir dans le couloir admirer de nouveau, très sincèrement, mademoiselle Marnac, statue vivante de la force et de la beauté.

Elles commençaient, pour de bon cette fois, à oublier Sarlin. Et la preuve, c'est qu'elles parlaient de lui au passé, en souriant de leur faiblesse :

— Comment avons-nous pu nous emballer pour cet avorton?

— On est si bête quand on est jeune!

C'était bien au passé aussi que parlaient Marie-Rose et Nicole, se donnant le bras, en fin de colonne. Mais ce passé n'était plus celui de Sarlin, ou pas encore. C'était le passé des causeries sans fin, des lectures racontées, qui se prolongeaient en un avenir de projets communs, de rêves, de ciel bleu. Telles ces longues phrases, dont on ne s'avise plus, tant elles sont solides et harmonieuses, qu'une parenthèse les a coupées.

— A propos, — dit Marie-Rose, — je ne t'ai jamais dit la fin du *Jeune homme pauvre*.

Nicole l'arrêta, lui ferma de sa main la bouche.

— Je la devine : « Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. »

Leur double rire monta vers les voûtes du couloir. On aurait cru entendre un de ces torrents qui ressortent au jour après un parcours souterrain et saluent de leur cascade l'air pur, la lumière, le soleil.

PIERRE RICHARD

VOYAGE
AUTOUR DE L'ÎLE DE PÂQUES

Un îlot perdu au milieu du Pacifique, des statues colossales, des tablettes couvertes de signes étranges, quelques indigènes ignorants de leur passé, tels sont les éléments du mystère de l'île de Pâques. La légende qui s'est formée autour de ce rocher volcanique est née le dimanche de Pâques 1722, quand l'amiral hollandais Roggeveen vit sa haute silhouette surgir lentement sur l'horizon. Cook et La Pérouse furent les premiers à évoquer par l'image les singuliers monuments de l'île. Au début du XIXe siècle, peu de bateaux visitèrent l'île de Pâques, et les voyageurs qui s'en approchèrent ne purent débarquer, retenus par l'hostilité des indigènes. Les grandes statues qui avaient intrigué les navigateurs du XVIIIe siècle continuèrent à flotter comme un mirage lointain dans l'imagination de ceux qui découvraient les unes après les autres les grandes civilisations exotiques.

En 1866, Mgr Jaussen révéla au monde savant l'existence des tablettes hiéroglyphiques pascuanes. Une écriture énigmatique dans l'île aux statues géantes..., le mystère s'approfondissait encore. Déjà s'ébauchait la théorie d'un continent fabuleux que recouvriraient aujourd'hui les eaux du Pacifique. Les anciennes civilisations de l'Amérique centrale et des Andes faisaient alors l'objet d'études poussées et l'on cherchait hors de l'Amérique l'explication de leur origine. L'île de Pâques devenait le chaînon qui les reliait à l'Asie ou à des mondes disparus.

En 1871, ce fut la visite de la *Flore*. A son bord se trouvait un jeune midship, destiné à traîner sa mélancolie sur toutes les mers, Pierre Loti. Dans *Reflets sur la sombre route*, il a tracé de l'île de Pâques un tableau qui a valu à cette terre l'auréole de mystère et de désespoir qu'elle a toujours conservée. Avec ses monuments titaniques, ses routes qui descendent au fond de l'Océan, l'île de Pâques devint l'épave d'un monde évanoui, aussi lointain que la lune et comme elle sans vie. Les indigènes de race maori qu'on y trouvait ne furent plus

que de malheureux dégénérés, sans parenté aucune avec la grande race qui éleva les statues.

Les rares travaux scientifiques dont l'île de Pâques fut l'objet, en particulier les recherches de Mrs. Routledge, ne dissipèrent pas la légende. Le tort de ces investigateurs fut de considérer l'île comme un tout complet en lui-même; l'attention des savants, concentrée sur ce monde clos, ne pouvait que faire naître de nouvelles légendes. Naguère encore, on cherchait à expliquer les nombreux mausolées qui se succèdent le long des rivages pascuans par un archipel hypothétique et disparu dont les habitants seraient venus enterrer leurs morts dans l'île. Inutile d'ajouter que de telles fantaisies n'ont rencontré que peu de crédit.

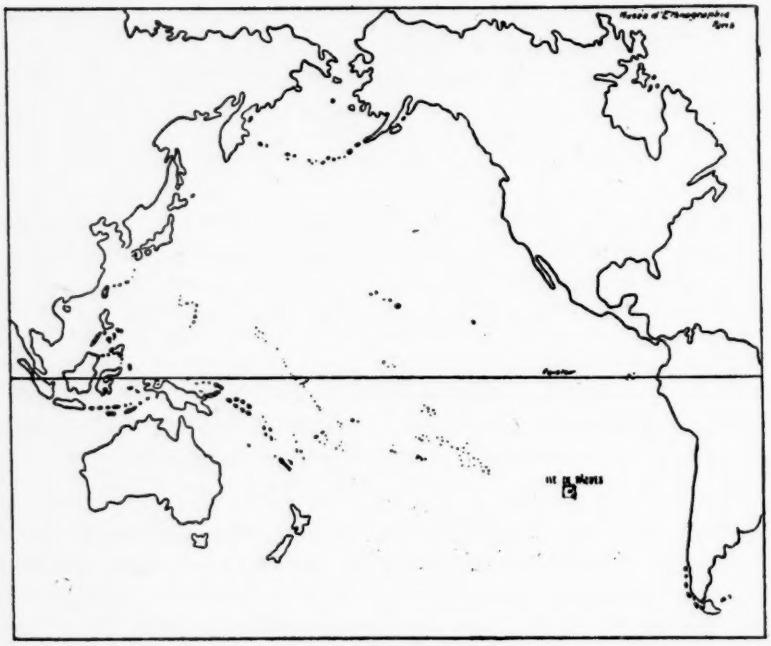
Il y a trois ans, le mystère de l'île de Pâques rebondit. M. Wilhelm de Hévezy signala de curieuses analogies entre les hiéroglyphes des tablettes de l'île de Pâques et l'écriture de Mohenjo Daro, dans la vallée de l'Indus aux Indes... Il fallait en finir avec cette éternelle énigme. La France, sur l'initiative du Docteur Paul Rivet, directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, organisa une expédition dont la direction fut confiée à Charles-Louis Watelin, archéologue et orientaliste. La Belgique s'associa à cette entreprise en la personne de M. H. Lavachery. La mission s'embarqua à bord d'un bateau de la marine de guerre française, le *Rigault de Genouilly*. Charles-Louis Watelin, victime des épreuves qu'il s'imposa dans l'accomplissement de son devoir, contracta à la Terre de Feu une pneumonie qui l'enleva en quelques jours. M. A. Métraux, docteur de l'Université de Paris, qu'avaient fait connaître ses études ethnographiques sur les Indiens de l'Amérique du Sud, fut désigné pour lui succéder à la tête de la mission. Celle-ci fut débarquée à l'île de Pâques, et, après cinq mois de séjour, un voilier, le bateau-école belge *Mercator*, vint la chercher. A bord de ce trois-mâts, elle visita au cours du voyage de retour les îles de la Polynésie orientale et l'archipel des Hawaï. — Ajoutons qu'une exposition des divers objets et documents rapportés par la mission est visible actuellement au Musée du Trocadéro.

(N. D. L. R.)

L'île de Pâques est de toutes les terres habitées celle qui est entourée par les plus vastes étendues d'eau. Surgie de l'Océan au hasard d'une des terribles éruptions volcaniques coutumières aux Mers du Sud, elle est comme perdue au milieu du Pacifique, à quelque trois mille kilomètres de la côte sud-américaine et à une distance presque égale des archipels de la Polynésie orientale. Depuis le jour de sa naissance, les flots dont elle est sortie cherchent à la reprendre. Chaque année la houle la ronge un peu plus, effrite ses falaises, pénètre ses cratères et dans quelques dizaines de siècles il ne restera plus

d'elle qu'un récif battu des vagues et fréquenté, comme Salas y Gomez, par les oiseaux de mer.

L'île de Pâques fut jadis plus grande, mais à une époque où l'homme ne troublait pas encore sa solitude. Aujourd'hui ce n'est qu'un îlot insignifiant dont la forme triangulaire rappelle la Sicile, une Sicile en miniature dont la surface serait de dix-neuf mille hectares et dont chacun des trois côtés



aurait respectivement vingt-quatre, dix-huit et seize kilomètres de longueur.

Elle m'est apparue par un jour pluvieux de l'hiver austral à la fin de juillet de l'année dernière. Je revois encore les hautes falaises de la presqu'île de Poïké, estompées dans la brume, la masse arrondie des volcans et ce récif noirâtre, tordu, hérissé d'arêtes et d'aiguilles rocheuses où les vagues se déchirent. Les prairies qui s'étalent au loin vers l'intérieur, les collines aux contours mous et réguliers ont quelque chose de paisiblement champêtre. Par endroits, leur teinte d'un vert tendre, comme lavé, fait songer à certains paysages côtiers du sud de

la Suède. La ressemblance serait parfaite, n'était ce premier plan de rochers farouches, étranges et diaboliques.

Le *Rigault de Genouilly* se mit au mouillage devant Hanga Roa, le village des derniers Pascuans. Peu d'instants auparavant, au large des falaises et du littoral lacéré de la côte nord, j'avais songé à la lointaine Suède; mon impression première ne fut qu'accentuée par les maisons indigènes que je distinguais à la jumelle, dispersées non loin du rivage et mal dissimulées derrière des figuiers. Si jamais j'avais caressé le rêve de voir surgir ici la silhouette classique d'une plage polynésienne, j'aurais souffert la plus vive des désillusions. La capitale de la légendaire île de Pâques s'est présentée à moi comme un humble hameau nordique par une pluvieuse journée d'automne.

Je n'oublierai jamais ce premier jour à l'île de Pâques. Le vent qui soufflait par rafales faisait courir vers la terre de gros rouleaux, et, près des récifs, la barre prenait des proportions de plus en plus inquiétantes. Les indigènes, massés sur le rivage, ne semblaient pas, au premier abord, disposés à venir à notre rencontre. Le *karanga*, la fameuse clameur qui annonce un événement grave, avait retenti dans le village et, sur tous les sentiers qui conduisaient à la mer, c'était une course affolée de cavaliers accourant à bride abattue. Près des « maisons de bateaux » se tenait un palabre dont nous suivions les péripéties, impatients et alarmés de sa longueur. Si les indigènes renonçaient à prendre la mer, c'était pour nous l'obligation désagréable de retourner au nord de l'île, à l'abri du vent, mais loin de tout site peuplé.

Aussi fut-ce avec un soupir de soulagement que nous vîmes glisser lentement vers l'eau une, puis deux, puis trois barques qui disparurent derrière la barre pour émerger à son sommet et redescendre à l'allure d'un toboggan. Dans la première, conduite par le gouverneur, des Pascuans, déguisés en marins chiliens, ramaient avec une cadence toute militaire. Dans les autres régnait la plus glorieuse fantaisie vestimentaire.

Ces barques étaient pleines à sombrer d'indigènes arborant tous des guenilles européennes. La seule note exotique était fournie par quelques casques de plumes qui, loin d'être des survivances d'un autre âge, figuraient des articles de troc,

j'allais dire de bazar, destinés à exciter la curiosité des marins et à faire marcher la vente des articles dont les embarcations étaient surchargées.

Chaque fois que j'emploie le terme d'indigène pour désigner les habitants actuels de l'île de Pâques, j'éprouve une hésitation, la même que j'ai ressentie lorsque, penché sur le bastingage, je les ai contemplés pour la première fois. C'était notre Bretagne et ses garçons que je revoyais dans ces yeux bleus qui me regardaient distraitement; et les quais de Londres passèrent un instant dans mon esprit à cause de la face ronde et des taches de rousseur de l'homme de barre. Ce « sauvage » qui nous interpellait avec une telle vigueur n'avait-il pas un frère ou un cousin mort sous l'uniforme feldgrau, dans quelque coin perdu de l'Europe? Mais la vieille Polynésie des rois divins et des prêtres chargés de force magique était tout entière dans l'expression dédaigneuse d'un gros homme qui semblait nous ignorer. La Polynésie n'était pas seulement là : on la retrouvait comme éparse dans des cheveux ondulés, dans des barbiches au poil rare, dans des fronts bombés et surtout dans ces regards un peu fous et passionnés qui tous étaient braqués sur ce bateau lourd de richesses inouïes. L'Europe et les Mers du Sud se sont ici fondues et se fondent chaque jour un peu plus. Sur les quatre cent cinquante-six habitants actuels de l'île de Pâques, il n'y en a plus que cent cinquante qui revendiquent la qualité de purs et leurs prétentions sont douteuses.

Habitué aux Indiens d'Amérique et à leur calme, je fus déconcerté par l'exubérance et la mimique des occupants des trois barques. L'arrivée inopinée d'un bateau de guerre français devait être pour eux une grande surprise, mais il n'en transpirait rien dans la volubilité avec laquelle ils nous interpellaient qui en espagnol, qui en anglais, qui en français. Ces trois langues, ils les ignorent, mais leur esprit mobile et vif en avait recueilli des bribes au hasard des escales et ils s'en servaient avec un à-propos déconcertant.

L'objet le plus ardent de leurs convoitises était du savon, l'île en manquait en ce moment. En échange, ils offraient des figurines en bois ou en pierre qu'ils brandissaient au-dessus de leurs têtes. C'est ainsi que Cook les vit, il y a un siècle et demi.

Je regardais avec mélancolie s'entasser sur le pont ces misérables produits de l'industrie moderne et je songeais aux ancêtres qui, sur ce même rivage, taillaient dans de pauvres morceaux de bois flotté ces bonshommes squelettiques dont chaque côte, chaque vertèbre étaient rendues avec un soin amoureux et une inlassable patience. Voilà donc ce qu'il restait d'un art vigoureux et pur. Mais cette tradition, bien qu'abâtardie et dégénérée, s'était du moins continuée, et, en dépit des transformations profondes qui s'étaient produites dans l'île, il y avait encore de l'espoir pour un ethnographe.

D'autres traditions s'étaient aussi maintenues : au moment de débarquer, une femme nous subtilisa avec adresse un paquet de cigarettes que nous tenions à la main. En 1722, quand l'amiral Roggeveen découvrit l'île de Pâques, il fit tirer sur les malheureux sauvages qui l'importunaient de leurs menus larcins. Le thème du vol revient invariablement sous la plume de tous les navigateurs qui abordèrent sur ces rivages. On s'étonne que cette île n'ait pas reçu le nom d'« île des larrons » que porte encore un archipel du Pacifique. En foulant pour la première fois le sol de l'île de Pâques, je ne pouvais que saluer comme un heureux augure un incident qui en disait long sur la force des tendances conservatrices.

J'ai depuis lors passé cinq mois à l'île de Pâques. A vivre de longues semaines sous la tente, elle m'est devenue aussi familière qu'un jardin où j'aurais grandi. J'avais fini par ne percevoir pas plus le grondement incessant du Pacifique que les pulsations de mon sang. J'ai visité en détail toutes les ruines, mais c'est aux habitants, si dédaignés par mes prédécesseurs, que je me suis surtout attaché et c'est à travers eux que j'ai cherché à comprendre le passé.

La seule façon de présenter l'île de Pâques et ses problèmes à ceux qui ne la connaîtront que par ces pages, est de les inviter à refaire avec nous cette merveilleuse promenade de cinq mois qui de la côte nord devait nous conduire au Rano Raraku, le volcan aux statues, puis de là à la crête du Rano Aroï où se célébrait jadis le culte de l'homme-oiseau.

Si l'on suit le rivage de l'île de Pâques, quelle que soit la direction que l'on prenne, on rencontre, tantôt tout proches les uns des autres, tantôt séparés par des intervalles plus ou

moins grands, des mausolées imposants ou modestes que les indigènes appellent *ahu*. A l'exception de quelques-uns, ces ruines de sépultures collectives ne paient pas de mine et n'ont que peu retenu l'attention des voyageurs qui ont créé la légende de mystère qui s'est associée à cette *ultima Thule* de la Polynésie.

Jadis ces gigantesques tas de pierres étaient le centre du culte des ancêtres. Ce sont aujourd'hui encore les monuments les plus communs et les plus caractéristiques de l'ancienne civilisation de l'île de Pâques.

Dès que l'on a quitté le petit môle de la baie de Hanga Roa, le village moderne de l'île, on passe devant un *ahu* en fort mauvais état. Sur son plan incliné gisent quelques statues effondrées. L'une d'elles est guillotinée. Comme je m'étonnais de l'apparence curieuse de la cassure, le vieil indigène qui m'accompagnait, me dit : « La tête de cette statue est partie chez toi. Ce sont les *farani* qui l'ont emportée au temps de mon père. »

Aussitôt, par association d'idées, je vis la place du Trocadéro, l'entrée de notre Musée d'Ethnographie et, au pied du grand escalier, cette grosse tête sur le socle de laquelle il est écrit : « Tête d'une statue colossale, rapportée de l'île de Pâques en 1872 par la « Flore ». Pierre Loti a pris part à l'expédition. » Je revis la scène telle qu'elle est évoquée dans « Reflets sur la sombre route » : les indigènes encore sauvages gambadaient et hurlaient autour de la statue, cependant que les marins en sciaient la tête...

Tout près de la statue mutilée, il en était une autre qui me frappa d'emblée par son bon état de conservation. Presque seule de son espèce dans toute l'île, au lieu d'être en tuf volcanique, elle avait été taillée dans une pierre dure et avait de ce fait bravé les intempéries. Les indigènes l'appellent *Hanga Oneone*. Certes j'étais loin de me douter, lorsque je la vis pour la première fois, que, quelques mois plus tard, elle serait solidement amarrée sur le pont de notre voilier, le « Mercator », après nous avoir coûté une semaine d'efforts et être tombée dans la mer par trente mètres de fond au moment de l'embarquement.

Non loin de là s'ouvre la petite baie de Tahai qui, comme toutes celles de l'île, est bordée de nombreux *ahu*. Ceux qui

sont là portaient des statues d'une taille peu commune. Aujourd'hui leurs grands corps sont couchés sur la face; lavés par les pluies, ils ont fondu comme des pains de sucre.

« Et, autre mystère, des routes dallées comme étaient les voies romaines, descendent se perdre dans l'Océan » (Loti). La fameuse chaussée qui a fait rêver et délirer tellement d'esprits est bien là, devant moi. Ce n'est, hélas! qu'une coulée de lave dont les caprices d'une éruption ou quelque autre phénomène physique ont fait une voie triomphale qui se perdrait au fond des mers. Devant ce simple *lusus naturae*, je songe avec mélancolie à toute la part de fantaisie et d'irréalité qui constitue les plus brillantes évocations des voyageurs-poètes. Et j'éprouve quelque regret à voir se dissiper si rapidement l'un des principaux éléments du fameux « mystère de ce dernier vestige de l'Atlantide ».

A quoi bon nous attarder au milieu des autres mausolées qui se succèdent, monotones, tout le long de la côte ouest. L'*ahu* Tepeu, toutefois, nous retiendra plus d'un mois. C'est l'un des plus beaux mausolées de l'île, celui dont le type est le plus pur et dont la fonction apparaît le mieux.

Pour avoir une idée de ce qu'est l'*ahu* Tepeu et, en général, tous les grands *ahu* de l'île, il faut s'imaginer un parapet. La comparaison militaire s'impose immédiatement à l'esprit, lorsqu'on se trouve devant ce mur cyclopéen avec son saillant et son glacis où reposaient les morts du village. Ce que nous appelons à tort la façade de l'*ahu* et qui, en réalité, constitue la partie postérieure du monument, est une paroi de plus de deux mètres de hauteur dont la maçonnerie en pierres sèches se dissimule derrière les dalles de basalte. Celles-ci sont énormes. Elles ont été taillées de façon à s'assembler les unes aux autres, et, là où la plaque de lave offrait des angles rentrants ou saillants, l'architecte a disposé d'autres dalles qui viennent s'y ajuster comme des pièces de menuiserie.

Les statues qui provenaient de la carrière que nous visiterons en détail dans quelques mois, étaient dressées sur un podium d'un mètre et demi environ de largeur au sommet du parapet. Aujourd'hui, comme toutes celles qui jadis surmontaient les mausolées, elles gisent écrasées sur le sol, la face enfouie dans la terre ou brisée contre les pierres.

On a longtemps considéré comme un des mystères de l'île la position des statues qui tournent le dos à la mer. Le simple bon sens fournit la réponse au problème. Les *ahu* sont tous construits le long du rivage ou, comme l'*ahu* Tepeu, au sommet d'une falaise. Leurs statues recevaient un culte et faisaient partie d'un édifice religieux. N'aurait-il pas été le comble de l'absurde que, pour complaire au navigateur hypothétique, ces statues aient été tournées du côté de la mer? Peut-on supposer un instant que l'ancêtre divinisé qu'elles figuraient dût contempler les flots plutôt que les faces de ses enfants?

On accédait jadis aux statues en montant le long d'un glacis qui, ici comme ailleurs, est constitué par un entassement prodigieux de blocs de lave et de gros galets. C'était dans ce tas de pierres que les caveaux contenant les squelettes étaient ménagés. Cet amas de cailloux était retenu par des dalles plantées sur champ et se prolongeant à niveau du sol par un espace pavé. Le corps principal du mausolée était flanqué d'ailes inclinées qui se déployaient sur les côtés.

En arrière de l'*ahu*, on distingue encore les traces d'une construction rectangulaire, faite de pierres entassées. C'était l'estrade où les morts étaient exposés jusqu'au moment où il ne restait d'eux que des os blanchis. Pendant tout le temps qu'ils pourrissaient sur ce terre-plein, la région avoisinante était frappée de tabou.

Aucune race au monde plus que les Polynésiens n'a fait intervenir dans sa vie la terreur de l'interdit religieux et magique. L'île de Pâques est parsemée de petites colonnes de pierres. Ce sont les signes matériels du tabou. Je n'en ai guère vu qui fussent détruites et l'on pourrait croire que la force magique et funeste dont elles étaient l'expression flotte encore autour de ces humbles monuments.

A une assez courte distance de l'*ahu*, on voit les assises en pierre des anciennes huttes. Le reste de l'habitation, fait de branchages et de joncs, a disparu. L'une de ces huttes, mesurant vingt mètres de longueur, était, à ce qu'affirma la légende, la maison de l'*ariki* Tukoihu, le héros bienfaisant venu avec le roi Hotumatua. Tous deux ils découvrirent l'île de Pâques et s'y établirent. C'est ici que se passaient ces scènes curieuses qui terrorisèrent les hommes de cette époque loin-

taine. Tukoihu fut le premier à tailler dans le bois les statues d'hommes squelettiques qui devinrent par la suite la plus parfaite expression de l'art pascuan. Les indigènes accouraient de tous côtés pour qu'il leur sculptât ces images que tous désiraient ardemment posséder. Le noble artisan s'exécutait de bonne grâce, mais ses clients montraient parfois de la répugnance à le payer. Pour les forcer à s'acquitter, il faisait danser le soir, par voie magique, les figures décharnées qu'il avait travaillées dans la journée, et les débiteurs récalcitrants, penchés à la porte de sa hutte, voyaient, muets d'horreur, s'agiter ces petits démons en bois.

Il s'en faudrait de peu que ne ressuscitât tout le village Tepeu. Près des huttes, voici la cuisine. Elle se réduit à quelques dalles formant un enclos minuscule de moins d'un mètre de largeur. C'était entre ces pierres que l'on cuisait les aliments, selon la fameuse méthode polynésienne.

Autrefois la viande de poulet et souvent la chair humaine, enveloppées de feuilles de bananier, étaient enfouies dans un trou chauffé au préalable. Le tout était recouvert de pierres calcinées et de terre, et, pendant des heures, le repas cuisait à l'étouffée. La méthode n'a pas varié au cours des temps. Aujourd'hui encore, en dépit de l'invasion des marmites de fer, les indigènes aiment à préparer leur nourriture suivant ce procédé séculaire et compliqué, mais qui assure aux aliments une saveur spéciale. Mon guide me signale un petit détail, signe typique de l'emprise exercée par la religion sur les moindres aspects de la vie polynésienne : les dalles de ces anciens fours sont toujours au nombre de cinq ou de sept. Ici aussi les dieux aiment les chiffres impairs.

La vieille Maria Ika, la femme de mon informateur, aimait à m'enseigner les recettes d'autrefois. C'était une *ariki-paka*, c'est-à-dire une femme de sang royal, presque une duchesse. Il y a cinquante ans, les femmes de son rang étaient tabou, c'est-à-dire sacrées, et seuls des nobles, leurs égaux, pouvaient s'unir à elles. Tout autre serait tombé foudroyé par la force du sang magique des rois. Aujourd'hui la bonne *ariki-paka* n'est qu'une pauvre cuisinière, bien humble, gentille et douce, mais qui a encore grand air avec sa haute taille et son nez aristocratique, fin et légèrement aquilin qui trahit une parenté

lointaine avec les grands chefs maoris de la Nouvelle-Zélande.

La terreur sacrée qu'inspirait jadis le sang royal n'a pas tout à fait disparu, après soixante-dix ans de christianisme. Mon guide me dit un jour en confidence que sa nuit de noces avait failli lui coûter la vie; il serait mort sans l'assistance combinée de la magie et de l'Église.

Les aliments que la bonne *ariki* préparait de ses mains aristocratiques nous auraient, nous aussi, tués infailliblement au bon vieux temps, car elle leur communiquait par contagion le fluide sacré. Aujourd'hui ils ne nous inspirent que des craintes sur les conditions hygiéniques dans lesquelles ils ont été cuits.

A qui s'étonne qu'une population relativement dense ait vécu jadis à l'île de Pâques, il faudrait montrer ces innombrables enclos, dispersés entre les maisons et auprès du village, qui sont les jardins des anciens insulaires. Là, entre les pierres, à l'abri du vent et dans une humidité chaude, on cultivait les bananiers, les taros, les ignames, les patates douces, le ti qui fournissaient une nourriture abondante, sinon variée. A moins d'un kilomètre de l'*ahu* Tepeu, la croûte terrestre est craquelée comme un pain bis que le boulanger aurait trop laisser lever. Sous cette écorce de lave, il est d'immenses cavités qui béent sous les pas et qui sont aujourd'hui occupées par la plus luxuriante des végétations.

Jadis, lorsque je voyageais dans les Andes, j'aimais à descendre les versants orientaux de la Cordillère pour passer en quelques heures de paysages désolés à des mondes paradisiaques. Ici il suffit d'un bond de deux ou trois mètres pour quitter une plaine rocailleuse et noirâtre et se plonger dans un fouillis de verdure tropicale d'où, comme d'une serre, monte un relent de pourriture et de sève. C'est dans ces jardins en profondeur que les indigènes, ainsi qu'aux anciens temps, cultivent les bananes et toutes celles de leurs plantes qui redoutent la violence des vents marins.

La richesse des indigènes de l'île de Pâques se chiffrait en poules. Celles-ci jouaient dans leur vie sociale un rôle de premier plan. C'étaient des poules que l'on sacrifiait sur les *ahu*, que l'on distribuait lors des grandes fêtes familiales et qui faisaient l'objet de ces dons circulaires connus sous le nom de

koro. De tout temps le vol et le pillage ont été admis dans la société des insulaires. Les larcins constituent le thème monotone de presque tout le folk-lore de l'île et le premier contact avec les Blancs s'est effectué sous le signe de la friponnerie. Les poulaillers, intacts pour la plupart, qui s'élèvent à proximité des fonds de cabane, ne témoignent-ils pas de la défiance réciproque des indigènes? A vrai dire, ce ne sont pas des poulaillers, mais des coffres-forts à poules. Quelle autre définition pourrait-on donner de ces masses quadrangulaires en pierre avec un caveau central où les poules étaient enfermées le soir?

Des pierres avec des trous, des cuisines, des enclos à culture, des poulaillers, voilà les seules traces de leur vie quotidienne que nous aient laissées les constructeurs des *ahu*, et les sculpteurs des statues géantes. Toute leur civilisation s'est exprimée dans les colosses en tuf volcanique et dans la disposition harmonieuse des pierres de leurs mausolées.

Nous avons fouillé les fonds de cabane sans jamais rien y découvrir. Notre insuccès était prévu et même normal. Les ruines de l'île de Pâques n'appartiennent pas à une civilisation engloutie qui ne nous serait connue que par des vestiges sans vie. Les grands-pères des habitants actuels ont encore vécu dans ces poulaillers, et il arrive aujourd'hui qu'on continue à cuire du mouton entre les pierres des anciens foyers.

Nous connaissons plus ou moins le genre de vie et les arts des indigènes au siècle passé : en 1880 les coutumes n'étaient pas encore abolies. De tous les biens matériels que possédaient ces hommes, il en est peu qui auraient supporté un séjour sous terre et cette civilisation était pauvre. Ils n'avaient pas de poterie; leurs outils se réduisaient à des haches et à des burins en pierre; leurs armes étaient des javelines à tête d'obsidienne et leurs instruments de pêche des filets, des hameçons et des épieux. Près des huttes, il est fréquent qu'on retrouve des pointes en obsidienne, des marteaux et des ciseaux en pierre, mais la moisson se borne à ces pièces. Si l'on veut fouiller et découvrir quelque chose, il faut aller dans les grottes marines. Jadis comme aujourd'hui, elles servaient de refuge aux pêcheurs et c'était là qu'ils taillaient leurs hameçons. La matière dont ils se servaient ne saurait être plus noble : ces hameçons

ainsi que les aiguilles pour coudre les *tapa* étaient tirés de fémurs ou de côtes d'homme. Lorsque, au fond d'une grotte, on ramasse par centaines ces morceaux d'os sectionnés découpés dans tous les sens, on croit recueillir les déchets épars d'un banquet de cannibales.

Toutefois, si les anciens Pascuans employaient presque exclusivement l'os humain pour en faire des hameçons ou des outils domestiques, ils ne cherchaient pas à satisfaire par là quelque rancune tenace ou à obéir à quelque raison magique. L'homme était le seul mammifère de grande taille qui pût, dans la pauvreté de leur île, leur fournir une matière adéquate. Il existe, il est vrai, des hameçons de pierre et nous en rapportons dans nos collections, mais ils étaient d'une fabrication difficile et impropres à la pêche aux petits poissons. La nécessité qui les contraignait à utiliser le squelette de l'homme comme la meilleure des substances disponibles, n'excluait pas le jeu des associations mystiques. Le fluide sacré, le *mana*, qui imprègne toute chose, était particulièrement actif dans ces morceaux de tibia transformés en hameçons, et le poisson devait éprouver pour eux une étrange attraction. On n'a pas encore oublié à l'île de Pâques les guerres qu'allumait cette quête de la matière première. Profaner un *ahu* pour voler les os des morts, c'était là une insulte que le sang seul pouvait venger. De combien de victimes ces humbles déchets des ateliers préhistoriques ne furent-ils pas responsables?

Les *ahu* et leurs statues ne remontent pas à une époque perdue dans la nuit des temps. Si l'on ignore et si l'on ignorera toujours la date exacte à laquelle le premier de ces monuments a été construit dans l'île, l'habitude d'élever ces mausolées a persisté jusqu'au milieu du siècle passé. Donc, ni les statues, ni leurs assises architecturales n'appartiennent à une civilisation distincte de celle qui florissait dans l'île il y a moins de cent ans.

Avant de quitter la côte ouest, l'*ahu* Ohau mérite de nous retenir. Ce n'est pas sa façade régulière avec ses dalles polies et délicatement ajustées qui cette fois nous attire, mais cette large crevasse qui coupe l'aile droite. Cette fissure est toute fraîche et s'il continue cet hiver à pleuvoir autant que l'année dernière, la moitié de l'*ahu* s'effondrera et ira rejoindre, à

deux cents mètres au-dessous, les rochers et les tas de terre qui se sont détachés de la falaise. Puis une autre portion de l'*ahu* suivra et dans dix ans l'un des plus beaux monuments de l'île de Pâques aura cessé d'exister.

L'île de Pâques disparaît donc lentement dans les flots. Mais, m'objectera-t-on, comment réfuter l'hypothèse de l'existence d'un continent ou du moins d'autres îles voisines qui aujourd'hui seraient englouties dans l'Océan? Il est exact que l'île s'effrite chaque jour un peu plus. Pendant les mois où j'y ai séjourné, j'ai assisté à plusieurs éboulements importants. La mer ronge inlassablement les masses de boue volcanique et friable. Elle mine le pied de la falaise et le sommet s'écroule. Les rives méridionales de l'île et de larges portions de la côte Est et Nord, qui sont bordées de roches éruptives et de coulées de laves, ne présentent aucun phénomène d'érosion; le tranchant des arêtes, les multiples aiguilles qui hérissent les récifs attestent que le travail conjugué de la mer et du vent n'a pas eu le temps d'exercer ici son action lente et sûre. Ces effondrements de falaises sont encore une preuve de plus à l'appui de ma thèse. Tous les *ahu* ont été élevés à peu de distance de la mer, sur une même ligne. Si leur construction s'était effectuée à une date très reculée, il y a longtemps qu'ils se trouveraient au fond de l'eau, et le sort qui les menace depuis quelques années les aurait déjà atteints. Exception faite de l'*ahu* Riki-riki et de quelques statues contre lesquelles la mer brise, il n'est encore dans l'île aucun mausolée côtier dont on signale la disparition. En sera-t-il de même à la fin de ce siècle?

Chaque pouce de la région côtière de l'île de Pâques a été habité. Nous avons beau escalader les pentes du volcan, nous perdre dans les pierrailles les plus rébarbatives, longer les falaises les plus vertigineuses, partout les *ahu*, petits ou grands, intacts ou tombés en ruines, se suivent presque sans interruption. Il n'est pas un seul de ces mausolées qui ne soit rempli d'os. Ceux-ci blanchissent au soleil lorsque l'*ahu* a été éventré ou apparaissent en masse compacte dans les caveaux dès qu'on soulève les gros cailloux qui recouvrent le sépulcre. L'île de Pâques est un vaste ossuaire et les squelettes des moutons (aujourd'hui 40 000 moutons occupent les trois quarts

de l'île) accentuent encore son caractère de gigantesque charnier.

Cet amoncellement d'ossements avait déjà frappé quelques voyageurs qui en avaient conclu que l'île de Pâques était un ancien cimetière où les habitants d'un archipel disparu venaient enterrer leurs morts. L'idée fait sourire par sa naïveté. Où sont-elles, ces îles? Comment les retrouver dans les profondeurs fantastiques sur lesquelles on navigue à quelque milles déjà de l'île? Et si les os ensevelis dans les *ahu* sont ceux d'étrangers, les morts des anciens habitants de l'île qui au cours des siècles doivent bien avoir atteint le chiffre de quelques dizaines de milliers, où les a-t-on ensevelis? Chaque *ahu* est en relation avec les restes d'une ou de plusieurs huttes et la simple topographie révèle que ce monument funéraire dépendait à son tour d'un village. Le culte des ancêtres est l'un des traits les plus saillants de la vieille religion des Maoris; pour ces Polynésiens le tombeau collectif d'une communauté est en même temps le sanctuaire où il célèbre ses grandes fêtes et communie avec les êtres de l'au-delà. L'*ahu* était aux villages pascuans ce que le *marae* était aux clans et aux familles polynésiennes des autres îles.

Cette revue des mausolées, qui formera le plus clair de notre travail archéologique, est monotone pourtant. Chaque *ahu* présente une particularité qui témoigne de la force de l'individualisme polynésien et des libertés que se permettait dans les manifestations matérielles de sa civilisation cette race si formaliste et si désespérément attachée à son rituel. Voici l'*ahu* Vaitakitemoa dont une des dalles de la façade est taillée en forme de statue, l'*ahu* Vaimata avec un signe de tabou dressé sur une de ses ailes et un pourrissoir démesurément long. C'est à peine si, à quelques dizaines de mètres du mausolée, le voyageur pressé perçoit un renflement soigneusement pavé. Sous cette curieuse voûte qui dépasse à peine le niveau du sol se dissimule l'un des plus curieux édifices que j'aie examinés à l'île de Pâques.

Un couloir, juste assez large pour permettre à une personne de s'y introduire, s'ouvre dans le sol. Les parois sont faites de dalles soigneusement polies et jointes comme les planches d'une caisse. On se glisse ainsi sur plusieurs mètres pour

tomber dans une salle souterraine de près de trois mètres de hauteur. Comment exprimer le sentiment bizarre que j'éprouvai quand je fis craquer la première allumette et que je vis d'un côté les arêtes d'une grotte et de l'autre des murs faits de blocs disposés avec cette science de l'assemblage que je ne connais qu'au Pérou et à l'île de Pâques? Le toit était formé, lui aussi, de grandes dalles. A mes pieds les éternels squelettes gisaient là, comme à dessein, pour parfaire ce décor théâtral et grandiloquent. Il semble que les Pascuans aient voulu ajouter encore au romantisme de leur île.

J'aurais voulu savoir la destination de ces chambres souterraines. Par la suite j'en explorai un certain nombre qui ne le cédaient en rien à celle-là pour le côté macabre. Mes informateurs prétendaient que ces souterrains étaient des cachettes où les femmes et les enfants se réfugiaient en temps de guerre. Ce n'est là que pure fantaisie, car rien ne dissimule l'entrée de ces puits ou de ces grottes qui, en outre, devaient être connues de tous. Sans doute étaient-ce des greniers ou des habitations utilisées dans des circonstances que nous ignorerons toujours.

De même qu'une gigantesque scorie, l'île de Pâques est pleine de trous, de cavernes, de couloirs souterrains, de fissures et de gouffres. Alors que nous étions au camp de Puna Marengo, un indigène me conduisit dans une grotte curieuse. Il s'en détachait des couloirs qui aboutissaient dans d'autres salles, s'ouvrant elles-mêmes sur des puits qui conduisaient dans des cellules au cœur de la falaise. L'intérieur de ces antres était parsemé d'os humains. Comme si le cadre n'était pas suffisamment sinistre par lui-même, le vent qui s'infiltrait au travers des porosités de la roche, faisait entendre un « hou, hou » continu et lugubre.

Les dieux ne devaient pas être absents de toutes ces grottes; sinon comment nous expliquer la présence, dans celle qui est dite Heu, de ces dizaines d'effigies figurant une divinité aux grands yeux où nous reconnaissons sans peine le Tiki néo-zélandais et marquisan. Tous les défauts de la pierre, toutes les surfaces renflées ou planes ont été utilisés pour tracer le symbole de ce démon, et son esprit emplit encore aujourd'hui la cave qui lui était dédiée. Étendu au fond de l'abri où je m'étais réfugié contre la pluie, je sentais converger sur moi les

regards de toutes ces orbites démesurées. Elles me fixaient de leurs yeux vides avec l'obstination des morts. La chaleur humide de la grotte avait aussi la moiteur des caveaux, et je crois que nul endroit de l'île de Pâques, aux aspects si funèbres, n'évoque avec une telle intensité la pourriture, le deuil et l'ennui.

Les yeux de Tiki nous accompagneront à travers toute l'île. Combien de fois en marchant ne suis-je pas tombé sur des rochers ou des pierres qui portaient son image gravée en creux? Les indigènes le nommaient Maké-Maké et en faisaient le protecteur des oiseaux. Le culte le plus important de l'île lui était adressé.

Ses yeux en cercle esquissent une tête de mort. Telle paraît, du moins, avoir été l'intention de l'artiste qui le premier inventa le symbole du Tiki. Un légende, recueillie *in extremis* à l'île de Pâques, parle d'un crâne qui, tombé à la mer, serait devenu le grand dieu Maké-Maké. Quelle fonction avait-il? Rappelons-nous que son effigie était sculptée dans une grotte de pêcheurs et qu'elle est souvent associée à des pétroglyphes représentant des poissons et des tortues.

« Il n'y a plus de rois, c'est pourquoi il n'y a plus de tortues. » C'est par cette phrase que mon guide chercha un jour à m'expliquer pourquoi les tortues ne fréquentent plus les côtes de l'île, alors que jadis des flotilles de barques partaient à leur recherche et revenaient joyeuses, traînant derrière elles des quantités suffisantes de cette viande exquise pour faire ripaille. Les rois ne sont plus et il est devenu inutile de faire le guet dans les *tupa*, ces tours en pierre qui se dressent encore sur différents points de la côte et où des veilleurs se relayaient, cherchant à découvrir sur la mer le sillage d'un banc de tortues.

Les notions géographiques sont si étroitement associées à des paysages conventionnels que l'esprit a peine à réagir contre elles. Ce simple mot « Polynésie » fait surgir des visions de douceur, d'abondance et de paix. Aussi est-il difficile, dans cette île de Pâques si dénudée, si sévère, de réaliser que l'on vit dans ces Mers du Sud dont le charme a imprégné la littérature de tout un siècle. Moi-même, j'ai eu de la peine à admettre que je me trouvais en Polynésie, jusqu'au jour où je m'étendis sur le sable de la baie d'Anakena. Les indigènes aiment Anakena.

Pour m'en exprimer la beauté, ils me disaient : « Anakena est la plus belle baie du monde », et cette formule ne prêtait pas à rire, car leur île est vraiment tout leur monde.

Il manque à Anakena les cocotiers des Marquises et les fonds de coraux, mais le sable y est doux et s'étend loin dans la mer. Aujourd'hui les indigènes viennent s'y baigner comme nous allons à Cannes ou à Nice. Dans le fond de la baie, un vieux Breton, établi dans l'île depuis cinquante ans, a construit une maison et planté une allée d'arbres. Sa masure est en ruines, mais il a à jamais marqué le paysage d'une touche campagnarde et française, étrangement mélancolique au milieu des cônes volcaniques.

Anakena était la résidence des rois. Leurs mausolées encadrent toute la baie et ce sont les crânes des nobles du clan aristocratique des Miru qui blanchissent dans le sable.

Nous avons passé un mois sur le sable d'Anakena, moi à me faire raconter les légendes et les traditions du passé et mon collègue à faire des plans et des aquarelles. Nous ne pouvions nous arracher à cette plage qui jadis devait retentir des rires et des cris des jeunes femmes et des enfants qui se baignaient dans la mer et dont il me semble voir les silhouettes brunes sur les rochers noirs. Un jour, des femmes du village vinrent nous trouver et, obéissant à l'instinct atavique, elles entrèrent dans l'eau. Au lieu de s'y jeter comme jadis, nues et rieuses, elles avancèrent vers les vagues, empêtrées dans leurs longues chemises et offrant le spectacle lamentable d'une plage pauvre, fréquentée par de petits bourgeois honteux. Non, décidément, mieux vaut laisser Anakena à la garde des morts.

De tous les navigateurs qui ont visité jadis l'île de Pâques, aucun n'en a laissé un tableau plus charmant que La Pérouse. Cet officier français était un esprit fin, plein de sensibilité et de tact et la délicatesse de ses sentiments parfume encore ses notes de croisière. Comme pour le récompenser de ses bontés à leur endroit, les indigènes, qui d'ordinaire ignorent les noms que les géographes ont donnés aux baies de leur île, ont adopté celui de La Pérouse, dont ils ont fait Rapérou, pour désigner une petite anse sablonneuse qui a été sans doute l'un des endroits les plus densément peuplés de l'île.

Les *ahu* sont morts. Il faut être archéologue pour y prendre intérêt. La réputation des sites et des hommes repose toujours sur un élément de grandeur, explicable ou non, mais que l'instinct perçoit. Si l'on a attribué à l'île de Pâques une civilisation extrêmement avancée, si l'on s'est refusé à voir dans les habitants actuels les descendants de ceux qui auraient créé un empire englouti, c'est parce qu'il est un lieu d'une grandeur sauvage qui a frappé l'imagination de tous ceux qui l'ont vu, c'est le volcan Rano Raraku. Quelle qu'ait été leur tournure d'esprit, leur culture personnelle ou leur sensibilité, les mots par lesquels ils ont décrit ce site ont toujours gardé l'empreinte de leur émotion. C'est de la somme de ces impressions profondes qu'est née la légende de l'île de Pâques, « vestige de l'Atlantide ».

J'étais depuis deux mois dans l'île lorsque je visitai le volcan pour la première fois. D'avoir vu plus d'une centaine de ces statues couchées au pied des *ahu*, je m'étais familiarisé avec ces colosses et je pensais n'éprouver aucune émotion quand je les visiterais dans leur royaume. J'ai vécu ensuite trois semaines au milieu d'eux et je les ai contemplés par la tempête, sous le soleil, au clair de lune et par des nuits obscures. Chaque fois comme au premier jour, j'ai éprouvé le même saisissement et le même malaise. Ce n'est pas tellement leur taille qui oppresse que le désordre dans lequel ils se présentent. S'ils étaient groupés suivant un plan apparent, on percevrait la volonté et la pensée des morts, mais l'on est troublé par cet éparpillement presque humain, par le caractère tumultueux de cette assemblée de géants au grand nez et à la nuque plate.

Toutes les statues sont sur le même modèle, mais leur distribution capricieuse les dote d'une certaine individualité. Il en est qui forment des conciliabules amicaux, d'autres qui, isolés, prennent de ce fait un air dédaigneux et méchant, d'autres enfin penchées qui inspirent la pitié. Tous ces personnages avaient leur nom et beaucoup l'ont conservé jusqu'à l'heure actuelle. Il faut croire que les indigènes avaient, eux aussi, perçu tout ce qu'il y avait d'accessible dans l'humeur de ces colosses, puisqu'ils ne se sont pas gênés pour appeler le plus haut d'entre eux *Piro-piro*, ce que signifie « le puant ».

STATUES DU VOLCAN RANO RARAKU

L'auraient-ils baptisé ainsi à cause de son nez retroussé qui semble humer une odeur désagréable?

Derrière les essaims de statues éparpillées sur la pente verte du volcan, vient l'armée de celles qui sont en train de naître. Le chantier a beau être silencieux et abandonné et les ouvriers morts depuis de longues années, les statues ébauchées, à moitié taillées, prêtes à être descendues dans la plaine, dégagent une atmosphère plus vivante encore que les sculptures achevées qui veillent aux avant-postes de la carrière. Ici tout exprime le travail et l'effort.

On se promène dans la carrière comme si l'on était dimanche: les ouvriers sont partis au village, mais demain ils reviendront et de nouveau les flancs de la montagne retentiront des coups des pics en pierre; on entendra rire et discuter et les chants rythmés des hommes qui halent les statues s'élèveront sur les pentes de Rano Raraku. Comment ne reviendraient-ils pas, ces sculpteurs, puisqu'ils ont laissé leurs outils à pied d'œuvre, il y a cent cinquante ans peut-être et qu'il suffit de se baisser pour les ramasser?

Mais quelques pans de la falaise sont taillés à pic et les statues qui proviennent de là sont depuis longtemps sur quelque *ahu* de l'île. Dans une crypte taillée à coups de pierre dort un colosse de quinze mètres, étendu sur un lit rocheux. Un mois plus tard, si on avait continué à miner sa base, il aurait été prêt à quitter son alvéole et à glisser vers la mer. Maintenant il restera pendant des siècles dans sa niche, entouré de fougères, comme un mort qui n'aurait personne pour le veiller. Car ils sont morts, eux aussi, ses deux compagnons dont la face et la poitrine ont été ébauchés là, tout près, devant la caverne, et qui viennent à peine de sortir du chaos.

Pour gagner les alvéoles voisins, il faut marcher sur des corps, s'accrocher à des nez et enjamber tous les blocs, tous les affleurements de tuf qui ont été transformés en statues ou en germes de statues. Tout d'abord on en distingue une ou deux, puis brusquement, par hasard, on s'aperçoit que l'on est assis sur une gigantesque arcade sourcilière. On se relève pour l'examiner, mais à côté on voit des mains appliquées sur un ventre et, contre ce torse, une autre tête. Les lignes se confondent dans la grisaille de la roche et l'on n'est jamais sûr que

TÊTES DE L'ÎLE DE PÂQUES

l'on ait épuisé la revue des corps. Cette chasse aux statues n'est pas sans me rappeler ce jeu enfantin qui consiste à découvrir sur un dessin le chasseur ou le lièvre dont la silhouette se dissimule dans le feuillage d'un arbre ou le cours d'une rivière. Nous parvenons enfin vers ce grand cadavre dont la blancheur nous inquiète. Sa tête repose sous une sorte de dais excavé dans la roche. L'eau, en tombant goutte à goutte de la falaise, a creusé sa poitrine.

Ici les ouvriers ont été diligents et les statues sont presque achevées. Quelques coups de marteaux et cette longue et fine crête qui, comme une échine, retient le corps à la matrice, était brisée et la statue prête à glisser sur l'herbe dense et drue qui s'étale au-dessous d'elle. Encore quelques jours et l'on aurait enlevé les pierres qui la calent; elle serait alors partie pour être adorée sur un *ahu*. Qui sait si elle n'était pas destinée au mausolée dont on était en train de dresser les assises, près de La Pérouse, lorsque les travaux ont été mystérieusement interrompus? Sans doute était-ce parce qu'ils pressentaient les malheurs inconnus qui allaient les obliger à abandonner leur tâche que les sculpteurs ont travaillé avec une telle frénésie. Étaient-elles donc si nombreuses et si exigeantes à ce moment-là, les âmes des ancêtres, pour qu'on s'acharnât à extraire en une fois une centaine de statues? Était-ce la crainte de perdre la face et d'être moins que leurs voisins qui poussaient les familles à dresser des statues en nombre toujours croissant et d'une taille de plus en plus haute sur le tombeau de leurs morts? Une chose est certaine : les ouvriers de la dernière heure ont essayé de surpasser tout ce qui avait été fait dans l'île. Aucune des statues qui ont quitté la carrière n'atteint à la taille de l'immense colosse de près de vingt mètres qui gît de tout son long, inachevé, sur un des contreforts du Rano Raraku. Toute une arête de la montagne est devenue homme.

Avant que les Blancs soient venus détruire le passé de l'île, des touristes indigènes ont visité la carrière. Ils s'y rendaient des villages de la côte et admiraient le puissant travail de leurs pères. Pour occuper leurs loisirs, ils ont gravé des signes sur les niches et sur le nez des statues. Ces oisifs, par manque d'imagination peut-être, ont répété partout la silhouette de la fré-

gate, l'oiseau sacré par excellence, et les grandes orbites, symboles du dieu Maké-Maké.

Le peuple des statues s'est également installé en maître à l'intérieur du cratère. Il y vit dans une autre atmosphère. Le fond de l'entonnoir est occupé par un lac bordé de joncs et de marais où le bétail vient s'abreuver. Des pentes verdoyantes bornent l'horizon et l'on est dans ce trou un peu comme dans un monde à part, enchâssé dans l'île de Pâques. Je ne sais pourquoi les statues qui, des bords de la lagune, montent vers la crête du volcan, ont une physionomie plus aimable et plus paisible que celles qui veillent en sentinelles sur les abords de leur domaine.

Ces statues ne sont pas l'œuvre de démons ou d'une race exceptionnellement douée. Elles ont été élevées par des hommes, et, si étrange, si insolite que puisse nous paraître cet extraordinaire déploiement d'énergie, il doit pouvoir s'expliquer.

Le travail même des statues ne présentait aucune difficulté : le tuf volcanique est une sorte de terre que la présence de milliers de nodules de roche dure rend résistante. Rien n'est plus aisé que de tailler et de former cette matière friable. Les indigènes modernes en savent quelque chose, eux qui détruisent de si bon cœur les statues anciennes pour en faire de petits modèles portatifs à l'usage des rares bateaux qui viennent mouiller devant leur village. En une après-midi, avec une bonne hache, ils débitent en plusieurs morceaux l'image d'un de leurs ancêtres, quel qu'en soit le format, et en un rien de temps ils leur ont donné la silhouette de l'effigie détruite.

Celui qui observe les statues d'un œil impartial, est frappé de la netteté des angles, du poli des surfaces et de la précision des détails. Il faut avoir vu, comme je l'ai fait, la tempête s'acharner sur ces géants, la pluie les laver par rafales, il faut avoir entendu siffler autour d'eux le vent pour se convaincre qu'il est impossible que de nombreux siècles aient passé sur eux sans les marquer. Ailleurs, dans l'île, il a suffi qu'une statue tombât sur une place exposée à l'humidité pour qu'elle se mît littéralement à fondre. Les traits s'effacent peu à peu et le corps se désagrège lentement. La statue abritée aujourd'hui au Musée du Trocadéro et qui a longtemps été exposée au

Jardin des Plantes, a beaucoup souffert de la pluie et du gel.

Le premier argument en faveur de l'âge récent de ces statues est donc d'ordre géologique. Il en est d'autres d'un caractère archéologique. Le style des statues, certains détails, le traitement des oreilles et des mains suggèrent une ressemblance frappante avec les statuettes en bois de l'île de Pâques dont les collectionneurs se montrent si friands. Ces *moai kava-kava*, comme les appellent les indigènes, ont été taillés jusqu'au milieu du siècle dernier et on en fabrique aujourd'hui encore sur le modèle ancien. Ces productions grossières et presque ignobles n'en témoignent pas moins de la continuité d'une tradition, et l'on ne peut mettre en doute que ce ne soient les mêmes mains qui aient taillé la pierre et le bois.

L'une des plus belles statues de l'art pascuan, celle où le style particulier à l'île se manifeste avec le plus de pureté, est aujourd'hui exposée dans le péristyle du British Museum à Londres. Elle provient d'Orongo. On l'adorait encore au siècle passé et les clans qui allaient prendre part au concours de l'homme-oiseau la couronnaient de fleurs. La vieille idole incarnait un dieu vivant et participa à la vie indigène presque jusqu'à l'époque contemporaine. Admettons, comme beaucoup l'ont dit, que ces statues se soient dressées là depuis des millénaires. Comment expliquer alors que les indigènes qui ont gardé un goût si vif pour la pierre tendre dont elles sont faites, n'aient pas su modifier leur art, produire des formes nouvelles, en un mot se dégager du style monotone de leurs *moai*.

On a souvent répété que le transport des statues était une œuvre surhumaine, présupposant une population plus dense que celle que l'île aurait pu nourrir. On a parlé de poids de cent tonnes, de cinq cents tonnes même. Au cours de mes chevauchées dans l'île, j'ai souvent rencontré des statues de sept à huit mètres de hauteur et de près de deux mètres d'épaisseur, étendues sur le sol au milieu des champs de pierraille. Elles sont particulièrement fréquentes aux abords du volcan. Au Pérou, on les aurait appelées les « statues fatiguées », à l'instar des blocs mégalithiques qui n'ont jamais atteint l'ouvrage cyclopéen auquel on les destinait. Ces statues se sont arrêtées en route, peut-être en cette année où les ouvriers du

volcan laissèrent tomber leurs ciseaux de pierre pour ne plus les reprendre.

La vue de ces colosses, pourquoi ne pas l'avouer, me préoccupait. J'imaginais mal le transport de cette masse friable au travers des pierres et sur les pentes des volcans. Plus tard, lorsque je connus le poids spécifique du tuf et que j'appris que la grosse tête du Trocadéro, par exemple, qui représente plus du tiers du poids d'une statue de taille moyenne, ne pèse que mille cinq cents kilos, ce problème cessa de m'inquiéter. Plus tard je vis les marins du « *Mercator* », aidés de la population du village de Hanga-Roa, traîner jusqu'au rivage le lourd *Hanga-Onéoné* qui, lui, est en basalte.

Nous ignorons les conditions de travail à l'île de Pâques il y a un siècle, mais il est à supposer qu'elles étaient à peu près les mêmes que dans les autres îles de la Polynésie. Si un chef ou une famille avait besoin de main-d'œuvre pour faire haler une statue du volcan au village, on se cotisait, on élevait des poules, on augmentait l'étendue des champs cultivés et lorsqu'on avait réuni suffisamment de nourriture, on invitait les parents, les amis et les gens des clans voisins. On s'attelait aux cordes, on tirait la statue sur quelques centaines de mètres au milieu des chants, des cris et des rires, puis, quand on était fatigué, on se reposait, on faisait ripaille et on rentrait chez soi, pour recommencer quelques mois plus tard. En une seule journée, les trois cents marins de la frégate anglaise, la *Topaze*, descendirent la statue qui se trouve au British Museum, d'Orongo au village de Hanga-Roa. Ils parcoururent une distance d'au moins trois kilomètres.

Beaucoup admirent cette floraison de statues et oublient que cette petite île de Pâques n'est pas seule dans son cas. Toutes les îles polynésiennes sont pleines de statues qui, comme ici, surmontaient des édifices funéraires et religieux. Certes elles sont moins grandes qu'à l'île de Pâques, se contentant d'atteindre une hauteur de deux mètres, mais où disposait-on d'une matière aussi facile à travailler que le tuf du Rano-Raraku? Quelle île a des étendues planes assez vastes pour qu'on y pût jadis traîner des statues? Quelques mois plus tard, je visitai les Marquises. Dans la vallée de Taipi-vai, les indigènes me conduisirent à un sanctuaire dans la forêt, sem-

blable à nos *ahu*. Il était entouré de figures en pierre d'une taille modeste, mais je fus aussi étonné de les trouver là, sur la pente abrupte d'une vallée marquisane, au milieu de la sylve tropicale, que je l'avais été dans l'île de Pâques lorsque je m'arrêtai devant une statue tombée du podium d'un *ahu*.

Le sens de la réalité est un précieux auxiliaire dans la solution de problèmes tels que celui que nous essayons de résoudre. Du fait que dans la carrière il est des statues de quinze mètres en voie de construction, on en a conclu que des masses de ce poids ont été transportées au travers de l'île. Si l'on excepte la statue de Paro, sur l'*ahu* Punahoa, qui n'est qu'à quatre ou cinq kilomètres de la carrière, toutes les statues d'*ahu* mesurent en moyenne quatre à cinq mètres et ne doivent pas de ce fait peser plus de six à sept tonnes. Un tel poids n'a rien d'exagéré. A supposer que la population au XVIIIe siècle ait été encore de 3 000 âmes (et certainement elle a dépassé ce chiffre), nous avons une densité suffisante pour fournir la main-d'œuvre nécessaire.

Le seul mystère réellement troublant de l'île de Pâques, le seul auquel on ne puisse donner une réponse est l'interruption brusque des travaux dans la carrière du volcan. Le fait est là, indéniable. Près de cent statues commencées sont restées inachevées et quelques-unes ont été abandonnées peu de jours avant d'être sorties du chantier. Devant cet arrêt subit de l'activité de toute une masse d'ouvriers, on pense inévitablement à un cataclysme, à un événement formidable qui aurait bouleversé de fond en comble la vie de l'île. Les indigènes ont toujours eu conscience que quelque chose de très grave avait dû se produire à un moment donné, frappant de paralysie l'armée des sculpteurs. Ils racontent à ce sujet une longue histoire où il est question d'une langouste géante que les travailleurs auraient mangé gloutonnement sans en rien laisser à une vieille magicienne. Elle aurait alors prononcé un *iviatua*, c'est-à-dire un charme puissant, et dès lors la carrière serait devenue silencieuse.

Oui, certes, ce site frappé d'interdit est encore sous le charme de la vieille sorcière, mais est-ce bien elle qui a dispersé les hommes de jadis? Ne peut-on pas supposer qu'un événement d'une vérité plus humaine se soit produit? Nous savons que,

chez les Polynésiens, toute œuvre demandant quelque habileté spéciale ou la coopération d'un grand nombre d'individus était exécutée par des associations de techniciens. Il est probable qu'il en était de même à l'île de Pâques. Si, comme nous avons tout lieu de le croire, la fabrication des statues s'est continuée jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il aura suffi d'une épidémie apportée par quelque bateau européen ou d'une guerre d'extermination, comme il y en a eu au début du XIXe siècle, pour expliquer la désertion des chantiers.

Le folk-lore de l'île que j'ai recueilli au cours de cette mission, est encore plein des échos des luttes sanglantes que se livrèrent les clans il y a quelques générations. Même si l'on voulait transposer le souvenir de ces tueries dans un lointain passé mythologique, un fait à lui seul témoignerait de l'acharnement de ces luttes et de leur date récente. A la fin du XVIIIe siècle, toutes les statues étaient encore debout sur les *ahu*. Au milieu du siècle suivant, elles étaient à terre. Interrogez n'importe quel indigène et il vous dira aussitôt que ce fut le clan Tupahotu ou le clan Miru qui culbuta les *moai* de tel ou tel mausolée et, pour quelques statues, il vous donnera même le nom de l'individu qui commit le sacrilège. On n'a pas oublié la nature du mal dont le coupable fut frappé pour avoir violé le tabou. Les vieillards disent que c'est au temps de leurs grand-mères que l'île retentit du fracas des statues qui s'écroulaient et que les clans s'acharnèrent à s'offenser réciproquement dans la personne de leurs ancêtres.

Seul le tronc d'une statue est resté sur sa base. Tout près de lui une tête coupée émerge des décombres, regardant avec des yeux vides comme ceux d'un mort. Ce fut sur cette vision que je quittai la longue série des *ahu* pour escalader les flancs du volcan Rano Kao, centre du culte de l'homme-oiseau et le dernier sanctuaire du paganisme dans l'île. Le village moderne est à ses pieds et, dans un prochain article, je parlerai de cette population instable et nerveuse qui a survécu à la ruine de sa civilisation.

A. MÉTRAUX

LE PRINCE DE LIGNE ET LES JARDINS

Il n'est peut-être pas de conquête plus flatteuse pour l'esprit et le goût français que la séduction exercée au XVIIIe siècle par notre pays sur le maréchal prince de Ligne. Non point que d'autres ignorèrent alors cette emprise, mais pas assez complètement pour qu'ils revinssent, comme ce grand seigneur wallon, visiter la cour de France avec tout le plaisir délicat de la fidélité.

Charles-Joseph, huitième prince de Ligne, né en 1735 à Bruxelles — l'on fête cette année le bi-centenaire de sa naissance — n'a pas été élevé dans l'amour de la France, il est curieux de le remarquer : « Le prince Ferdinand, mon oncle, dit-il dans ses *Mémoires*, m'avait si bien inspiré sa haine pour les Français, que j'ai été bien longtemps à les abhorrer. Le duc de Croÿ est le premier militaire de cette nation qui vint chez nous après la prise de Bruxelles : je ne le vis pas de sang-froid. » Son père, le maréchal Claude-Lamoral, fit succéder auprès de lui plus d'un gouverneur, et parmi eux plus d'un Français : peut-être est-ce grâce au dernier, un M. de la Porte, qu'il aimait beaucoup, que ses préventions contre la France commencèrent à se dissiper.

C'est à Belœil, terre ancestrale de sa famille dans le Hainaut belge, que Charles-Joseph passe toute son enfance. Son père a considérablement embelli cette magnifique résidence; il y a tracé les merveilleux jardins à la française qui existent encore. N'oublions pas que pendant les vingt-cinq premières

années de sa vie, Ligne a vu les travaux d'achèvement du parc, et ce spectacle n'a certainement pas peu contribué à lui donner l'amour des jardins.

Plus tard, malgré la mode des jardins irréguliers, il admirera toujours l'œuvre de son père, il la respectera, n'en sacrifiant qu'une très faible partie au goût nouveau : « C'est à mon père, dira-t-il, que la gloire de mon Belœil est due... Satisfait de l'harmonie des grandes proportions que j'ai trouvées dans mes jardins, je n'ai eu garde d'y rien déranger, et j'ai tâché de m'y faire un mérite dans un genre différent. » C'est ce qu'on lit dans ce *Coup d'œil sur Belœil et sur une grande partie des jardins de l'Europe* du prince de Ligne, qui est véritablement le plus parfait ouvrage que puisse écrire un savant amateur-théoricien rempli de savoir et de fantaisie.

Il faut le dire, ce n'est jamais sans se faire violence que l'on se résout à n'éclairer qu'un seul aspect de la figure, si complète et si variée, du prince de Ligne, homme de guerre, écrivain, diplomate, homme de cour. Pourtant nous devons aujourd'hui non seulement nous limiter à montrer quel parfait amateur de jardins fut Ligne, mais encore ne rapporter que ses visites, suivies de ses jugements, à nos beaux jardins d'Ile-de-France, de peur d'être débordé ici par ce vaste et magnifique sujet.

En 1760, le prince de Ligne met pour la première fois le pied sur la terre de France. L'on sait assez que les Pays-Bas étaient alors possession d'Autriche. C'est donc à la cour de l'Empereur, comme l'on disait alors, qu'appartenait Charles-Joseph. Il est envoyé par son souverain en ambassade à Versailles pour porter à Louis XV la nouvelle de la victoire d'une armée autrichienne sur la Prusse à Maxen. Dans ses *Mémoires* il ne semble pas garder un très bon souvenir de l'accueil que lui firent aussi bien le roi de France que la favorite, madame de Pompadour. Son heure n'était pas venue, ce qui ne l'empêcha pas, durant ce même règne, de revenir en France plusieurs fois, exactement dans les années 1763, 1767, 1769, deux fois en 1770, puis en 1771, 1772 et 1774.

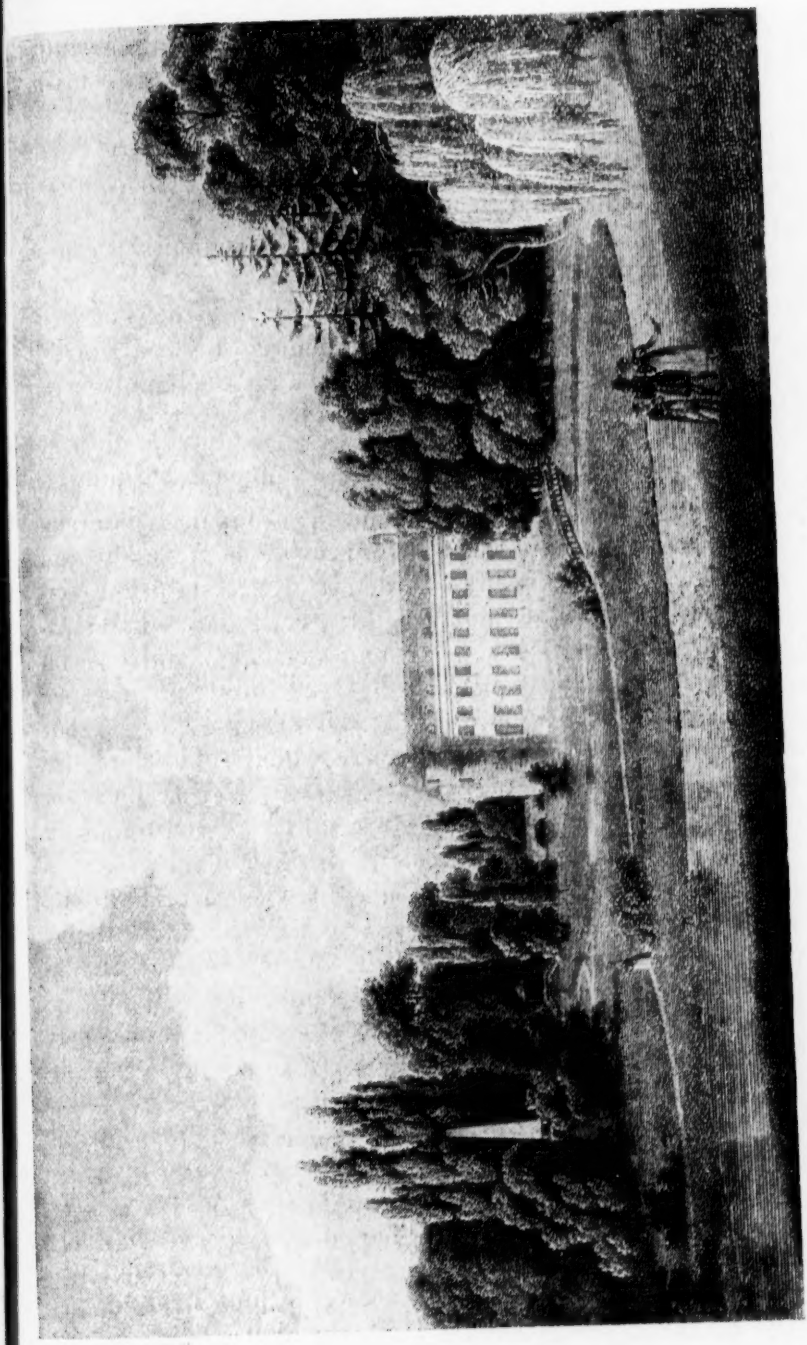
Cependant le règne de Louis XV a pris fin. Ligne n'ose paraître encore à la cour de Louis XVI, il lui semble qu'une légère disgrâce l'enveloppe, car il a intercédé auprès de la

Reine pour madame du Barry. Une circonstance toute fortuite allait le ramener, et cette fois définitivement, à la cour de France : il rencontre à la frontière, dans une inspection de troupes, le comte d'Artois; le prince insiste pour que Ligne aille le voir à Versailles. Il parle de lui à la Reine, qui lui ordonne de venir : « Le goût du plaisir, écrira-t-il dans ses *Mémoires* me conduisit à Versailles, la reconnaissance m'y ramène. »

Dès lors la Reine l'admet dans son cercle intime, et il ne cessera de témoigner à la souveraine par sa présence répétée, et dans tous les écrits qu'il laissera, la plus déférente et la plus profonde des admirations.

Voici donc le prince de Ligne à Versailles; il ne manquera pas de le juger dans ses écrits. Comme beaucoup de ses contemporains, il n'aime guère cette Maison royale, la mode n'y était plus : « Le climat, le sombre, le désert et la distance de Versailles ennuient tout le monde », a-t-il écrit dans un remarquable *Mémoire sur Paris*, peu connu, mais qui montre en lui un précurseur de « l'urbanisme ». — « Que le Louvre redevienne le séjour des rois, des plaisirs et de la vertu. » Ainsi la cour reprendra contact avec le peuple, dont elle entendra les doléances et verra les peines : « On ferait le bien, on empêcherait le mal et on passerait ensuite tout son temps au plaisir, sans aucun remords... Que Paris aime et connaisse ses souverains. Qu'on n'y fasse plus de ces tristes entrées qui ont l'air de la prise d'une ville. » Versailles pourtant ne doit pas être abandonné : « Qu'on blanchisse, raccommode et purifie Versailles, et que, dans les grandes chaleurs, on y aille souper, faire jouer les eaux, et y donner des fêtes. Mais que le chef-d'œuvre de Perrault (le Louvre) redevienne ce qu'il était, et serve de modèle pour tout ce qu'il y a à y ajouter. » Il a lancé aussi une « hérésie », dit-il plaisamment en parlant du jardin des Tuileries, qui « l'ennuie comme un opéra de Lully ».

S'il est sévère pour Versailles, encore une fois, n'est-il pas de son temps? « Versailles est triste, dit-il dans son *Coup d'œil sur Belœil*, mais le plus grands des Rois, et le Roi du plus beau pays, ne peut guère avoir d'habitation traitée autrement. Je souhaite qu'on pardonne le Rocher des Bains



LE CHATEAU DE BELŒIL VERS 1800

d'Apollon. Je le trouverais superbe à Fontainebleau, ou peut-être plus loin du château. Qu'on prenne garde de se laisser séduire par des tableaux. Il y a de quoi en faire un magnifique de ce morceau de jardin. Mais les plus beaux chevaux et les plus belles figures de marbre y ont l'air de biscuit en proportion des masses énormes de pierre, où on les a placés. Il est aisé de se tromper aux effets. Les autres parties devraient donc être traitées de ce ton-là ».

Mais allons à Trianon : l'homme de cour, autant que l'amateur, lui a consacré des pages charmantes, où il le juge avec esprit et délicatesse. Il fait une esquisse légère de « l'ouvrage des Grâces » : « Cette Trinité plus gaie, plus aisée à concevoir que l'autre, ne formant qu'une seule divinité que je ne nommerai pas, travaille au Petit-Trianon. Heureusement que tout n'est pas fait encore (n'oublions pas que Ligne a publié son *Coup d'œil* pour la première fois en 1781, et qu'il le composait depuis plusieurs années déjà) car j'aurais trop de choses à dire. J'en devine beaucoup qui seront d'un charme inexprimable. En attendant, on y respire l'air du bonheur et de la liberté. Le gazon semble plus beau, l'eau paraît plus claire. C'est elle seule de qui l'on pourrait entendre quelques murmures, et elle a même un peu de peine à s'y mettre; si l'on n'y employait pas la force, je doute que celle des ruisseaux leur permît de quitter ce jardin enchanteur »; comme la louange est fade, « je comptais, dit-il, me permettre cette petite gaîté. Je viens de Trianon. Pour mon malheur, l'eau y arrive en abondance et se fait entendre à merveille. Son murmure auquel je ne m'attendais pas, vient donc de ne pouvoir plus s'arrêter dans cet asyle heureux qu'on peut abandonner sans regret. On se croit à cent lieues de la cour. Cependant la vue des environs de ce joli jardin est si bien ménagée, qu'on dirait qu'elles y tiennent, et qu'il est dix fois plus grand qu'il n'est. Les grands arbres du parc de Versailles en forment, sans la moindre régularité, un cadre précieux. La Divinité dont je ne dirai pas le nom, a l'air de régner sur une grande étendue de terrain qui ne lui appartient pas, comme elle règne sur ceux qui ne sont pas nés sous ses lois ». Hommage délicat à la reine de France.

« Je ne connais rien, écrit-il encore, de plus beau et de mieux travaillé que le Temple et le Pavillon (le Temple de

l'Amour et le Belvédère de Trianon). La colonnade de l'un et l'intérieur de l'autre sont le comble de la perfection, du goût et de la ciselure. »

Puis Ligne en vient au Grand Rocher, voisin du Belvédère, et dont furent présentées à la reine de nombreuses maquettes avant qu'elle s'en montrât satisfaite : « Le Rocher et les chutes d'eau feront un superbe effet dans quelque temps, car je parie que les arbres vont se presser de grandir pour faire valoir tous les contrastes de bâtisse, d'eau et de gazon. La rivière se présente à merveille, dans un petit moment de ligne droite, vers le Temple. Le reste de son cours est caché, ou vu à propos. Les massifs sont bien distribués et séparent les objets qui seraient trop rapprochés. Il y a une grotte parfaite bien placée et bien naturelle. » (C'est la grotte proche du Belvédère, en descendant la rivière, où la tradition veut que Marie-Antoinette, au 5 octobre, ait été rejointe par le page qui lui apportait la nouvelle de la marche de la populace parisienne sur Versailles.) « Les montagnes, continue-t-il, ne sont pas des pains de sucre, ni de ridicules amphithéâtres. Il n'y en a pas une qu'on ne croirait avoir été là du temps de Pharamond. Les plates-bandes de fleurs y sont placées partout agréablement. Il y en avait une à qui je trouvais l'air un peu trop ruban. On doit, je crois, la changer. C'était le seul défaut que j'eusse remarqué; et cela prouve que, quoique le Petit-Trianon soit bien fait pour l'enthousiasme, ce n'est pas lui qui m'échauffe sur son compte. Il n'y a rien de colifichet, rien de contourné, rien de bizarre. Toutes les formes sont agréables. Tout est d'un style parfait et juste. Apparemment que les Grâces ont aussi beaucoup de justesse, et réunissent encore cet avantage à tous ceux qui les feront toujours adorer. »

Cette citation est longue, mais le mieux à faire, aujourd'hui, est de laisser parler le plus possible le prince de Ligne des jardins qu'il a vus. Il y a souvent collaboré, au surplus, et, comme l'a dit M. de Nolhac, il a pris à la création de Trianon « une part indirecte mais certaine ». La Reine, à n'en pas douter, lui a demandé ses conseils. Il en a donné aussi à d'autres qu'à elle, au duc de Chartres pour son jardin de Monceau, à M. de Monville pour son Désert.

Le jardin de Monceau, dessiné par Carmontelle pour le

duc de Chartres en 1773, et meublé des fabriques qu'il avait composées, n'existe plus que défiguré, réduit dans sa superficie, et privé de toutes ses petites constructions, sauf la Naumachie, la Pyramide égyptienne et ses accompagnements. Le « Pavillon du Prince » comme on disait alors (il a disparu) n'est pas assez caché dans les jardins, selon notre auteur. C'est que le terrain, agrandi par des acquisitions successives, a été mal « joint ». Mais, dit-il, « tel qu'il est, c'est un modèle. Tous les amateurs pourront prendre telle partie qu'ils voudront imiter chez eux ». Et il accentue encore l'éloge : « M. Carmontelle y a eu le mérite qu'il a dans ses charmants ouvrages dramatiques. Ce ne sont que des scènes, mais des scènes d'une gaîté, d'une vérité qui ne laissent à désirer qu'un tout cousu par une main aussi habile que la sienne. Mais lorsque les masses d'arbres auront bien séparé le Temple ouvert de marbre (il est aujourd'hui relégué dans une île de la Seine, à Neuilly, défiguré par une lourde calotte qui semble dater de l'époque de Louis-Philippe) du pont, et du moulin gothique, et que d'autres ôteront cette sécheresse de la colonnade abattue (la « Naumachie ») et qu'il y aura de la variété dans ce ton trop uniforme, avec le moulin et les carrières de Montmartre (qui servaient de points de vue) je défie les jaloux de jardins d'y trouver à redire. »

L'amateur conseille aussi M. de Monville au Désert. C'est un curieux jardin que le maître du lieu a tracé lui-même à la lisière de la forêt de Marly, du côté de Saint-Germain-en-Laye, et où la maison est la fabrique principale, et non la moins étrange : c'est le fût d'une colonne gigantesque, qui semble avoir été brisée, et dans les cannelures de laquelle sont percées les fenêtres : « Il ne faut pas attendre qu'elle soit finie pour dire que la colonne brisée par en haut, de quarante pieds (environ quinze mètres) de diamètre, dans laquelle il a fait une distribution parfaite de logements, est restée une idée tout à fait à lui. Comme elle sera plus haute d'un côté, que de ce même côté on voit un soubassement, et une base considérable, qui pourrait faire croire à l'immensité d'une élévation dont Dieu peut devenir jaloux, ainsi qu'il le fut de la tour de ses premiers enfants, on peut jouir d'une apparence d'illusion : et il n'y a pas de mal de s'y laisser aller, quand il y a du

plaisir. » Voilà pour la maison. Quant aux jardins, « il y a beaucoup de mouvement dans le terrain qui est à l'entour. Tout y est pittoresque, jusqu'à la porte même de son parc qui est un rocher faisant grand effet. Cette première scène mène à d'autres qu'on ne découvre jamais à la fois. Il n'y a qu'un Temple sur un ravin sans affectation, adossé au bois, qui soit vu de tous les points; il voit tout, et fait décoration partout. L'empereur de la Chine avouerait la petite maison chinoise de M. de Monville (elle existe encore) qui est un modèle en recherches, et au pied de laquelle sort par un gros mascaron une petite source qui, après avoir fait un joli ruisseau, et deux petites isles, va faire plusieurs pièces d'eau en terrasse et un morceau de jardin français charmant ».

Il est d'autant plus facile de juger de ce texte, et du bien-fondé des appréciations du prince de Ligne, que le Désert, dit Désert de Retz ou de Raye, existe toujours, habitation-colonne et fabriques : c'est un des plus curieux jardins de cette époque qui nous ait été conservé.

Le prince de Ligne passe rapidement sur les grands jardins à la française, mais en les caractérisant toujours d'un mot juste. Il les admet; pourtant ce n'est pas cette formule d'art qu'il préfère. Plus tard il écrira : « Il m'est permis plus qu'à un autre de dire : je ne décide point entre Kent et Le Nôtre », vers célèbre de l'abbé Delille, qui cite les représentants les plus fameux des deux styles. « Mon esprit n'est d'aucun parti, dit-il encore, quoique mon cœur soit pour l'irrégulier. »

La mode était alors, l'on s'en souvient, à l'anglomanie. Aussi Ligne développe-t-il ce point de vue, et, il faut l'avouer, il le fait avec une charmante éloquence : « C'est à la France à l'emporter sur tout et dans tous les genres. A force d'épuiser l'art, qu'on y revienne à la nature. Je parie que le jardin de Montaigne était naturel comme lui. C'est vous, pays charmant, qui réunissez tout. Pays d'enchantement! Vous êtes fait pour ressusciter dans vos jardins l'Arcadie heureuse. Rendez votre terre digne du séjour d'Astrée. Ne la privez pas des dons qu'elle a reçus de la nature en abondance, pour les remplacer par ceux de l'opulence. Vos cascades de marbre, vos magnifiques statues, vos pavillons superbes, vos chantiers

mis en berceaux, et vos jets qui menacent le ciel, ne valent pas un trône de gazon. »

C'est ainsi que l'aimable auteur prêche à la France le style à l'anglaise!

Et il constate : « On commence à faire en France plusieurs jardins chino-anglais, ou anglo-chinois, car on ne peut pas les séparer. » Et il décrit *Tivoli*, qui est la maison de M. Boutin, *Roissy*, terre du comte de Caraman, et surtout, assez longuement, le fameux *Moulin-Joli* du peintre Watelet, jardin qui bordait la Seine, entre Colombes et Argenteuil, et comprenait en outre trois îles, délicieusement « ornées ». Il s'y promène en critique et en « philosophe ».

C'est dans le même sentiment de l'attendrissement et de la clairvoyance que Ligne visite Ermenonville. Il n'est pas besoin de rappeler ici que ces jardins célèbres sont l'œuvre du marquis de Girardin, qui fut l'un des novateurs, au XVIIIe siècle, de l'art des jardins irréguliers, et réalisa, de 1766 à 1776, la superbe composition que nous pouvons admirer encore. Ce lieu est tout rempli du souvenir de J.-J. Rousseau, qui précisément y était mort quelques années avant la visite de Ligne : « J'ai pensé, écrit-il, à Julie (l'héroïne de la *Nouvelle Héloïse*). Je crois que je l'ai pleurée. J'ai béni son Historien. Je me suis assis sur son banc. On m'a montré les canards que sa main a nourris. Il m'a semblé que leur cri était plus agréable, mais guère plus juste. Je me suis remis à penser à Julie. Je me suis cru à Clarens. Mais hélas! j'étais seul. O Saint-Preux! J'y ai envié ton sort. Ta lettre 55 m'a fait pardonner l'âcreté de ta lettre 14. Heureux! mille fois heureux ceux qui y sont exposés. » Les numéros de ces lettres montrent assez la célébrité du livre à l'époque, puisqu'il suffisait de les désigner ainsi pour que les lecteurs du prince de Ligne comprissent aussitôt de quelles pages il s'agissait.

Mais tout d'abord : « J'ai été à Ermenonville, a-t-il écrit, il faisait chaud. J'ai tout parcouru. C'est un pays immense; j'étais rendu. L'enthousiasme m'a consolé et délassé. La science de se servir des différents niveaux d'eau, par des chutes agréables et de la plus grande noblesse, et les isles, m'ont consolé de ce que les petits bâtiments, la maison du philosophe, la grotte, les bas-reliefs, le tombeau de J.-J. Rousseau, l'her-

mitage et le billard ne fussent pas tels que ce bel endroit les exigeait : mais le petit jardin ménagé avec tant d'art (sans doute est-ce le « bocage »?), ainsi que le petit ruisseau, le château qui rappelle le Grand-Henri (la tour de la Belle Gabrielle), les deux beaux glacis verts, au bord de cette superbe rivière, les quatre enclos, l'un du désert, l'autre de la forêt, et les deux autres de la prairie et de la métairie, qui comprennent toutes les cultures; tout cela, œuvre de M. le marquis de Girardin, m'a presque fait renoncer au projet de travailler. »

Ligne a très bien jugé cet endroit, et il a été frappé avec raison de la « science des différents niveaux d'eau. » Et non seulement la grande chute d'eau est remarquable, par laquelle se déversent les eaux du grand lac — celui où se voit l'île fameuse des peupliers, qui contient le tombeau de Jean-Jacques — mais encore, et particulièrement, subit-on le charme de l'eau et de sa chanson dans ce délicieux « bocage », qui est peut-être la partie de jardin, à Ermenonville, où s'est le mieux conservée la physionomie d'autrefois. Car un grand nombre de fabriques a disparu, et les plantations sont très altérées. Sous ces beaux arbres, dans ce léger vallon frais, le ruisseau qu'enlace un fidèle sentier, et que voit passer la Grotte du Repos, descend, agile et limpide sur un lit de sable fin.

De la Folie-Sainte-James à Neuilly, créée par Bellanger pour le financier Baudard de Vaudésir, baron de Sainte-Gemmes (d'où Sainte-James), Ligne n'est pas très enthousiaste : « Près de Neuilly il y a un jardin qui serait fort beau s'il ne l'était pas tant. Avec 400 000 francs de moins, M. de Sainte-James aurait mieux réussi. Trop de fabriques et de rapprochements lui font du tort; mais on peut le lui pardonner en faveur du goût qui malgré cela règne dans ses ouvrages. »

Une louange rapide est donnée — ne parlons ici que des jardins survivants — à Morfontaine (à Le Pelletier de Morfontaine), au « jardin de la princesse de Monaco », qui est Betz. Saint-Cloud, Bagatelle sont aussi nommés.

Il insiste davantage sur deux jardins, à Versailles : « Le jardin de madame Élisabeth, et celui de Madame à Montreuil, prouvent qu'avec de l'adresse on supplée à ce qui manque. Le

terrain est un peu étroit : mais il y a tant d'esprit dans la composition, les touffes d'arbustes sont si bien placées, les objets de décorations si cachés les uns aux autres, qu'on est étonné de voir le parti qu'on a su tirer même des voisins. La rivière (probablement le petit rû de la Patte d'Oie, qui traverse aujourd'hui des propriétés particulières) et la belle prairie de l'autre côté du chemin de Versailles font bien du plaisir à découvrir de la montagne; mais il est fâcheux que le terrain soit ingrat, et que la nature ne soit pas plus complaisante pour se prêter aux désirs des puissances de la terre, qu'à ceux du simple particulier. Pourquoi Louis XIV a-t-il si mal choisi son terrain? Tous ses descendants en souffrent dans leurs petits jardins, qu'ils ne se font que pour se consoler d'avoir été condamnés par lui à la magnificence de Versailles. »

Que dit le prince de Ligne de Chantilly, ce lieu splendide, où l'Art et la Nature ont fait un si beau mariage? Il se montre d'abord assez sévère : « Chantilly, dit-il, vrai séjour de la féerie et siège de la belle nature, pouvait rassembler à la fois les avantages de tous les pays. Qu'une partie des eaux et que l'Isle d'amour tiennent à la magie, j'y consens; mais que ce grand canal ne présente pas cette longue ligne droite qui traverse maladroitement une prairie immense. C'était le cas de la rivière. Les eaux tenues à fleur de terre ou plutôt de gazon, auraient par mille détours rendu la navigation bien plus intéressante. On pouvait y semer des isles, et faire plusieurs objets de promenade encore plus agréables que tout ce qui y est. Sylvie aurait dû être traitée avec un désordre étudié et l'on devrait faire plus de cas de la pelouse charmante qui est près des magnifiques écuries de M. le prince de Condé. »

Comme l'on voit, Ligne n'a jamais tant versé dans l'anglomanie; à cette époque il n'a pas compris la souveraine beauté de ces jardins.

Pourtant Chantilly était alors dans tout l'éclat de sa splendeur : plusieurs siècles l'avaient peu à peu embelli, et le prince Louis-Joseph de Condé allait le porter à son apogée. Ligne juge avec une sévérité plus justifiée les défauts du Hameau, qui était alors la dernière création : « Depuis que j'ai fait cet ouvrage, car il y a près de huit ans, on a bâti un hameau. Je

ne lui trouve pourtant pas assez l'air d'une citation. A force d'être naturel, il fait regretter d'abord qu'on ne l'ait point abattu. Il est trop exposé. Il eût mieux fait dans quelque partie plus environnée. Je crois qu'on appelle tout cela jardin anglais. Il serait trop minutieux. Tout Chantilly, vu de ce hameau, a l'air très anglais, et c'est plutôt le reste qui le fait valoir. La grotte en peinture (c'était l' « Antre », fait de planches assemblées et peintes) n'est pas digne d'un nom si fameux en grandes choses. J'aime assez les trois petits ponts tournants. Il faudrait tout gazon, moins de parterre et moins d'ordre dans le terrain, et dans les superbes eaux qui sont au pied du magnifique escalier du Connétable ». Tel est son jugement dans l'édition de 1781, mais dans une version ultérieure, il a mieux senti la beauté de Chantilly : « Je parcours, écrira-t-il, ce vrai lieu d'enchantement, où la Nature, malgré un peu d'entraves que le goût du temps lui a apportées, a échappé souvent : à la pelouse des écuries, bâtiment supérieur au palais de plusieurs Rois — à l'inégalité du terrain qui procure sans cesse des points de vue — à ce qui est rivière, plutôt que canal, entre les plus beaux glacis de gazon — à des bouts de forêt qui entrent dans le jardin — à plusieurs cascades naturelles. » Et il ajoute spirituellement : « La Nature charmée de s'être tirée des mains de ses persécuteurs, s'est prêtée ensuite à eux, au bosquet de Sylvie, à l'isle d'amour si illustrée par des fêtes, et aux effets d'eau qui, tombant avec tapage, ou s'élançant avec fierté, le jour et la nuit, ne me fait point pleurer sa captivité... »

Après Chantilly, il faut encore parler d'un jardin moins connu, mais fort curieux. Le *Coup d'œil sur Belœil*, d'où nous avons tiré les descriptions que nous rapportons, a eu, du vivant de Ligne, trois éditions : la première de 1781, imprimée à Belœil même, et tirée à très petit nombre; la seconde de même, en 1786, avec déjà des additions. La troisième est de 1795 et comporte, dans l'édition complète des œuvres en 34 volumes, 2 tomes entiers (les deux premières éditions sont fort rares, quant à la troisième, elle est introuvable). C'est assez dire combien l'ouvrage a été augmenté de réflexions et de descriptions. C'est parmi elles, à la fin du tome II, que se trouve tout le détail des jardins de Luzancy.

Luzancy, à 5 kilomètres de la Ferté-sous-Jouarre, était la terre du maréchal de Bercheny, d'origine hongroise, familier du roi Stanislas, mort en 1778. Il y avait créé et dessiné lui-même de beaux jardins à l'anglaise, qui bordaient la Marne; il subsiste encore quelques fragments de leur décoration; des rocailles, et une grotte curieuse, sorte de nymphée à ciel ouvert, d'architecture rustique, avec un pittoresque décor de vasques et de niches. C'était la source du ruisseau qui trouvait ensuite sa pente dans le « vallon de la mélancolie ». Luzancy, dont le château existe toujours, est devenu aujourd'hui une colonie scolaire de la Ville de Paris.

Le prince de Ligne a constamment aimé les jardins d'un amour sincère. Les revers de fortune qui marquèrent la fin de sa vie — il mourut en 1814 — ne lui enlevèrent pas ce goût. Il l'a témoigné dans ses derniers écrits. Mais la plus jolie expression en est peut-être dans ces délicieuses lignes de l'édition de 1795, remplies du meilleur de son esprit : « Je voudrais échauffer tout l'Univers de mon goût pour les jardins. Il me semble qu'il est impossible qu'un méchant puisse l'avoir. Il n'est même susceptible d'aucun. Mais si par cette raison j'estime le sauvage herboriseur, le leste et sautillant conquérant de papillons, le minutieux scrutateur de coquillages, le sombre amant des minéraux, le glacial géomètre, les trois fous de la Poésie, de la Musique et de la Peinture, l'auteur distrait, le penseur abstrait et le chimiste discret, il n'est point de vertu que je ne suppose à celui qui aime à parler et à faire des jardins. Absorbé par cette passion, qui est la seule qui augmente avec l'âge, il perd tous les jours celles qui dérangent le calme de l'âme ou l'ordre des sociétés. Quand il a passé le pont-levis des portes de la ville, l'asile de la corruption morale et physique, pour aller travailler ou jouir de sa campagne, son cœur rit à la nature et éprouve la même sensation que ses poumons, à la réception d'un vent frais, qui vient les rafraîchir. »

Il écrit encore : « Pères de famille, inspirez la jardinomanie à vos enfants. Ils en deviendront meilleurs. Que les autres arts ne soient cultivés que pour embellir celui que je prêche. Quand on pense à ombrager un ravin, quand on cherche à attraper

un ruisseau à la course, on a trop à faire, pour devenir jamais citoyen dangereux, général intrigant, et courtisan cabaleur. Si l'on voulait écrire contre les lois, se plaindre au Conseil de guerre, culbuter un supérieur ou manigancer à la Cour, on arriverait trop tard : puisqu'on aurait dans la tête son bouquet d'arbres de Judée ou son buffet de fleurs, ou son bosquet de platanes à arranger. »

Enfin, le prince de Ligne ne peut manquer de mériter l'indulgence de ceux qui ne partagent pas toutes ses idées sur les jardins; cette indulgence lui viendra des femmes — et dès lors la victoire lui est assurée : — il a pensé à elles en aménageant ses jardins. Écoutez-le : « Occupez-vous-en dans vos jardins. Ménagez, promenez, amusez ce sexe charmant; que des sentiers bien battus, pour qu'il ne mouille pas ses jolis pieds, et que des berceaux irréguliers, étroits et odoriférants en roses, jasmins, orangers, violettes et chèvrefeuille, mènent ces dames au bain, ou à des repos, et surtout à leur écritoire noire en pupitre, où il manque toujours du sable, ou quelque chose, mais qui renferme les secrets ignorés des amants et des maris, et qui, posée sur leurs genoux, leur sert à écrire de jolis mensonges, avec une plume de corbeau. »

ERNEST DE GANAY

A PROPOS D'UN CINQUANTENAIRE

LA VIE ET LES ŒUVRES D'EDMOND ABOUT [1]

II

LES SUCCÈS. — ROMANS, ESSAIS ET THÉÂTRE. LE JOURNALISME. — COMPIÈGNE.

Edmond About, normalien, n'avait jamais eu de goût pour l'enseignement. Il n'est ni le premier, ni le dernier qui se soit trouvé rue d'Ulm dans ce cas. Pendant son séjour en Grèce, il exprime à maintes reprises son aversion pour la vie universitaire « *Si à mon retour*, écrit-il à sa mère, *j'accepte la place modeste qu'on me donnera dans un collège de province, je suis un homme enterré. Je m'abrutis dans quelque préfecture égarée, je fais une classe, je donne des pensums, je mange à la table d'hôte, je prends du ventre et j'épouse la fille de mon gargotier avec trente mille francs de dot...* » Les nouvelles que lui adressaient de France les amis de la « grande section » n'étaient pas faites pour l'encourager. Les professeurs libéraux, sous le nouveau régime impérial, étaient brimés.

About se demandait s'il retrouverait, pour supporter les tracasseries et l'espionnage, la force de résignation qui lui avait permis à Athènes, en août 1852, de prêter serment de fidélité à l'Empire, événement qu'il avait commenté ainsi

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

dans une letttre à sa mère : « *Il m'a semblé que si des voleurs me demandaient la bourse ou la vie, je jurerais tout ce qu'ils voudraient plutôt que de me laisser dépouiller. Ainsi ai-je fait, le pistolet de la destitution sous la gorge. Je n'ai pas voulu me laisser voler le fruit de dix ans de travail et d'un certain nombre de concours.* »

Aussi, en sa solitude athénienne, About avait-il rêvé d'entrer dans la diplomatie; mais il fallait avoir un peu d'argent pour subsister pendant les premières années. Il avait remué en esprit les carrières commerciales, les beaux mariages, l'exil en Russie. Pour finir, quand il fut revenu en France et qu'on lui proposa une place de professeur de seconde à Mâcon, il refusa tout simplement, et solidement étayé sur sept cents francs d'économies et huit cents francs de dettes, s'installa rue Mazarine, à l'hôtel du Grand Mazarin, en compagnie de Taine qui, las des brimades, avait renoncé à être professeur de sixième à Besançon et demandé un congé.

La situation était inquiétante pour les deux jeunes gens. Ils s'en tirèrent d'abord en donnant des répétitions à Jauffret, à quatre francs le cachet. Mais bientôt un décret qui interdisait aux professeurs en disponibilité d'enseigner dans les établissements libres les priva de cette ressource. Taine eut un instant de découragement. About contribua à l'en tirer : « Je vous souhaite, écrit alors Taine à l'un de ses amis, l'entrain, la force, la gaieté et l'espérance qu'il y a en lui. Il est toujours prêt à tout, il m'encourage, son entrain est contagieux. »

About avait du reste un travail immédiat à accomplir : il lui fallait rédiger le *Mémoire sur l'île d'Egine*, rançon due de son séjour à Athènes. C'est une besogne dont il s'acquitta avec son adresse ordinaire. Les pages qu'il composa n'apportent aucun document nouveau. Elles laissent aisément deviner, de la part de l'archéologue qui les composa, une indifférence parfaite à l'égard de l'archéologie. Mais elles révèlent une grande habileté dans l'art d'accommoder les textes anciens et une enviable aptitude à dégager d'eux les éléments les plus vivants. On ne saurait se tirer plus galamment d'un devoir d'érudition. Dans le même temps About songeait à écrire une pièce sur Schamyl, (dont Taine, qui n'aimait ni la fantaisie, ni l'exotisme, n'augurait rien de bon), composait des vers, s'exaltait pour vingt

projets. L'air de Paris lui avait rendu la bonne humeur. L'inquiétude l'avait fui. Il avait confiance en son étoile. L'événement ne lui donna pas tort. Louis Hachette, ancien normalien et éditeur, se présenta un jour, comme envoyé du Destin, demandant un ouvrage sur la Grèce. About se lança dans ce travail avec ardeur et en quelques mois composa le livre qui devait du même coup le tirer de l'obscurité et de la gêne : *la Grèce contemporaine*. Quand il eut pris connaissance du manuscrit, Hachette, se taillant, lui aussi, une place à part dans l'histoire de l'édition, déchira le traité qui avait été signé pour en refaire un autre, plus avantageux pour l'écrivain.

***

Le succès du livre fut instantané et considérable. Il rendait le son toujours agréable de l'inattendu. A la suite de la guerre de l'indépendance grecque, on avait eu les oreilles rebattues des louanges décernées aux magnifiques petits-fils de Thémistocle. Les Français avaient épuisé provisoirement leurs possibilités d'exaltatation philhellénique. Avec cela ils n'étaient pas fâchés de voir décocher quelques flèches sur les héros de l'antiquité eux-mêmes. Tout le monde porte en soi la querelle des anciens et des modernes. On respecte l'humanisme; il y a des moments où l'on se demande si l'on n'en est pas un peu dupe. La publication de *la Grèce contemporaine* n'est pas positivement un épisode de cet éternel combat, mais elle s'y insère comme un intermède comique. La plupart des lecteurs lisant peu, on crut généralement que l'auteur avait découvert une attitude inédite : l'art de traiter l'antiquité à la blague. About n'appelait-il pas les Atrides *abominables sacripants,... gibier de cour d'assises*? Ne se moquait-il pas, et en prose, des amours de Jupiter? Son ironie ne se libérait-elle pas aux dépens des grandes figures sacrées (parmi lesquelles se trouvait anachroniquement glissé, pour les besoins de la satire, M. de Chateaubriand)... Sans doute l'auteur prenait-il soin de dire que les Grecs modernes, par lui fort maltraités, n'avaient rien de commun, même pas le sang, avec les interlocuteurs de Socrate, et pourtant le ridicule des uns n'était pas sans rejaillir sur les autres, et la couardise de tel officier du

roi Othon projetait une ombre sur Léonidas, faisait douter des Thermopyles.

Suprême raison de succès : le livre était gai. Il reflétait un vif désir de traiter toutes les questions, même les plus arides, même les questions budgétaires, avec bonne humeur. Et les Français s'aperçoivent de temps en temps que, bien que l'ennui leur inspire un immense respect, ils aiment assez à s'amuser. Pour le grand public *la Grèce contemporaine* était un livre amusant. On le lut beaucoup. Et il exerça certainement une influence. Toutes les opérettes, d'*Orphée* à la *Belle Hélène*, les « En Marge » ou les pièces qui « jouent » avec l'antiquité, de Lemaître à Giraudoux, doivent quelques grains de leur esprit au livre d'About.

Il était assez piquant du reste de voir remplacer le cliché des valeureux Hellènes par la peinture d'un peuple indiscipliné, paresseux, bavard, poltron, et gentiment disposé aux menues coquineries ou aux brigandages caractérisés. En une suite de tableaux alertes, About montrait un gouvernement pourri, une cour ridicule, un roi avare, une reine méchante, un pays de fonctionnaires incapables ou malhonnêtes, où personne, sauf des étrangers un peu gogos, ne se souciait de faire un sacrifice pour le bien public, où la société avait de mauvaises manières et le peuple, avec de la curiosité d'esprit et de l'intelligence naturelle, de mauvaises habitudes, où les enfants cassaient les statues antiques pour s'amuser, où les adultes démolissaient les sculptures des temples à coups de marteau pour en vendre de petits morceaux aux étrangers.

La Grèce contemporaine se lit encore avec agrément aujourd'hui. Le récit est vif et les tableaux brillants. Il faut croire que tout n'y est pas poussé à la charge dans le domaine de l'observation psychologique, puisqu'il se trouve au moins quelques pages pour expliquer, par anticipation, les récents événements qui ont opposé les Vénizélistes et leurs adversaires. Et pourtant, en dépit de ces qualités, le livre paraît léger, pauvre en idées, hâtivement pensé et trop rapidement écrit. Un secret instinct nous avertit que l'observation dont il se nourrit est insuffisante. Barbey d'Aurevilly, dont les admirables ouvrages de critique sont injustement oubliés, écrivit à l'époque qu'au lieu d'un *livre de voyage*, on aurait pu attendre

un *livre de séjour*. C'est très finement dit. Et l'on souhaiterait parfois que la volonté de comprendre se fût substituée au parti pris de blaguer. Il y a quelques pages réussies sans doute, mais ces réussites ne rendent que plus gênante la volonté presque partout manifestée de réduire tous les spectacles, tous les entretiens à des traits jugés (souvent à tort) comiques. L'auteur a la passion de l'esprit; il faut qu'il glisse partout ses plaisanteries, dont quelques-unes sont d'un goût contestable. De plus, bien qu'il ne se soit pas proposé de peindre les ruines de la Grèce antique, on trouve assez étonnant qu'il ait pu aussi aisément faire table rase de ces grands souvenirs. La Grèce ne se visite pas comme l'état d'Ohio; il paraît presque incroyable qu'on puisse y habiter en ne songeant qu'aux petits ridicules des habitants. Pourtant, la correspondance nous l'a révélé, c'est bien ainsi qu'y vécut About. « On dirait que le livre a été écrit par le portier du Parthénon », écrit rudement Barbey d'Aurevilly. A tout le moins peut-on dire que l'auteur s'est donné les facilités du pamphlet, genre un peu méprisable qui ne trouve son excuse que dans une profonde conviction. Depuis lors, la France a vu fleurir quelques livres de ce genre consacrés à l'Italie, à la Scandinavie ou aux États-Unis, livres qui n'ajoutent pas grand'chose à notre patrimoine littéraire, présupposent la notion du Français supérieur au reste des humains et réussissent, à chaque fois, tout en assurant ou en fortifiant à bon marché la notoriété de l'auteur, à nous faire détester dans un pays de plus.

Il y a un élément inattaquable, pourtant, dans la *Grèce*, comme dans presque tous les livres d'About : c'est le style. Il est sec, net, incisif. On l'a souvent comparé au style de Voltaire. Il y fait songer en effet. Et aussi, pour le mouvement, la cadence trottinante, au style de La Fontaine. Bienfait d'une bonne éducation. Quand About avait sept ans, sa mère lui avait fait apprendre, une par une, et à raison d'une par jour, toutes les fables de La Fontaine. La mère About avait la main rude, une de ces mains qui fabriquent les belles mémoires. A la veille de sa mort, About savait encore par cœur tout La Fontaine. Et toute sa vie il en avait senti le bienfait. Il doit aux fables de son enfance et à toutes les lectures voltairiennes

de son adolescence anti religieuse un mouvement vif qui semble préexister à la pensée. Car la qualité du style d'About ne tient pas à une parfaite adaptation de l'expression à toutes les nuances des sensations ou des idées. Celles-ci ne sont pas si subtiles que des raffinements d'expression très caractérisés soient nécessaires. D'autre part il ne vise pas à condenser ses raisonnements. Bien au contraire. Son génie est bavard. Au fait, pour le fond, ce qu'il écrit laisse trop souvent de faibles, de très faibles traces dans l'esprit. Mais il y a dans ses pages les plus pauvres un mouvement qui satisfait notre métronome intérieur.

About, s'il a peu de goût pour la concision, aime pourtant à rassembler les idées, quand de leur rapprochement peut naître une amusante surprise. « *Les Pallicares ont appris, depuis leur naissance, à violer les lois, les Phanariotes à les éluder.* » Des traits de ce genre, son œuvre en est toute lardée. Si on les dégage du texte, ils font sourire. Mais, dans le récit qu'ils ornent, ils sont trop nombreux. Le lecteur sent qu'ils n'existent qu'aux dépens de la vérité. C'est le fond qui paie les frais de la forme; la surprise se prodigue au détail. Mais comme tous les effets trop fréquemment répétés, ceux-là finissent par ne plus toucher. Le lecteur y devient insensible.

***

Le succès de *la Grèce Contemporaine* ouvrit à About la porte des revues et des journaux avides de « noms ». En 1855 il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes* un roman consacré aux amours malheureuses d'une jeune Romaine : *Tolla*. L'œuvre bénéficia d'une singulière bonne fortune : son auteur fut accusé de plagiat. Toute la presse se querella sur le sujet. Il était exact que le romancier avait utilisé les lettres, d'ailleurs authentiques, d'une jeune Romaine, qui avaient paru dans un roman italien intitulé *Vitoria Savorelli*, exact aussi qu'il n'avait pas bien clairement expliqué cet emprunt à ses lecteurs. Mais personne ne lut jamais *Vitoria Savorelli*, qui était un volume introuvable et tous les Français qui achètent des livres se jetèrent sur *Tolla*. La *Revue de Paris* publia une étude assez déplaisante pour About, qui, de tempérament combatif, envoya

ses témoins au directeur, Louis Ulbach, dont il disait assez plaisamment : « *C'est une burette d'huile dans laquelle on a versé du vinaigre.* » Ulbach, peu soucieux de mettre l'épée à la main chaque fois que les critiques de ses collaborateurs déplairaient aux romanciers, refusa de se battre et About dut se contenter des honneurs d'un procès-verbal de carence.

Après ce bruyant épisode, About devint à Paris une personnalité de premier plan. Révélant soudain des qualités de journaliste, il publia dans *le Figaro*, sous la signature Valentin de Quevilly, des articles d'humeur irréligieuse et anti gouvernementale qui obtinrent beaucoup de succès. Il donna à la Comédie Française une comédie, *Guillery*, dont la chute fut si retentissante qu'elle servit à sa renommée. C'était une pièce des plus faibles, où l'on voyait un petit étudiant, égaré dans le Moyen âge, courtiser deux femmes à la fois. Les critiques de l'époque qui étaient, pour la plupart, remarquablement pudibonds, poussèrent de hauts cris devant une pareille manifestation d'immoralité. Les Français-n'allant-pas-au théâtre (les plus nombreux) s'imaginèrent aussitôt que *Guillery* avait été étouffé par une cabale puritaine.

Ainsi pour About ses erreurs mêmes tournaient à son avantage. L'étudiant pauvre, en quelques années, était devenu un prince du boulevard. On colportait ses mots. Il gagnait de l'argent. Il acquérait de l'influence. Le soir, après le théâtre, on le voyait installé dans les cafés à la mode, tirant des « feux d'artifice » avec Mario Uchard, Scribe, Xavier Aubryet, Aurélien Scholl, Saint-Victor. Les provinciaux le regardaient avec respect. Il était une figure du Tout-Paris. En écoutant chantonner un garçon de café, il avait deviné son talent, l'avait lancé. Il était sur le point d'en faire un ténor célèbre. Quand il entrait au foyer de l'Opéra, les danseuses l'entouraient et il leur contait des histoires qui les faisaient rire. Rigolboche, aux *Délassements dramatiques*, regardant un jour ses yeux vifs, son visage mobile et ses cheveux blond-roux qui frisaient, lui disait, toute satisfaite de se découvrir autant de traits communs avec un homme célèbre : « Tiens! C'est drôle, on se ressemble... » On l'admirait, on avait peur de lui : de ses mots incisifs et de son tempérament combatif. Il aimait l'escrime, ne craignait pas les duels. Son maître d'armes, lui-

même, Grisier, lui reprochait d'avoir trop de goût pour le terrain. — *Vous pouvez m'empêcher d'avoir des duels*, lui avait répondu About. *Donnez-moi votre portrait avec cette dédicace* : « *A mon cher About, mon meilleur élève...* » Ce qui fut fait et About montrait la photo à ses amis d'un air dégagé. Mais il n'en continuait pas moins à se battre, et un jour, avant un duel au pistolet avec Champfleury, il demanda que, si les balles étaient échangées sans résultat, on mît l'épée à la main « jusqu'au premier sang ».

En 1857 et 1858 trois romans nouveaux : *Le Roi des Montagnes, Germaine, Maître Pierre* ajoutèrent à sa renommée. Sans doute il lui manquait l'approbation des grands critiques : Sainte-Beuve refusait le « portrait », Saint-Victor, quand il voyait About, l'accablait de compliments, mais se gardait de les transcrire dans ses articles. Le public et la plupart des journalistes montraient moins de réserve. About avait même ses panégyristes passionnés, au premier rang desquels se plaçait toujours Francisque Sarcey.

Après avoir vécu quelque temps avec sa mère dans un petit appartement de la rue de Fleurus qui semblait au pauvre Taine le dernier mot de la somptuosité, About s'était installé passage Saulnier avec le cher Francisque, décidément arraché au professorat. On recevait beaucoup d'amis, passage Saulnier : des écrivains, des demi-castors et des actrices. Sarcey était stupéfait et terrifié. Le spectacle d'une vie si scabreuse, si inouïe, n'allait-elle pas tourner la tête du petit domestique dont ils se partageaient les services? C'était un terrible cas de conscience, dont Edmond refusait du reste de se préoccuper.

En 1858 les triomphes parisiens d'About devaient recevoir la plus solide consécration : une grande cocotte s'éprit de lui. Dans la société du Second Empire qui est redevenue aujourd'hui à la mode, on sait la place qu'occupèrent les demi-mondaines. Elles eurent de petites cours, de grands hôtels, des cercles d'adorateurs militants. La tradition de ces étoiles de la galanterie s'est d'ailleurs maintenue pendant quelque quarante ans et il se trouve encore des gens pour soupirer avec regret : « Il n'y a plus de grandes demi-mondaines ». A la vérité, la place qu'elles occupèrent sous Napoléon III atteste surtout la médiocrité d'une société qui croyait ranimer les

traditions éblouissantes du XVIIIe siècle et n'en offrait que la caricature. Les salons enfumés des cafés boulevardiers y tenaient piteusement la place des grands salons littéraires du XVIIIe siècle qui avaient émerveillé l'Europe. Un esprit de mots et de calembours, tout un attirail de mauvaises plaisanteries avaient fait oublier l'esprit. Et les Païvas rêvaient de devenir les Pompadours d'un Empire de spéculateurs et de gogos.

Julie-Justine Pilloy, sur la scène et en amour Alice Ozy, qui retint l'attention d'About en 1858 n'était pas du nombre des hétaïres de première grandeur que les princes étrangers jugeaient nécessaire de rencontrer. Mais elle avait eu des amants de qualité : le duc d'Aumale, Charles Hugo (qui avait supplanté auprès d'elle son père), le peintre Chassériau. Saint-Victor l'avait courtisée et Théophile Gautier, omettant de réclamer d'autres avantages, s'était plu à conserver longuement le pied de la belle entre ses mains. (Simple indice qui ne nous suffit pas à esquisser un rapprochement entre « le bon Théo » et Restif de la Bretonne.) On voit que, comme elle disait, Alice avait été entourée de « cérébraux ». About, l'ayant aperçue un soir au théâtre, se présenta chez elle, sous prétexte de lui offrir ses livres. Alice trouva cette introduction insuffisante et le reçut froidement. Elle devait bientôt changer d'avis. « Je me suis mise à lire ses livres dans mon lit, écrit-elle. (C'étaient le *Roi des montagnes* et *Tolla*.) Vous comprenez, c'était éblouissant. Dès ce soir-là je commençai à avoir la tête tournée, car j'ai toujours été vite prise par l'esprit. » C'était au fond une brave fille, dont la candeur astucieuse éclate encore dans les lettres qu'elle a laissées. Elle s'éprit d'About. Ce n'était pas un très bon placement sentimental. L'écrivain était trop occupé. Il avait des pièces à monter, des romans et des articles à fournir... Après quelques mois de liaison, il emmena Alice à Rome. Était-ce pour réchauffer une ardeur qui commençait à s'éteindre? Quand M. Jean-Louis Vaudoyer ouvrira les malles où il conserve les papiers d'Alice Ozy, nous le saurons peut-être. A Rome, en tout cas, Alice eut à se plaindre de son amant. Il la quittait sans cesse pour des courses mystérieuses. Comme elle n'aimait pas la solitude, elle partit,

regagna la France. Ce n'était pas cependant par amour pour quelque Romaine qu'About l'avait délaissée; il se documentait dans toutes les maisons de la ville où il avait accès sur la politique pontificale et réunissait ainsi des documents pour écrire un nouveau livre, qui devait agiter fortement le public et les chancelleries : *La Question romaine.*

***

Il commença de paraître en feuilleton, l'année suivante (1859), dans le *Moniteur universel*, puis brusquement le gouvernement arrêta sa publication. Quelques mois plus tard l'ouvrage était édité en volume à Bruxelles et les livres se montraient bientôt chez les libraires de France, sans que cette fois le ministère de l'intérieur parût vouloir intervenir.

Et pourtant... Pourtant Edmond About s'en prenait au pouvoir temporel du pape, ce pouvoir qu'en 1849 le prince Louis-Napoléon lui-même, alors président de la République, avait restauré en envoyant contre les insurgés de la république romaine les troupes du général Oudinot, ce pouvoir, que, devenu empereur, Napoléon III continuait de défendre contre toute tentative révolutionnaire en maintenant ses soldats à Rome.

C'était tout le système d'administration des états pontificaux que l'écrivain avait entrepris de démolir avec entrain et méthode. Le pouvoir, expliquait-il, est entre les mains d'ecclésiastiques incapables, mais pressés de faire leur fortune. Les finances sont délabrées; les impôts, écrasants, ne servent qu'à payer les arrérages de la dette contractée par les prêtres et à entretenir une armée inutile; après quoi il ne reste plus un sou pour les dépenses d'intérêt général. Les routes sont défoncées, les services publics inexistants. Les paysans sont pressurés et avec d'autant plus de rigueur qu'ils habitent plus près de Rome. Aussi la ville est-elle entourée d'un cercle désert et comme maudit. Il faut s'éloigner de la capitale pour retrouver des champs bien cultivés, des vignes et des vergers. La classe moyenne est l'objet de vexations intolérables de la part des nobles et des prêtres qui la méprisent. La justice brave chaque jour les règles mêmes de son institution :

tout ce qui est suspect de libéralisme est impitoyablement condamné; une intolérance hypocrite règne dans tous les états pontificaux, les Juifs de Rome sont les plus malheureux du monde. Bref, c'est le règne de l'incurie, de la brutalité et de la sottise. Pourtant, depuis des années, le pape a promis à Napoléon III d'accomplir des réformes libérales, mais il se garde de tenir ses promesses et « *il est bien triste de voir des personnes infaillibles faillir à leurs engagements les plus sacrés* ». Une police espionneuse et inquisitoriale continue de terroriser les habitants qui sauraient bien au reste secouer leur joug, si Sa Sainteté n'avait à sa disposition, pour maintenir son pouvoir, les troupes de cet Empereur des Français, dont Elle se garde bien de suivre les conseils.

Pourtant cette population si maltraitée n'est pas composée de fainéants et de lâches, comme les prélats romains essaient de le persuader aux étrangers; les paysans de l'Italie centrale sont au contraire des hommes courageux, sobres, travailleurs et braves. Ils rendraient vite à l'État sa force, à la terre sa prospérité, à condition qu'on leur accordât un gouvernement libéral, qu'on ne leur demandât plus de servir un prince, dont ils ne voulaient reconnaître que l'autorité spirituelle, qu'on les laissât en somme être librement ce qu'ils sont, ce que sont tous les habitants de la péninsule depuis les Alpes jusqu'à la Sicile : Italiens.

Pour conclure, About, tout en laissant clairement entendre que la seule mesure sage serait de supprimer *complètement* le pouvoir temporel, suggérait que, tout au moins, on limitât ce pouvoir à la seule ville de Rome. C'est le pouvoir temporel qui, au cours des siècles, a faussé la politique pontificale et l'a lancée dans de regrettables aventures. C'est un fait qu'aujourd'hui « *le pape est aimé et vénéré dans tous les états catholiques, excepté dans le sien* ».

La Question romaine provoqua en France une grande impression. Écrit d'un ton vif et âpre, contenant des morceaux à effet qui furent sur-le-champ célèbres comme ce portrait du cardinal Antonelli, ministre du pape Pie IX. « *Il est né dans un repaire. Sonnino, son village, était plus célèbre dans toute l'histoire du crime que l'Arcadie dans l'histoire de la vertu, etc.,* » l'ouvrage parut même à l'époque un chef-d'œuvre de satire

« voltairienne ». En réalité, il sent un peu la rhétorique et pour le fond n'est pas si convaincant, l'intention de tout dénigrer étant trop évidente. Quant à l' « esprit », il est facile et l'on peut aujourd'hui lire les pages les plus « pétillantes » sans sourire. Mais on comprend qu'elles aient déchaîné les fureurs des catholiques. Ceux-ci, comme il est de règle en pareil cas, expliquèrent la genèse du livre par des raisons extravagantes. D'après Mirecourt, About ne cherchait qu'à se venger d'Antonelli qui, lors de son passage à Rome, ne l'avait pas traité avec assez de considération. Le ton des feuilles bien pensantes était frénétique. Les amis d'About craignirent un moment pour sa vie. Chaque jour, un « sympathisant » anonyme envoyait à About un billet portant ces simples mots : « Edmond, les cagots te tueront! »

Du côté des libéraux au contraire on applaudissait aux conclusions d'un livre qui semblait contrecarrer la politique de Napoléon III. Mais l'enthousiasme faiblit un peu, quand le bruit commença de se répandre que, loin de déplaire à l'Empereur, l'ouvrage avait été commandé par lui. La nouvelle parut d'autant moins vraisemblable, que l'hostilité d'About à l'égard du régime s'était souvent manifestée[1]. Pourtant on commençait de colporter des mots de l'Empereur qui donnaient à réfléchir. A Rouher qui déclarait : « On n'enlèvera jamais Rome au pape », n'avait-il pas répondu : « En politique il ne faut jamais dire jamais »? A l'étranger comme en France la question préoccupait tous les cercles politiques. Le livre d'About représentait-il un manifeste impérial? Juliette Adam raconte dans ses *Souvenirs* que plusieurs amis réunis chez elle pressèrent longuement About de les fixer sur ce point. Après maintes fuites, il finit par déclarer : « Eh bien oui, c'est l'Empereur lui-même qui m'a conseillé d'écrire *la Question romaine*, telle que je la jugeais dans mon indépendance [il répéta deux fois le mot]. Jamais il n'y aura trop de polémique à ce sujet, me dit Napoléon III, il faut que chaque Français ait là-dessus une opinion personnelle. L'Empereur a lu mon écrit, l'a approuvé et l'a fait interrompre. » Quelques mois plus tard tout doute fut levé. Une brochure parut, *le Pape et le Congrès*, qui, sans aucune contestation possible, était *offi-*

1. Particulièrement dans les lettres de Valentin de Quevilly.

cieuse, car elle était annoncée dans les journaux *officiels*. Or de nouveau le pouvoir temporel du pape y était attaqué. La souverain pontife — expliquait l'auteur anonyme dont on ne sait encore s'il était en réalité About, la Guéronnière ou l'Empereur lui-même — doit posséder un territoire qui garantisse son indépendance, mais plus ce territoire sera restreint, plus son autorité sera grande. Aux yeux du public la publication révélait rétrospectivement le caractère « gouvernemental » de *la Question romaine*. Et le public avait raison. Mais pourquoi l'Empereur jouait-il ce double jeu, faisant attaquer ou attaquant lui-même sa propre politique? Et comment About, adversaire ardent du régime, en était-il venu à le servir? C'est que ce nous allons tenter d'expliquer.

***

On sait qu'à la suite de l'attentat d'Orsini (janvier 1858) Napoléon III résolut d'aider le roi Victor-Emmanuel à libérer l'Italie de l'emprise autrichienne.

Le nom qu'il portait (et auquel il n'avait du reste pas droit, du point de vue du sang tout au moins, ainsi que l'a fort bien montré ici même M. Pierre de Lacretelle) ne lui permettait pas d'imiter le sage Louis-Philippe et de régner dans la paix. Tout comme son « oncle », il se croyait destiné à transformer l'Europe. Mais le temps était passé où l'on pouvait faire croire d'emblée aux peuples que la cause des Bonaparte et celle de la Révolution se confondaient. Il fallait trouver autre chose : c'est sur le principe des nationalités que Napoléon III s'appuiera. Il l'a adopté avec ferveur; c'est sur lui qu'il compte pour justifier auprès de ses voisins les interventions qui le couvriront de gloire. Les circonstances historiques et les souvenirs l'incitèrent à user tout d'abord de cette panacée en Italie. N'était-ce pas dans les plaines du Pô que Bonaparte avait cueilli ses premiers lauriers? En janvier 1858, à Plombières, l'Empereur régla avec Cavour les conditions de son entrée en campagne. Il avait la conviction de pouvoir libérer l'Italie de l'autorité autrichienne en quelques semaines. Point délicat de cette combinaison fameuse : l'Empereur concéda que le Piémont, après la conquête de

l'Italie du Nord, pourrait s'agrandir de la Romagne, possession du pape. Or, l'Empereur avait besoin de l'appui du clergé, grâce auquel il ralliait les monarchistes à sa cause. Et il redoutait fort que, le jour où l'accord serait mis à exécution, tout le parti catholique ne se soulevât contre lui. Il était donc nécessaire de préparer l'opinion à tout événement en démontrant qu'il serait d'un grand avantage pour le pape, souverain spirituel, d'être débarrassé de toute préoccupation territoriale. Une pareille entreprise devait, bien entendu, être confiée à des tiers et exécutée par la voie de la presse ou du livre.

Comment en vint-il à songer, pour cette tâche, à Edmond About et comment entra-t-il en relations avec lui? On ne peut aujourd'hui le dire. Il est probable pourtant que le Prince Napoléon fut pour quelque chose dans cette affaire. Il connaissait le journaliste depuis plusieurs années déjà : par principe Plon-Plon avait de la sympathie pour les libéraux qui disaient du mal de son impérial cousin, ce dont About ne s'était pas privé jusqu'alors. « Edmond » était devenu un familier du prince; on le voyait fréquemment aux réceptions du Palais-Royal. Parfois il y tournait le piano mécanique. La personnalité de ce « César déclassé » le fascinait. Il lui trouvait du « génie » (il est vrai que Renan lui en trouvait aussi — du moins c'est About qui le dit). « C'est le lierre qui soutient l'Empire », déclarait-il un jour, sans rire, chez Juliette Adam. Ainsi introduit dans le milieu « impérial », About s'était fait de nouveaux amis. Il était très lié avec Fould. La princesse Mathilde l'invitait souvent. Au cours d'un de leurs entretiens, Fould persuada à About que l'Empereur était libéral et républicain — ce qui n'était pas complètement inexact. Enfin il lui fit la théorie du principe des nationalités. Du coup Edmond fut convaincu et quasiment touché de la grâce. C'est avec une émotion profonde que nous le verrons dorénavant invoquer dans ses écrits « ces deux vérités d'intérêt universel » : le principe de la souveraineté du peuple et le principe des nationalités.

Au cours de l'année 1858, à l'issue d'un dîner chez la princesse Mathilde, About reçoit la Légion d'honneur. La nomination avait été tenue secrète, pour permettre une aimable surprise. Persigny s'approcha d'About, le pria de

fermer les yeux et sortit la croix de chevalier qu'il allait lui épingler. « Que voudriez-vous être? » demanda le ministre. « Officier de la Légion d'honneur », répondit avec un sourire gourmand, About qui savait très bien à quoi s'en tenir.

A la fin de 1858 About se rend à Rome, avec Alice Ozy pour préparer son ouvrage. Viel-Castel ne met pas en doute que ce soit le gouvernement qui l'ait envoyé. En mars 59, *alors que les hostilités contre l'Autriche n'ont pas encore commencé*, Mérimée, qui connaissait tous les secrets de la Cour, écrit à Panizzi: « Il va paraître en Belgique un charmant pamphlet d'About qui vous divertira fort. Notre Saint-Père le Pape et son cardinal (Antonelli) y sont arrangés de main de maître. Cela s'appelle *la Question romaine* et ressemble beaucoup à un pamphlet de feu M. de Voltaire, auteur qui avait du bon. » Sans méconnaître la valeur d'un éloge de Mérimée, nous nous demandons au passage si la passion anti-cléricale qu'il partageait avec About n'y était pour rien. Quoi qu'il en soit, on voit que la publication avait été préparée à loisir et avec soin. Bien qu'elle ait eu assez de retentissement à l'époque pour apparaître comme une affaire politique d'importance, elle nous semble surtout frappante aujourd'hui par ce qu'elle révèle du caractère de l'Empereur.

Au moment où paraissait *la Question romaine*, il maintenait ses troupes à Rome pour défendre cette même souveraineté temporelle qu'il faisait attaquer par About. Après les victoires de Magenta et de Solférino, quand toute l'Italie centrale se souleva contre le pape, Napoléon III signa, en toute hâte, le 8 juillet 1859, les préliminaires de Villafranca, dans la crainte que le Pape, menacé par les insurgés, ne perdît la Romagne et l'Émilie. Mais cinq mois plus tard, il tentait de nouveau, par la publication du *Pape et le Congrès*, de déterminer Pie IX à renoncer de lui-même au pouvoir temporel. Pouvoir que finalement il continua de maintenir en laissant ses troupes à Rome. (On se souvient de la suite : en 1867 Failly devait battre Garibaldi à Mentana; il fallut la guerre de 1870 pour mettre fin à la « protection française ».) Sans doute on doit reconnaître que, pris entre les catholiques de France et la politique des nationalités, Napoléon III se trouvait dans une situation délicate. Il n'en révéla pas moins dans cette affaire,

par ces mouvements de sens contraire accomplis avec des troupes et des écrivains, qu'il était resté un parfait carbonaro. Faute de mieux, il conspirait contre lui-même.

Au début de 1859, About qui venait de recevoir les épreuves de *la Question romaine* avait écrit à sa mère : « *Voici en deux mots la situation de mon livre. L'Empereur l'a lu. Je l'ai porté ce matin à Morny qui me l'avait demandé. Il faut que je l'envoie ce soir au prince Napoléon sur sa demande. L'Empereur m'a fait dire qu'il autorisait la vente en France, pourvu que le volume fût imprimé à Bruxelles. L'Impératrice me l'a répété hier avec des compliments très gracieux au bal des Tuileries.* »

A ce moment, en effet, Edmond About connaissait depuis quelques mois l'Empereur et l'Impératrice. Il n'y avait pas eu positivement présentation, mais rencontre dans une soirée costumée, ainsi que nous le révèlent les confidences de Ludovic Halévy et certaine lettre de Balançard, beau-frère d'Edmond About.

Edmond était en paysan romain chez M. Fould. Camille Doucet lui a dit qu'un domino noir désirait lui parler et en même temps il lui a soufflé à l'oreille que c'était l'Impératrice. Lorsque Edmond s'est approché, le domino lui a dit : « C'est donc toi qui es si méchant, qui trempes ta plume dans du fiel au lieu de la tremper dans l'encre. » Edmond a répondu qu'il n'était pas aussi méchant qu'il en avait l'air et qu'il prenait à témoin la princesse Mathilde qui passait à ce moment près d'eux et démasquée, mais la Princesse a répondu qu'on avait parfaitement raison de l'accuser et que de plus on pouvait lui dire qu'il négligeait ses amis, puisqu'il était à Paris depuis quinze jours et qu'il n'était pas allé la voir. Après cela, la conversation est devenue insignifiante, grâce à deux individus qui sont venus se mêler à la conversation pour dire des choses banales. Dans ce moment, l'Empereur est arrivé, a vu que la conversation n'était ni animée, ni spirituelle comme devait l'espérer l'Impératrice étant en face d'Edmond et il a dit en s'adressant à tous ceux présents. « Je crois qu'il y a dans la pièce à côté M. About, il parle beaucoup et avec beaucoup d'esprit. » Edmond piqué a répondu : « Cela ne m'étonne pas, car celui qui est ici n'en a pas. » Alors la conversation s'est animée et Edmond a été comme il est toujours. L'Impératrice s'est

éloignée et, un quart d'heure après, un page est venu dire à Edmond qu'un domino rose désirait lui parler. Après les premiers mots échangés avec le domino rose, Edmond a reconnu l'Impératrice. C'est alors qu'ils ont causé fort longtemps. Ce qui devait être fort drôle, c'est qu'ils se tutoyaient. Cela se fait sous le masque. *Enfin Edmond, avant de s'éloigner, lui a demandé s'il serait assez heureux pour la revoir, elle a répondu : « Je donne une petite soirée lundi. Si tu veux venir, tu me feras plaisir. » Edmond a répondu : « Il faut que tu me donnes une invitation par écrit, car ton portier ne me connaît pas et il me mettra à la porte ». — « C'est juste,* a-t-elle répondu, *je te l'enverrai. » Le lendemain à* 10 *heures, Edmond recevait une invitation pour aller à un grand bal aux Tuileries qui se donnera ce soir lundi. Il se costumera en Espagnol. C'est une galanterie faite à ses dominos noirs et roses.*

***

Il faut croire que l'Empereur avait apprécié le livre d'About, car l'année suivante celui-ci compose deux brochures sur la politique européenne qui, sans aucun doute possible, lui ont été inspirées par le souverain. La correspondance d'About, au cours de cette année 1860, nous montre du reste Fould et l'Empereur suivant avec une attention pleine d'une agissante sollicitude les travaux de l'écrivain.

Le succès de la campagne d'Italie avait tourné la tête de Napoléon. Sans doute on ne le voit point manifester publiquement ses projets. L'homme était renfermé; il se défiait des autres comme de lui-même. Mais les écrits d'About nous révèlent alors sa pensée et son ambition : il ne doute plus maintenant d'être appelé comme l'avait été son oncle, — et sans doute d'une manière plus durable — à remanier la carte de l'Europe.

Une des deux brochures publiées par Edmond About s'appelle précisément *la Nouvelle Carte de l'Europe.* En apparence, c'est la relation fantaisiste d'une conversation imaginaire tenue à l'hôtel du Louvre entre diverses personnes de nationalités différentes. En réalité c'est un exposé très net des projets de l'Empereur concernant l'Europe : le Pape renoncera au pouvoir temporel ou se contentera de Rome; la Russie

rendra l'indépendance aux provinces polonaises qu'elle détient; la Prusse, pour compléter cette Pologne nouvelle, lui restituera le grand Duché de Posen; l'Angleterre recevra l'Égypte; la Grèce à qui l'on donnera les îles formera un Empire... Autant de projets qui nous paraissent aujourd'hui prophétiques : la suite ne l'est pas moins, hélas! La France, qui déclare solennellement ne rien désirer pour elle-même, souhaite que l'Allemagne s'unisse et se groupe autour de la Prusse!

Tel est le grand projet. Napoléon qui a créé l'Italie nouvelle, veut former l'Allemagne nouvelle. D'après Fernandez de Cordoba, il fait graver à l'époque une carte où se trouvent tracées toutes les futures frontières de l'Europe qu'il entend créer et il se reporte constamment à ce prestigieux document. Ce que son « oncle » avait fait par les armes, il espérait le refaire, à moins de frais, par la diplomatie, sans s'interdire du reste quelques interventions armées rapides et opportunes. Il se croyait devenu « l'arbitre du monde ».

La Prusse en 1860, que publia Edmond About quelques mois plus tard, précise les données de cette dangereuse politique. Le point de départ en est tout sentimental : « *Il faut avouer que nous nous sommes pris d'une vive sympathie pour les Allemands à mesure que nous les avons mieux connus... Nous avons tous pour la masse du peuple une affection fondée sur l'estime. Cette race forte et laborieuse aurait tous les droits à notre amitié, quand même nous ne saurions pas qu'il coule un peu de sang germanique dans les veines du peuple français.* » Cette affection que nous portons naturellement à l'Allemagne nous fait déplorer de la voir divisée. Il est ridicule d'avoir trente-sept gouvernements quand on pourrait se contenter d'un seul. « *Que l'Allemagne s'unisse, la France n'a pas de vœu plus ardent, ni plus cher, car elle aime la nation germanique d'une amitié désintéressée.* » Edmond About, ayant posé ces prémisses, cherchait comment cette union pourrait être réalisée.

Autour de l'Autriche? ou autour de la Prusse? Les princes préféreraient l'Autriche, le peuple préfère la Prusse. « *La Prusse personnifie la nationalité allemande, la réforme religieuse, le progrès commercial, le libéralisme constitutionnel.* » Si la Prusse se décidait à jouer le rôle du Piémont, tous les Allemands,

sauf les princes et les hobereaux, s'empresseraient de lui aplanir les voies. Mais il est nécessaire que le peuple de Prusse opte entre le droit divin et le droit populaire : « *Que le peuple de Prusse soit l'exécuteur testamentaire du Parlement de* 1849 *comme les Napoléons sont les exécuteurs testamentaires de la Révolution Française. Car la Prusse et l'Europe doivent bien le comprendre : l'obéissance des Français à l'égard de l'Empereur est une obéissance démocratique.* » C'est pourquoi « *la France deviendrait pour la Prusse un allié très utile, pourvu que celle-ci s'y prêtât un peu* (c'est-à-dire se démocratisât). »

Napoléon III se montra *tout à fait content* de cette déclaration d'amour à l'Allemagne. Satisfaction qui explique suffisamment pourquoi il a favorisé la politique de Bismarck jusqu'à Sadowa. Quant au public, il accueillit avec beaucoup de curiosité l'exposé de ces méditations diplomatiques. On enleva en quelques semaines douze mille exemplaires de la *Carte d'Europe*, dix mille de *la Prusse*. Sur ces entrefaites, il se produisit un incident comique : Billault, le ministre de l'Intérieur, voulut saisir *la Prusse*. Était-ce un politique clairvoyant? Il fallut en hâte le prévenir qu'on avait consulté « plus grand que lui ».

Poursuivant le cycle de ses publications politiques, About fit paraître, la même année, *Rome contemporaine*, un ouvrage qui s'inspire du même esprit et a en tout point les mêmes qualités et les mêmes défauts que *la Question Romaine*. Mais les anecdotes y sont plus nombreuses, le ton moins tendu. Les catholiques poussèrent les mêmes clameurs qu'un an plus tôt. Il faut reconnaître qu'à leur point de vue il y avait de quoi. About ne déclarait-il pas que, dans l'espoir de gagner à la loterie pontificale, les gens du menu peuple, à Rome, demandaient à leurs prêtres — qui ne s'y refusaient pas — de placer des numéros sous le Saint-Ciboire, pendant la messe?

Enchanté de tant de succès, Fould demandait à About une brochure sur la démocratie impériale, une autre sur les agents de change. Il négociait, pour lui faire acheter *le Courrier de Paris*, qui fût devenu ainsi en sous main un organe impérial. Affaire qui, du reste, échoua.

*
* *

Que penser, dans toutes ces affaires, de la sincérité d'About? Avait-il dû se faire violence pour adopter sur des points si divers les opinions de l'Empereur? Nous ne le croyons pas. La vivacité de son anti-cléricalisme explique très aisément qu'il se soit jeté avec ardeur dans la campagne contre le pape. En ce qui concerne la politique européenne, comme About ne devait pas avoir par lui-même d'opinions très précises sur ce genre de questions, il avait adopté sans défiance des idées qu'on lui avait présentées comme devant assurer le bonheur de l'Europe. About était un enthousiaste, il avait une faculté d'assimilation extraordinaire et un esprit critique peu développé. En lui faisant connaître une idée ou une technique nouvelles, on avait de grandes chances de l'avoir pour partisan passionné pendant quelques jours. Il aimait à enseigner à autrui ce qu'il venait d'apprendre. Il s'exaltait pour les causes qu'une minute d'entraînement l'avait déterminé à défendre. En somme il avait des dons et des habitudes d'avocat. Facile à gagner, pourvu qu'on sût le prendre, on ne pouvait jamais le considérer comme un allié sûr. Il était sujet à des sautes d'humeur, à des variations de conviction qui désorientaient ses amis. C'était un homme à foucades imprévisibles et en cela on peut dire qu'il a toujours été libre. Jamais la conviction de la veille ne put chez lui faire préjuger celle du lendemain.

Persigny, Morny, Fould, avec qui il entretenait d'excellentes relations depuis la publication de *la Question romaine*, en eurent à la même époque une preuve assez curieuse. About écrivait dans *l'Opinion nationale*, un journal, dirigé par Guéroult, où le prince Napoléon avait des intérêts. C'était un organe de fausse opposition, destiné en réalité à rallier à l'Empire les libéraux adversaires du pouvoir temporel du pape et partisans de l' « émancipation des peuples. » Bien entendu les articles publiés n'attaquaient le gouvernement qu'avec délicatesse, juste ce qu'il faut pour amuser un peu le tapis. About, deux ans plus tôt, avait acheté une propriété en Alsace, à deux pas de Saverne, à Schlittenbach. Il y recevait de nombreux amis, attirant de préférence les moins fortunés qu'il était toujours

prêt à secourir avec beaucoup de bonne grâce et de générosité. Dumas fils, Gustave Doré, Francisque Sarcey, Paul Baudry furent des hôtes assidus de la « Schlitte ». Madame About mère y passait la plus grande partie de l'année. Cette femme, fort intelligente, était douée d'un caractère difficile et d'une humeur vive. Elle avait eu assez rapidement des difficultés avec la municipalité de Saverne, dont certains membres, paraît-il, ne perdaient pas de vue leurs intérêts personnels, au moment même où ils semblaient gérer les affaires de la commune. About renseigné par sa mère écrivit dans *l'Opinion Nationale* un article contre le conseil de Saverne, et du même coup il s'en prit aux candidatures officielles, système de recommandation gouvernementale qui avait permis à cette municipalité d'être élue. L'article était vif et malicieux, il attaquait le régime : il eut un grand retentissement. Pour éviter un procès en diffamation, About avait donné un nom de fantaisie au maire de Saverne, à Saverne même, mais bien entendu toutes les personnes intéressées s'étaient reconnues et une plainte fut déposée contre About. Du coup les ministres se trouvèrent un peu embarrassés. Il était malaisé de laisser condamner un journaliste qui venait de rendre tant de services à la politique impériale, délicat de faire un procès à un journal officieux. Quelques indiscrétions auraient fait sombrer toute l'affaire dans le ridicule. Le maire de Saverne fut aimablement prié de retirer sa plainte. Il s'exécuta. Mais, comme il n'était pas le seul plaignant, l'action judiciaire ne se trouva pas interrompue. A la Chambre, un député, Keller, prononça sur l' « affaire de Saverne » un discours qui attira fâcheusement l'attention du public. About fit une réponse spirituelle et agressive. Quelques jours plus tard, les poursuites contre lui aboutissaient à un non-lieu. Une coïncidence mystérieuse avait amené tous les témoins cités contre le journaliste à faire défaut.

***

Le procès de Saverne avait été suivi avec attention à Paris. Pour que chacun sût à quoi s'en tenir, les libéraux avaient répandu dans les rues un petit tract vert et léger. Qu'About

eût attaqué les candidatures officielles, on pense bien qu'ils ne pouvaient que s'en féliciter. Mais, disaient-ils, ce n'est là qu'un accident. About est un serviteur de l'Empereur. Il était malaisé d'en douter, depuis qu'il avait publié *la Question Romaine, la Carte* et *la Prusse*. Maintenant la certitude était absolue. C'étaient le ministère de la justice, le ministère de l'Intérieur qui avaient étouffé l'affaire de Saverne... Les Parisiens lurent le tract en silence — et en firent leur profit, ainsi que l'événement le prouva bientôt.

Depuis un an déjà About avait offert au Théâtre-Français une pièce, *Gaétana*, qui avait été aussitôt acceptée. Mais on tardait à la mettre en répétition, des discussions étant survenues à propos de l'attribution des rôles. A ce moment, About était fort épris d'une actrice de la maison, mademoiselle Riquier, si épris, que son ami Najac, inquiet des suites de l'aventure, croyait devoir écrire à madame About mère des lettres toutes pleines de sinistres prophéties. Exaspéré des lenteurs des Comédiens français, About se décida à retirer sa pièce et à l'« offrir à la jeunesse des Écoles », c'est-à-dire à la donner à l'Odéon.

Ce n'était pas une très heureuse inspiration. Quelques jours plus tard, About apprit qu'une députation d'étudiants était venue trouver le directeur en lui déclarant : « Nous ne permettrons pas qu'on joue une pièce de M. About à Paris. » L'écrivain fut surpris de découvrir qu'il s'était fait des ennemis, hors du cercle même des hommes publics qu'il avait cru devoir attaquer, mais il ne prit pas la menace au sérieux. L'hostilité d'un groupe, voire d'une « salle », n'était pas faite pour l'effrayer. N'avait-il pas écrit dans la préface de *Guillery*, cette pièce si mal accueillie par les spectateurs parisiens : « La froideur du public est une eau glacée où se retrempent les forts » ?

La première représentation de *Gaétana* eut lieu le 2 janvier 1862. Elle compte dans les annales du théâtre parisien. Jamais on ne vit un vacarme aussi savamment organisé. Dès que le rideau se leva, ce furent des clameurs. Les libéraux criaient : « Traître ! » ; les légitimistes (moins nombreux) « Question Romaine ! » Au milieu des hurlements et des coups de sifflet, il était impossible d'entendre les acteurs. Au cours du second acte, à la faveur d'une soudaine accalmie, une phrase passa

pourtant la rampe : « Les jeunes gens de notre siècle ne s'en vont jamais sur un baiser fraternel. » Aussitôt on beugla dans la salle : « Vous insultez la jeunesse! » Au troisième acte tout le monde se battait. Un cortège d'étudiants se rendit, après la représentation, passage Saulnier, devant l'appartement d'About, en chantant des airs funèbres, destinés à faire comprendre que *Gaétana* était enterrée. Les habitants du quartier, désireux de dormir en paix, n'approuvèrent pas cette manifestation. La voisine d'About, l'actrice Virginie Déjazet, parut à sa fenêtre, indignée. Le lendemain il y eut une échauffourée dans le quartier latin.

Pour la seconde représentation, la préfecture prit ses précautions. Un fauteuil sur deux fut occupé par des policiers. Le seul résultat obtenu fut que, dès la première minute, une moitié de la salle faisait le coup de poing contre l'autre. Des brochures circulaient dans le quartier. *Lettre d'un étudiant à M. About*, etc. « Votre versatilité indigne les jeunes cœurs, déclarait un anonyme. Nous n'aimons pas les hommes sans conviction qui vont d'un camp à l'autre, cueillant sur leur passage les honneurs et les distinctions. Vous avez constamment nagé entre le gouvernement et l'opposition, etc... » *Le Figaro*, qu'Edmond About avait quitté après de furieuses polémiques avec Villemessant (celui-ci, pour se venger, lui dépêcha certain jour un sous-officier de zouaves, tireur réputé, avec l'espoir qu'About se ferait tuer en duel par ce bretteur) attaquait About avec passion[1]. Vapereau, l'auteur du diction-

1. Les disputes virulentes qui marquèrent la rupture d'About et de Villemessant ne pouvaient manquer d'exercer une influence sur les relations de Villemessant et de Sarcey. Le fidèle Francisque n'oubliait pas qu'About avait fait paraître, dans *le Figaro* précisément, le premier article qu'il eût écrit. C'était au temps où Sarcey se morfondait encore comme professeur en province. About avait même trouvé pour son ami un pseudonyme : *Satané Binet*! dont l'allure méphistophélique avait transporté de joie le paisible Francisque... Aussi à quelque temps de là, Sarcey attaqua-t-il Villemessant lui reprochant, parmi cent autres fautes, de porter un nom auquel il n'avait pas droit. Villemessant, ainsi que nous le révèle une correspondance trouvée dans les papiers d'About, força un matin la porte de Sarcey, qu'il trouva nu dans son tub. Le directeur du *Figaro* entreprit sans attendre de lui démontrer qu'étant le fils naturel de madame de Villemessant, il avait le droit de porter ce nom... Toutes autres accusations, Villemessant les acceptait. Mais celle-là jamais! Si Sarcey reprenait ce thème, Villemessant le tuerait... Il y aurait bien des pages piquantes à ajouter aux souvenirs de Villemessant — souvenirs si discrets quand il s'agit de l'auteur lui-même.

naire, publiait une plaquette pour défendre l'auteur de *Gaétana*. Celui-ci dans *le Constitutionnel*, tentait de prouver qu'on persécutait en lui l'indépendance d'esprit. Il rappelait le temps où il « faisait le coup de poing » pour défendre la liberté de pensée dans l'amphithéâtre de Michelet. Que lui reprochait-on en somme? De n'avoir pas suivi les partis opposés dans leurs excès, dans leurs erreurs? « *Es-tu avec l'Empereur, il faut approuver tout, la paix, la guerre, les traités inattendus, les espérances données, retirées, rendues, suspendues, novembre et décembre, l'occupation de Rome et la campagne d'Italie; tous les ministres, etc... Es-tu contre l'Empereur, tu appartiens à l'opposition et tu dois marcher avec elle, quoi qu'elle fasse.* » C'était évidemment l'explication qu'About se donnait à lui-même de ses variations. La « jeunesse » ne l'admit pas. On arracha les numéros du *Constitutionnel* des devantures des marchands de journaux, on les lacéra, on les brûla.

Ces incidents ont leur importance historique. On imagine bien que, quelle que fût leur opinion sur About, les étudiants ne se seraient pas exposés à recevoir des horions pour une affaire où il eût été seul intéressé. About avait fourni un prétexte, mais c'est l'Empereur qu'ils visaient. Les bagarres de 1862, autour de *Gaétana*, représentent l'éveil de l'opposition à l'Empire, Transportée à Lyon, la pièce provoqua les mêmes désordres, mais un autre esprit les inspira. Là c'étaient surtout les cléricaux qui menaient la lutte. En sifflant l'auteur de *la Question Romaine*, ils protestaient contre la politique hésitante de l'Empereur à l'égard du Saint-Siège. Au théâtre des Célestins, on n'entendait que « A bas About! Vive About! A bas les Jésuites! Question Romaine! A bas les sacristains! » Dans ces conditions, les libéraux, qui à Paris sifflaient About, devenaient, à Lyon, ses défenseurs. Jamais le théâtre, du reste, n'avait encaissé d'aussi fortes recettes. Le directeur était enchanté, mais l'agitation devint telle que la police, au bout de trois jours, interdit les représentations.

About, dans toute cette affaire, avait eu une certaine chance. Personne n'avait entendu la pièce et en vérité personne ne se souciait d'elle. C'est un très médiocre drame que *Gaétana*. Au milieu d'un vaste cortège d'invraisemblances, de faux bons mots et de froides tirades, le vieux et méchant comte del

Grido accuse faussement de meurtre le généreux et charmant comte Pericoli. Ténébreuse machination d'un barbare qui tente d'éloigner un noble rival de sa jeune femme. Tout finit du reste pour le mieux et les beaux amoureux se réuniront pour roucouler, après une cascade d'aventures gratuites.

Profitons de l'occasion pour vider d'un trait la question d'Edmond About auteur dramatique. About a écrit de nombreuses pièces, dont une bonne partie en collaboration avec son ami E. de Najac. Un petit vaudeville en un acte qu'ils composèrent ensemble : *Risette ou les millions de la Mansarde* fit courir tout Paris au Gymnase. Une chanson s'y trouvait glissée qui fut fredonnée à tous les coins de rues : elle paraissait symboliser cette poésie des faubourgs misérables dont les Français sont toujours friands.

A Paris près de Pantin
Je naquis un beau matin
De décembre
Pour chasser le froid, la faim
Nous n'avions ni feu ni pain
Dans la chambre...

Papa disait à maman
Elle a mal pris son moment
Ta fillette;
Mais le soleil par les trous
Du toit descendait chez nous
Et de ses yeux les plus doux
Nous faisait à tous
Risette[1].

La plupart des pièces d'About sont réunies en un volume que l'auteur intitula lui-même : *Théâtre impossible*. C'était plus vrai qu'il ne pensait. Il n'y a rien dans tout cela qui soit au-dessus du médiocre et l'une d'entre elles, *l'Éducation d'un prince* qui eut du succès témoigne même d'un incontestable mauvais goût. Elle traite avec des gamineries appuyées le cas d'un prince allemand qui s'est marié sans savoir quel usage les hommes peuvent faire des femmes. La pièce dépeint les efforts des courtisans qui tentent d'instruire leur maître avec une décence polissonne. Dans l'histoire du théâtre, About ne s'inscrit en somme que par deux échecs retentissants : *Guillery* et *Gaétana*. Le dernier fut le plus remarqué. On en parla pendant des années comme d'une étonnante aventure. Elle fournit même à l'Empire boulevardier quelques-uns de ces mots « à l'emporte-pièce » qui ont déjà franchi un demi-siècle, pour

[1] Bien entendu l'héroïne s'appelle Risette.

illustrer le mauvais goût de l'époque. Un ami du prince Napoléon, évoquant un jour le voyage qu'il avait fait avec S. A. I. en Amérique déclara, quand il en vint au chapitre du Niagara : « Nous avons vu la plus belle chute du monde, après *Gaétana.* »

***

Cet hiver-là Edmond About dîna un soir, chez des amis, avec le professeur Charles Robin, le fondateur de l'histologie. Celui-ci parla d'animalcules qui, privés d'humidité, demeurent immobiles, insensibles, comme morts, jusqu'au jour où une goutte d'eau les ranime. « Pourrait-on ainsi dessécher un homme, en faire une momie vivante? » demanda About, traversé d'une idée subite. — Théoriquement oui, répondit Charles Robin, mais.... et il montra que l'opération était pratiquement impossible. Elle ne l'était pas pour un romancier. En quelques semaines, About écrivit *l'Homme à l'oreille cassée,* l'histoire célèbre du colonel Fougas, momifié sous le Premier Empire et rappelé à la vie sous le Second. Suivirent dans la même année : *le Nez d'un notaire,* qui révéla aux Français comment avec un peu de chair tirée du bras d'un Auvergnat on peut refaire le nez du plus élégant des officiers ministériels, et *le Cas de M. Guérin,* biographie d'un fonctionnaire qui accouche au lieu et place de sa femme.

Ces trois romans physiologiques écrits l'un après l'autre à cadence rapide marquent une date dans la vie d'About romancier. C'est l'année des romans-farces, la dernière année où le Normalien laisse paraître son goût de la blague et lâche la bride à son imagination burlesque. Oh! il ne lui donne pas toute licence, car il est, depuis quelques années déjà, un homme arrivé, qui administre sa vie avec une certaine prudence, il songe au public et à ses goûts, à la vente... Mais enfin il écrit là des ouvrages qui nous semblent en correspondance naturelle avec son tempérament de farceur et de fantaisiste.

Ces trois livres représentent à peu près seuls, dans notre littérature, un petit genre secondaire, une sorte de *commedia dell'arte* du roman. Des personnages-marionnettes y accomplissent avec gentillesse d'aimables extravagances. Au milieu

de l'impétueux-colonel-du-Premier-Empire, du bon-savant-allemand et du notaire-épris-d'élégances, le fantastique prend un aspect bourgeois et familial. C'est la moins malheureuse tentative qu'on ait accomplie en France du côté de l'humour.

Quelques années plus tôt avec deux romans également fantaisistes, mais comportant des inventions d'une bizarrerie moins appuyée, About avait créé un genre nouveau, le roman-opérette. Car *le Roi des Montagnes* et *Trente et Quarante*, le premier évoquant les exploits du brigand grec Hadgi-Stavros, le second l'aventure du brave capitaine Bitterlin et de sa fille Emma font invinciblement penser avec leurs personnages comiquement stylisés, leurs pizzicati dans l'invention, leur atmosphère légère, la grâce d'un dialogue parfaitement conventionnel mais souvent spirituel, aux *Brigands* et à la *Grande Duchesse de Gerolstein*. Ici nous pressentons ce qu'About aurait pu donner, s'il s'en était tenu au programme qu'il se fixait au temps de l'École Jauffret : *écrire peu, longuement méditer ses œuvres*. Exactement ce qu'il n'a pas fait, car il a toujours travaillé vite et a même osé soutenir que le travail y gagnait, qu'il fallait écrire « comme on cause ». Mais enfin si *le Roi des Montagnes*, publié en 1857, a été écrit au galop comme le reste, il représentait pourtant l'heureuse combinaison d'images grecques que l'auteur portait dans l'esprit depuis plusieurs années déjà. Le temps avait fait son œuvre nécessaire. Alors que la plupart des livres d'About sont des thèmes adroitement développés, enlevés comme des devoirs d'excellent élève d'âge mûr qui travaille sans conviction, mais avec vivacité et adresse, *le Roi des Montagnes* met en œuvre des éléments que le temps a déjà ordonnés et polis. Les personnages sont « chargés », mais ils ne sont pas conventionnels. Il y a de l'observation, de la vie, de la vérité sous tous ces aimables mensonges et au-dessus de ces paysages grecs un brin de poésie même — cette poésie qui manque si fort au reste de l'œuvre d'About. Aussi peut-on mesurer grâce à cette réussite même, les funestes effets du plus terrible des dons qui furent prodigués à About : la facilité.

Quittés ces romans-guignols et ces romans-opérettes, il est superflu d'insister sur les *Tolla*, les *Germaine*, les *Madelon*, bien que ces œuvres aient obtenu un énorme succès auprès

des contemporains. On ne saurait dire qu'elles révèlent une époque : en réalité elles la trahissent. Il faut penser en effet que le romancier « à la mode » du Second Empire, ce n'est pas Gustave Flaubert, mais Edmond About, et avec lui Octave Feuillet.

Le grand ressort de ces romans d'About, ce sont les femmes fatales. Madame Chermidy la plus satanique d'entre elles, fit pleurer beaucoup de beaux yeux, au temps des équipages, en s'acharnant sur la fille tuberculeuse et gémissante des La Tour d'Embleuse, l'héroïne sacrifiée de *Germaine*. On retrouve des vamps XIXe siècle du même modèle dans *Tolla*, *Madelon* et *l'Infâme*. Toutes ces créatures procèdent plus ou moins directement de madame Marneffe, l'inoubliable création de Balzac. Mais le type s'affadit chez About, à qui Biré décocha non sans raison l'épithète de « Balzac des familles ». Il y a pourtant, au début de *Madelon*, quelques pages consacrées à la vie d'une grande cocotte, qui correspondent à une réalité humaine et nous sortent brusquement du monde factice où About tient ses lecteurs enlisés. Elles évoquent en effet Alice Ozy, et sont nourries évidemment de souvenirs personnels. Malheureusement l'auteur déraille très vite et se lance dans des inventions malencontreuses. C'est qu'il a hâte de se conformer lui-même aux principes qu'il édicte dans un de ses articles et d'après lesquels un auteur doit s'interdire d'exprimer les émotions qu'il a ressenties, car ce serait s'offrir en pâture au public et « faire du boudin avec son sang »[1].

Privé de ce sens artiste, qui est, selon la juste expression de Proust « la soumission à la réalité intérieure », About devait être rapidement amené à renforcer l'intérêt de ses romans par un apport « utile ». L'économie politique, qui le passionne, lui fournit maints sujets. Le *Fellah* est consacré à la culture en Égypte; *le Roman d'un Brave Homme* c'est la vie du parfait usinier. *Madelon* et *l'Infâme* sont

1. Edmond About a écrit aussi de nombreuses nouvelles réunies sous les titres : *Mariages de Province*, *Mariages de Paris*, *le Turco*. Quelques-unes d'entre elles : *la Mère de la Marquise*, *la Fille du Chanoine*, *les Jumeaux de l'Hôtel Corneille* eurent un succès retentissant. Les sujets sont souvent excellents et nous avons du reste la preuve que certains d'entre eux mettent en œuvre des « histoires vraies ». Mais un je ne sais quoi de factice est répandu dans toutes ces pages.

enrichis d'exposés sur l'association agricole. *Maître Pierre* combine le récit d'une aventure d'amour et un sermon sur l'assèchement des Landes. Ayant lu cette œuvre singulière, Barbey d'Aurévilly écrit avec ironie : « *C'est la théorie du drainage mise en action. On dit que l'auteur prépare des romans sur l'air comprimé, sur les tunnels sous les mers et les aqueducs suspendus, l'aérostat et ses effets, les silos pour les conserves de céréales, l'itinéraire des Halles et marchés et les carrières de la Bourse.* »

Mais la plupart des journalistes, hors Sainte-Beuve, éprouvaient, à la lecture de ces médiocres romans, une violente admiration. About est un « test » du plus fâcheux pour les critiques de l'époque. Ceux mêmes qui le condamnaient défendaient leur opinion par des raisons qui donnaient une idée bien fâcheuse de leur goût. Les uns voient en lui un « bas réaliste », parce qu'il lui arrive d'indiquer le prix d'un loyer ou d'une botte d'asperges. Charles Mazade, critique de la *Revue des Deux Mondes*, trouve que *Madelon*, cette berquinade, est une œuvre d'une « crudité sinistre ». George Sand juge que ce roman (qui sue la vertu) est profondément immoral. Sainte-Beuve, clairvoyant, estimait au contraire qu'About se faisait porter par une vague de moralité — réaction temporaire du public contre la « dépravation » d'un Musset. Sainte-Beuve avait raison et About le sentait si bien que, désireux de plaire à ses lecteurs, il multiplia les « braves cœurs » dans ses derniers ouvrages... Pontmartin reproche aux amoureuses d'About de boire du champagne et de manger du perdreau! Où sont les héroïnes de George Sand qui entraînaient leur amant « dans des tourbillons de flammes »? D'après Pontmartin, About mène le roman français à la ruine. Et il a un associé hélas! dans cette œuvre destructrice. C'est Flaubert! Pour ce juge officiel, *Germaine* et *Madame Bovary* sont au même niveau de nullité et de turpitude.

Imagine-t-on ce que dut penser Sarcey, en lisant cette déclaration, Sarcey le fidèle ami, le fidèle admirateur, Sarcey le bon critique, qui savait, lui, faire une différence entre les romans d'About et ceux de Flaubert. Il est vrai que la différence à ses yeux était toute au bénéfice d'About. « Votre ami Flaubert, écrit-il un jour à madame About, vient de publier

un roman : *Salammbô* : cela est d'un ennui prodigieux et le livre n'aura aucun succès[1]. »

***

De plus en plus attiré par les questions économiques, About se résolut à séparer, en littérature, l'agriculture et l'amour. Des romans économiques il passa aux essais et réunit ses idées sur l'organisation matérielle de la société dans deux volumes qui parurent respectivement en 1864 et 1868 : *le Progrès* et *l'A. B. C. du travailleur*. Les idées toutes faites, quelques vues personnelles et la plupart des conceptions de Michel Chevalier sont venues s'amalgamer dans ces traités. Edmond About y appuie toute son argumentation sur trois notions : l'intangibilité du droit de propriété (il est « placé sur une hauteur inaccessible à tous les décrets politiques ») la liberté (sur laquelle il étaie sa théorie du libre-échange, dont il est partisan chaleureux) et l'association (qui est à ses yeux le remède omnibus[2] à toutes les difficultés sociales). About est, socialement, un modéré : il n'aperçoit aucun antagonisme entre le travail et le capital, qu'il associe dans cette formule juste et simpliste : *C'est le travail qui produit le capital et le capital à son tour travaille et nourrit son créateur*... Avec cela il est, à juste titre, adversaire de l'étatisme et réclame la vente des forêts et de tous les biens publics en général pour l'allègement de la dette. Ce qui lui réussit le moins bien, ce sont les prédictions : il affirme en effet qu'on ne reverra plus jamais « l'absurdité douanière » et que le socialisme est mort en 1848 « désarmé par le progrès des lumières et le redressement des esprits ».

Ces axiomes économico-sociaux sont enrichis de vues de tout ordre. Ici, darwiniste fanatique, About trace un tableau

1. Dans la même correspondance Sarcey appelle *Les Misérables* une « œuvre sénile ». About n'aimait pas non plus Victor Hugo. Ses livres sont, d'après lui, une « difficile conconction, véritable meule d'antithèses, de concetti, d'amphigouri et de galimatias accumulés ». L'homme lui déplaît de toutes manières. « Son interminable exil (à Guernesey), écrit-il un jour, pourrait bien n'être qu'une spéculation. »

2. L'expression n'est pas employée au hasard. About écrit « l'omnibus n'est pas seulement une voiture à quatre roues. C'est le symbole de l'association pacifique fondée sur la liberté. »

de l'évolution de l'homme, depuis les temps préhistoriques où il n'était qu'un « sous-officier d'avenir dans la grande armée des singes » jusqu'aux siècles futurs où la science et le progrès matériel l'auront doté d'une morale nouvelle, pure de tout alliage religieux[1]. Là il reprend ses projets « européens », et indique à la France la politique qu'elle doit suivre : libération des Serbes, des Polonais, des Grecs, prélude nécessaire à la création d'un vaste « conseil amphictyonique » des puissances. Programme belliqueux entièrement conçu d'ailleurs dans l'abstrait, sans aucun souci de l'existence et des vœux des autres grandes nations.

La tranquille assurance avec laquelle About aborde des questions qu'il a, somme toute, peu étudiées, ne tient pas seulement à ses dispositions naturelles, mais aussi à la pratique constante du journalisme. Depuis quelque quinze ans il écrit dans les journaux sur toutes choses et déploie dans ses « papiers » une verve inépuisable. About a été un très grand journaliste — en ce sens qu'il a eu le tour, le feu, le mouvement. Il savait s'appuyer sur les courants d'opinion, et donner à tout ce qu'il écrivait un air de passionnante actualité. Cette besogne lui plaisait tant, qu'elle le détourna chaque jour davantage, des livres, des essais. Il avait besoin du contact quotidien avec le public, de la réponse immédiate qu'il donne. Le journalisme devint pour lui — il l'a écrit — un besoin, un poison.

D'un certain point de vue, on peut dire en effet qu'il en est mort. Intellectuellement le journalisme l'a détruit, arraché à lui-même, livré aux effusions faciles, à la banalité. Salomon Reinach a écrit[2] que les journaux ensevelissent des chefs-d'œuvre. C'est possible. Mais il en donne comme preuve les articles qu'About publia dans *le Constitutionnel, le Figaro, le Gaulois, l'Opinion nationale*, puis dans *le XIXe siècle*. Et

1. A propos du *Progrès*, Haléyv note dans ses carnets : « 3 *décembre* 1863. — About est à Paris. Il était hier soir à l'Opéra. Il a terminé un ouvrage politique et philosophique, *le Progrès*. Ouvrage absolument impie, dit-il, et qui distancera la *Vie de Jésus*. L'athéisme est indiqué comme la base nécessaire des sociétés futures. Quant à Jésus-Christ, About l'appelait : *Un Israélite distingué dont M. Renan a fait un portrait trop flatté*. Mais le prudent Hachette a reculé devant cette phrase originale : About a dû la supprimer. »

2. Dans la préface d'un recueil d'articles d'Edmond About : *le XIXe siècle*.

là on est bien obligé de dire que la preuve n'est pas démonstrative. Pour s'en convaincre, si l'on n'a pas le loisir de feuilleter les collections de journaux, on peut lire les deux volumes de *Lettres d'un bon jeune homme*, les deux volumes de *Causeries* où About a réuni ses meilleurs articles. On y perçoit ce qu'il y a parfois d'aventureux dans l'attitude du chroniqueur dont la spécialité est de ne pas en avoir. Il se trouve tout naturellement conduit, comme le fut About, à défendre par des arguments « étincelants » la génération spontanée et à attaquer Pasteur pour soutenir Pouchet, ou encore à larder de traits acérés l'homéopathie et l'enseignement médical donné dans les hôpitaux. Cette intrépidité dans l'affirmation hasardeuse s'explique par les succès qu'on peut acquérir à bon marché en traitant chaque jour une de ces questions qui divisent la France pour vingt-quatre heures. Le plus souvent on a la moitié des lecteurs pour soi, puisque d'avance une moitié des lecteurs partage votre opinion, Ainsi l'on recueille mille approbations sur la valeur desquelles il est bien aisé de se tromper, des approbations qui ne vont pas au penseur original, mais au contraire à l'homme qui a eu le « courage » d'exprimer en les enjolivant de quelques formules oratoires les idées qu'on entend répéter chaque jour autour de quelques millions de tables françaises. About, comme beaucoup d'autres, s'est grisé de ce genre de victoires. Il a fini par se croire chargé d'une mission. Il s'est senti membre de ce groupe de « *cinq cents individus* (croyait-il qu'ils fussent réellement si nombreux?) *qui s'entretiennent familièrement avec le public et dispensent la bonne et mauvaise renommée* ». A y regarder de près, la plupart des sujets dont il « entretient familièrement » le public ont une actualité vraiment trop... éternelle : ce sont les abus du pourboire, les goûts dispendieux des femmes, l'indulgence excessive du jury, le prix trop élevé des transports en commun. Sans doute il arrive qu'About défende des idées moins « générales », qu'il recommande l'enseignement sans latin, la consommation du poisson, qu'il défende, avec une ardeur d'initié, « l'humble atelier maçonnique où se réunissent les plus honnêtes gens de la ville » ou qu'il réclame la liberté de la presse, et le droit d'interpellation, mais ce ne sont là encore que les idées ou les impressions de

groupes, idées que le journaliste travaille à répandre. Qu'une pareille besogne puisse être matériellement nécessaire, et, parfois spécialement utile, c'est possible, mais quelle menace ne représente-t-elle pas pour la personnalité de l'écrivain!

Du point de vue historique, l'œuvre de vulgarisation extensive entreprise par About correspond à l'évolution des journaux en France. Depuis que, grâce à Girardin, le prix des « feuilles » a baissé et que leur clientèle s'est étendue, il y a un nouveau public à instruire, à convaincre, le « public tout le monde ». Les grands journalistes avaient été, le plus souvent jusque-là, des hommes politiques en disponibilité qui, privés un instant de la tribune, s'adressaient à un auditoire encore restreint, à l'aristocratie que représentaient les lecteurs de journaux. Des perspectives différentes sont apparues du jour où l'homme qui écrit des articles a pu se composer une vaste clientèle par le bas. Ce fut le cas d'About qui, traversé de velléités humanitaires, s'adressa souvent aux ouvriers. A force de « parler au peuple », l'idée se développa en lui qu'il devait entrer dans la politique active. N'avait-il pas une vaste clientèle toute prête à le suivre? Souhait très explicable, mais qui, constamment déçu, devait faire naître en lui une certaine amertume. Pourtant en l'espèce About avait fait figure de précurseur. Il avait compris, des premiers, qu'avec les conditions nouvelles de la presse, on pouvait arriver au pouvoir par le journalisme. Journalisme, politique, il n'y a plus de cloisons étanches entre ces deux domaines, quand le journal est bon marché et le suffrage universel.

***

Depuis qu'il avait publié *la Prusse en 1860*, les relations de la Cour avec About s'étaient sensiblement espacées. Aussi accueillit-il avec plaisir une invitation qui lui fut faite, en 1867, de se rendre à l'une des fameuses séries de Compiègne. Du point de vue anecdotique, les lettres d'About n'apportent pas de contribution nouvelle à la masse de renseignements que nous possédons déjà sur ces réceptions. Peut-être leur fait-on du reste un sort qu'elles ne méritent pas, car les divertissements semblent y avoir été assez niais et l'esprit légèrement commis voyageur.

About, qui avait trouvé à la gare du Nord le wagon réservé aux invités de l'Empereur, avait voyagé avec Walewski, Metternich et Camille Doucet. Un invité, d'une délicatesse extrême, s'était plongé dans la lecture de l'*Infâme* pendant tout le trajet. Au château, About avait été logé dans un petit appartement tendu de perse claire, au second étage. Puis avait commencé la série des distractions ordinaires : chasse à courre, chasse à tir. Un véritable massacre avait eu lieu dans le Grand Parc, auquel l'écrivain avait assisté avec désespoir, car il n'avait pas apporté ses fusils et l'on n'en prêtait pas.

Il y eut, un soir, une curée aux flambeaux et le lendemain l'inévitable promenade à Pierrefonds s'accomplit selon tous les rites. Madame de Metternich, restant à la hauteur de sa réputation, changea de robes un nombre de fois incalculable. Hors ce trait, About s'était attendu à plus de faste. Il remarqua qu'on servait peu de champagne et qu'on n'offrait pas du tout de cigares. « Stricte économie. » On ne manqua pas de réclamer à l'écrivain une charade qu'il dut composer en vingt-quatre heures. Nous possédons des fragments de cette improvisation. Elle est certainement d'une qualité supérieure à ce qu'on peut attendre de pareils exercices. Un couplet à l'Espagne se termine par ces deux vers destinés à l'Impératrice (qu'on se rassure, ce ne sont pas les meilleurs).

Ta plus noble beauté, nous te l'avons ravie
Ta plus auguste fleur n'a fleuri que pour nous.

Ce n'était pas là uniquement un madrigal de digestion. About, qui n'en était pas cependant à sa première rencontre avec l'Impératrice, s'enthousiasma pour elle. Passée l'heure traditionnelle des présentations, il eut les honneurs d'une conversation familière. L'Impératrice, au retour d'une promenade en forêt, l'invita à prendre le thé dans un petit salon du château. Elle portait, ce jour-là, « une robe de chambre fort jolie ». Viollet le Duc et quelques conseillers d'État se trouvaient réunis autour d'elle. *On a beaucoup et vivement causé pendant une heure et quart*, écrit About dans une de ses lettres, *et, s'il faut que je te l'avoue, j'ai été stupéfait du savoir et du bon sens vraiment élevé de cette femme que tout le monde croit frivole.* A Ludovic Halévy, About, faisant le récit de son séjour

à Compiègne, ajouta même cette glose : *Je n'ai pas caché mon impression à l'Impératrice et je lui ai dit brutalement qu'elle me faisait l'effet d'une femme remarquable.*

Avec l'Empereur, About eut, dès le premier jour, une conversation qui dura vingt minutes, au milieu d'« un entourage ébahi » par une pareille faveur. Retrouvant spontanément la question que le roi de Grèce faisait éternellement à About, Napoléon III lui demanda d'abord de quel ouvrage il s'occupait. About parla de *l'A. B. C.* puis du *Progrès*, dont il devait offrir quelques jours plus tard un exemplaire au souverain. Les idées « coururent grand train ». Je défilai un « joli chapelet », dit About, et l'Empereur parut « vivement intéressé ». Dès qu'About lançait une proposition nouvelle, l'œil du souverain, *éteint la minute d'avant, s'allumait et resplendissait.* Enfin l'Empereur demanda (c'est About qui le dit à Halévy) : « *Voyons, M. About, à ma place, qu'est-ce que vous feriez?* » Il n'y avait pas là de quoi embarrasser l'écrivain. Il avait des solutions toutes prêtes et les mesures radicales ne l'effrayaient pas. Treize ans plus tôt il avait fallu l'intervention de Taine pour qu'Edmond ne terminât pas son ouvrage sur la Grèce par une invitation à l'Angleterre et à la France de se partager le gouvernement du pays[1]. Aussi, à la question de Napoléon, About répondit-il aussitôt que, s'il était l'Empereur, il rendrait un peu de liberté à la presse et rétablirait le régime parlementaire. Puis il organiserait un grand conseil *composé des membres de l'opposition.* Napoléon III s'étonna et demanda des précisions, About développa son idée. Le conseil ne prêterait pas serment, il serait indépendant, il ne serait pas payé. Il recevrait les plaintes des citoyens, donnerait son avis dans tous les cas importants, il préparerait les projets de loi.

Ainsi il aurait à la fois les attributions du Conseil d'État, du Conseil privé, du Sénat? — Non, non, Sire, mes idées sur les attributions du Conseil ne sont peut-être pas très arrêtées, mais quant à l'utilité du Conseil, je n'en doute pas. — Eh bien! M. About, voulez-vous penser plus mûrement à votre projet et m'envoyer une note? — Très volontiers, Sire. » *A peine arrivé à Paris,* ajoutait About, *je me suis mis à l'ouvrage et j'ai expédié ma note aux Tuileries.*

1. Taine avait suggéré avec un sourire, de rendre plutôt le pays aux Turcs.

— *Tu en as eu des nouvelles?* — lui demanda Halévy.

— *Le lendemain même, M. Conté m'écrivait la lettre suivante* : « Monsieur, l'Empereur a lu votre note avec le plus vif intérêt; Sa Majesté me charge de vous féliciter de votre patriotisme et de vous remercier de vos excellentes intentions, mais je dois vous dire que l'Empereur ne se rend pas compte de l'avantage qu'il aurait à créer un second conseil privé entièrement composé des ennemis de son gouvernement. »

Deux ans plus tard, About eut l'occasion, à nouveau, de conseiller un prince. Le vice-roi d'Égypte l'avait fait venir à Alexandrie, pour qu'il écrivît un ouvrage sur le pays (ce fut *le Fellah*). Dès le lendemain de son arrivée, About eut une audience. Le prince, qui avait toute confiance en la compétence universelle de l'écrivain, lui demanda d'écrire une étude sur le système judiciaire appliqué dans le pays et de faire des suggestions en matière agricole. About promit d'entreprendre aussitôt les enquêtes nécessaires, puis, sans attendre, il exposa ses idées sur « cent questions », c'est-à-dire qu'il énuméra les décisions qu'il prendrait, s'il était personnellement le maître du pays. Le vice-roi l'écouta avec attention et se déclara « tout à fait de son avis ». Sur un point seulement, il fit des réserves. Edmond About proposait la réorganisation de la milice. Le prince n'y était pas disposé. « *Il trouve son état militaire suffisant; il l'aime tel qu'il est.* » About ne montra pas, au reste, un vain amour-propre d'auteur. Débonnaire, il ajoute dans le récit de cette entrevue : « *Quand je me place à son point de vue, je trouve qu'il pourrait bien avoir raison.* »

MARCEL THIÉBAUT

(A suivre.)

FÊTES MUSICALES DE PARIS

Nos dilettantes ne seraient pas tout à fait de leur temps s'ils pouvaient goûter sans réserve les belles fêtes que nos musiciens leur ont offertes en cette saison. L'orage suspendu sur l'Europe, et nos difficultés, hélas! de jour en jour plus complexes et pressantes, en irritant les nerfs, aigrissent nos humeurs, exaspèrent notre sens critique. Beaucoup de faux mélomanes s'acharnent à méconnaître l'héroïque persévérance avec laquelle théâtres et concerts s'efforcent d'attirer quand même la multitude. Le véritable amateur, Dieu merci, se montre moins dénigrant. Loin de confondre le dégoût systématique avec le goût, il s'impose de défendre l'opéra, la symphonie, la musique de chambre à l'heure où ces formes supérieures de l'art encourent le plus de risques. Si les trésors de la musique pure et de la scène lyrique peuvent encore être sauvegardés, on le doit à ces fidèles. Suivons donc leur exemple. Comme eux, rendons grâces aux associations symphoniques, au Conservatoire, à l'Opéra, voire à l'Opéra-Comique, dans la mesure du moins où ce théâtre revient aux traditions qui firent jadis sa gloire. Honorons avec eux les directeurs et les artistes qui maintiennent parmi nous, malgré la crise, le prestige du chant, de la danse et de l'orchestre. Les uns et les autres ont bien mérité des Muses. Et sans doute la fortune ne demande qu'à leur sourire. Mais pour changer ces demi-victoires en triomphes, encore faut-il que le talent et l'énergie s'accompagnent désormais d'une culture solide et qu'ils trouvent dans le gouvernement, comme il arrive en Allemagne, Autriche, Italie ou U. R. S. S., des collaborations vigilantes et éclairées.

C'est, en effet, parmi les admirateurs du génie français à l'étranger, un sujet d'étonnement perpétuel, sinon de scandale, que cette absolue indifférence des autorités compétentes à l'égard des chefs-d'œuvre musicaux dont le pays n'a cessé de s'enrichir à travers les siècles, depuis les premiers Capétiens jusqu'à la IIIe République. Certes, nul ne désirerait une mainmise des bureaux sur l'activité artistique. Mais que la France n'ait point, elle aussi, une politique musicale, voilà qui passe l'imagination. Quelle pitié pour le touriste admiratif que de voir désaffectée, vouée au silence et au désert, une salle de spectacle comme celle du château de Versailles! Ne serait-elle pas un rendez-vous d'élection pour les ombres de Lully, de Rameau et de Gluck? Plus près, au centre des quartiers élégants de Paris, le magnifique Théâtre des Champs-Élysées, tout bruissant des échos de quelques soirées fameuses, garde ses portes fermées. Et ces fêtes solennelles qui nous remettraient en mémoire telles musiques vieillissantes, les disputant comme en d'autres pays à l'ingratitude, à l'oubli, au néant, pourquoi donc sont-elles si rares à Paris? En Allemagne, les comités qui veulent célébrer Haendel, par exemple, s'en vont choisir une de ses partitions les moins jouées, comme *Héraklès* ou *Rodelinda*, puis ils en organisent des auditions modèles. La France n'en use ainsi qu'avec un petit nombre d'auteurs, presque tous de l'époque moderne. Ainsi M. Roland de l'Espée et M. Gabriel Astruc ont eu l'heureuse audace, en ce mois de juillet 1935, de préparer une « semaine Debussy » à Saint-Germain-en-Laye, ville natale de l'enchanteur. Applaudissons de tout cœur à leur initiative; mais encore faudrait-il en répandre davantage le goût. Pourquoi donc les théâtres lyriques s'obstinent-ils à ignorer tant de compositeurs illustres? Quelles fêtes exquises ne ferait-on pas avec tout ce qu'ils négligent! Nos dilettantes, même instruits, ne savent plus un air de Philidor, de Monsigny, de Grétry, de Dalayrac. On pourrait croire que ces charmants artistes ont péri corps et biens, si leur réputation ne survivait grâce à quelques noms de rues. Et pourtant, on aimerait à leur décerner des honneurs moins administratifs. Une affiche de représentation, voilà qui les servirait bien mieux qu'une plaque indicatrice.

***

Notre génération ne connaîtrait peut-être plus Nicolas-Étienne Méhul sans la voie que lui a consacrée le deuxième arrondissement. Certes, la virile mélodie du *Chant du départ* est restée populaire; mais à peine si l'on sait l'auteur de cet hymne patriotique. N'importe! Méhul compte parmi les figures privilégiées de l'histoire musicale. Berlioz, Gounod, Saint-Saëns, Reyer, César Franck, Vincent d'Indy le tenaient en haute estime. Richard Wagner lui-même, si peu favorable aux maîtres français, ne parlait de celui-ci qu'avec un accent de révérence filiale. On le savait déjà par un passage intéressant de son autobiographie : Wagner y signalait sans détours l'influence que la noble candeur de *Joseph* avait exercée à Riga sur son style dramatique. Voici pour les curieux un nouveau témoignage, plus décisif encore. Ils le trouveront dans les *Lettres françaises de Richard Wagner*, réunies par M. Julien Tiersot en volume[1]. Quelques mois avant la guerre de 1870, comme il espérait encore fonder à Paris un théâtre international où chaque pays ferait jouer ses œuvres classiques dans le texte original, le futur créateur de Bayreuth écrivait ceci à son admirateur Champfleury :

« Parmi les œuvres françaises qui devraient être données sur cette scène exceptionnelle, très indépendantes des intérêts du jour, celles de Méhul tiendraient une première place, et je vous félicite d'avoir songé à ce grand artiste, que je compte au nombre de mes précepteurs et dont la vie et les compositions sont beaucoup trop peu connues en France[2]. »

En croirons-nous Wagner? Nos principales scènes lyriques sont-elles vraiment si engagées dans les « intérêts du jour » qu'elles ne puissent, même si elles le veulent, honorer l'esprit pur? Toujours est-il que le vœu de Wagner s'est bien réalisé, ce printemps, sur une « scène exceptionnelle ». Le 6 et le 7 mai 1935, l'exercice des élèves du Conservatoire a porté sur l'opéra biblique de Méhul, et *Joseph* nous a été rendu après une longue absence.

1. *Éditions Bernard Grasset*, Paris, 1935.
2. *Ibid.*, lettre du 16 mars 1870, p. 279.

Cette cérémonie à la fois imposante et intime fut la seule entre toutes nos fêtes musicales qui ait revêtu le caractère d'une fête de famille. Méhul, en effet, est un ancêtre pour les talents qui ont illustré la musique française entre 1870 et 1920. D'autre part, les exercices d'élèves attirent dans la petite salle pompéienne du Conservatoire force parents et amis, et ces visiteurs attentifs, curieux, fervents ou enthousiastes composent une atmosphère tout à fait sympathique. Les critiques ont eu plaisir à retrouver en ce gala réservé aux jeunes des voix que l'on avait distinguées l'an dernier aux concours. C'est ainsi que M. Rouquetty a tenu le personnage de Joseph avec vérité et poésie[1]. Quel dommage seulement que l'acteur soit encore chez lui tellement inférieur au musicien! Cette disproportion choquante, les prochaines années se donneront sans doute pour tâche de la rendre moins sensible.

A dire vrai, le meilleur des louanges doit aller à l'orchestre. Sous la direction précise et nuancée de M. Henri Rabaud, les élèves du Conservatoire n'ont pas été indignes des vétérans chevronnés que nous acclamons à l'Opéra et à la Société des Concerts. Toute la différence est dans le charme et la fougue de l'âge, une certaine acidité qui ferait penser aux fruits verts. Les cuivres surtout nous ont étonné par leur justesse et leur franchise. Voilà donc, tout novices qu'ils sont, des instrumentistes de bonne race, et l'on est pleinement rassuré, si l'on éprouvait à cet égard la moindre inquiétude, sur le niveau des exécutions dont les Parisiens pourront jouir vers l'an 1950.

L'inspiration de Méhul, salubre et sérieuse, est de celles qui enseignent le mieux les vertus d'un style ferme. Dès l'ouverture, l'édifice apparaît en entier, avec son haut fronton et ses soubassements robustes. Pour éviter l'impression de monotonie que laisseraient peut-être d'aussi vastes architectures dépouillées, voire un peu nues, Méhul a des accents vigoureux, incisifs, dont la résonance dramatique est souvent irrésistible. Son art suprême consiste à obtenir de grands effets à peu de frais. Il est impossible de mettre plus de majesté dans l'économie. On pense à ces temples et ces palais de l'antiquité qui, malgré l'absence de meubles, ne semblent jamais vides. Néanmoins, sa dignité et son grand air ne masquent pas

1. Cf. la *Revue de Paris*, 1er août 1934.

toujours ses insuffisances. Si l'invention mélodique répondait chez lui à l'élévation de l'esprit, à la générosité du cœur, Méhul serait l'égal des maîtres par excellence. Malheureusement, il a le souffle court. De temps à autre, une romance puérile, un ensemble chétif ou mesquin nous déconcertent : on aperçoit alors ses limites, et la critique la plus respectueuse est bien forcée d'en tenir compte.

Hors le cas d'une « scène exceptionnelle », comme ce fut le cas au Conservatoire, les gens de théâtre se demandent si *Joseph* convient à l'Opéra-Comique ou bien à l'Opéra. La question est épineuse; on ne se charge pas ici de la résoudre. Par son ton solennel, par la pompe de ses allures, le mélodrame biblique d'Alexandre Duval siérait évidemment à l'Opéra. Mais, d'autre part, il tient de l'idylle, de la pastorale, et ces longs morceaux parlés qui s'intercalent dans la musique — assez fâcheusement, d'ailleurs, — relèvent plutôt de l'Opéra-Comique. Voilà comment *Joseph* a pu figurer tour à tour dans les deux répertoires. Mais à l'Opéra, dans le temps, l'œuvre faisait un effet un peu mince, nonobstant les récitatifs chantés dont l'avait rehaussée Bourgault-Ducoudray. Quant à l'Opéra-Comique, il aurait de la peine aujourd'hui à en assurer une représentation convenable, ce théâtre ayant suivi depuis deux ans une orientation bien différente.

***

L'Opéra-Comique n'ajoutait guère, jusqu'ici, à la splendeur des fêtes musicales. Certains de ses choix suscitaient même des protestations véhémentes. A quoi bon épiloguer? Malgré la plus franche antipathie pour *Frasquita* et davantage encore pour *Tout-Ank-Amon*, on peut se refuser, si l'on n'est pas d'humeur sanguinaire, à grossir la troupe des forcenés qui réclament chaque jour la tête de M. Gheusi. Ce n'est pas être juste que d'être impitoyable. Il faut bien qu'un directeur en difficulté cherche d'abord sa voie? A son arrivée rue Favart, M. Gheusi a dû s'émouvoir de la part abusive que l'on y faisait à la musique savante. Pensant que le public s'en était effarouché, il se mit à lui offrir des nourritures légères. De là, sans doute, ces coquetteries envers l'opérette, l'opéra-bouffe,

le vaudeville, la farce, qu'on lui impute à crime. Mais l'entreprise se justifiait en somme, quoi qu'on puisse dire, ne fût-ce qu'à titre d'expérience. La voilà faite. Nous sommes fixés. Les avantages n'ayant pas répondu aux sacrifices, M. Gheusi, en tacticien habile, ne s'est pas opiniâtré. Puisque les concessions faites aux profanes ne sont d'aucun profit, il est revenu à des œuvres plus dignes de l'Opéra-Comique, et sans doute en a-t-il éprouvé autant de plaisir que ses censeurs eux-mêmes.

L'année dernière, *Marie-Madeleine* de M. Ottorino Respighi indiquait déjà ce retour. Il s'est confirmé en 1935 par le *Gargantua* de M. Antoine Mariotte, écrivain au noble talent dont les connaisseurs ont toujours suivi les travaux avec attention et sympathie. Ainsi l'Opéra-Comique eut le courage d'accueillir, malgré des obstacles quasi insurmontables, en pleine crise, des « scènes rabelaisiennes adaptées en quatre actes » dont les concerts nous avaient donné un avant-goût. Certes, on conçoit que le rayonnement immense de Rabelais ait pu éblouir M. Mariotte. Quant à son librettiste, M. Armory, celui-ci est allé choisir dans *Gargantua* et dans *Pantagruel*, avec le discernement d'un fin lettré, les épisodes les mieux appropriés à un canevas d'opéra-comique. Les auteurs ont-ils donc réussi? On hésite à répondre, si imposants que soient leurs mérites. L'exubérance de Rabelais, sa prodigalité outrancière, sa magnifique débauche de folie et de génie supportent mal la réalisation scénique : elles s'appauvrissent au théâtre. Endigué par la musique, son débordement verbal se réduit à un maigre filet d'eau, sans élan, sans hardiesse, où l'on reconnaît à peine ce formidable torrent qui roulait impétueusement les vocables et les images. Que les musiciens prennent donc garde à ces visions qui les obsèdent, tout du long de leur carrière, en leur faisant mille promesses alléchantes et captieuses! Gare aux « faux bons sujets »! *Don Quichotte* est du nombre, et *Gargantua* pareillement. Il fallait que la tentation fût très forte, puisque M. Mariotte y a succombé. N'importe! ne le regrettons pas trop. Le premier acte de *Gargantua* reste une de ses créations les plus savoureuses. Et combien de musiciens nommerait-on aujourd'hui qui puissent écrire des chœurs aussi vivants, aussi chaleureux, aussi alertes?...

Les amateurs ont à M. Gheusi une autre obligation encore.

Un projet dont nous avions parlé ici vient de se réaliser. L'Opéra-Comique a monté la *Pantoufle de vair*, partition délicate et ingénieuse de M. Marcel Delannoy pour un ballet enfantin de Chicago. Exécutée le 25 novembre 1934 aux Concerts Poulet, cette musique nous avait charmé, et peut-être le lecteur s'en souvient-il[1]. A dire vrai, cette bluette s'alourdit en passant du concert au théâtre. A qui s'en prendre? A un orchestre trop cru, trop bruyant, et puis aussi à une présentation défectueuse. Faute de poésie, ni les costumes ni les décors ne répondent à nos espoirs. Par bonheur, mademoiselle Solange Schwarz est ravissante en Cendrillon. Le bon Perrault lui-même n'aurait pu souhaiter pour son héroïne plus de fraîcheur, plus de gracieuse jeunesse. Quand elle danse avec M. Constantin Tcherkas, c'est-à-dire avec le Prince Charmant, ce couple, rieur, fantasque, ailé, est si agréable à suivre qu'il y a là de quoi faire mourir d'envie les deux méchantes sœurs.

Parlerait-on avec la même chaleur d'un petit acte de M. Hector Fraggi, *A quoi rêvent les jeunes filles*, sur un livret que Franc-Nohain a tiré du poème d'Alfred de Musset? Difficilement, si l'on se propose d'être sincère. Outre que le texte de Musset, captivant à la lecture, n'en finit plus au théâtre, Ninon et Ninette, ô déception! n'ont inspiré au musicien que des silhouettes assez pâles. Toutes ces recettes familières dont la scène lyrique française a tant abusé depuis un siècle se retrouvent ici tour à tour, fraternellement juxtaposées par un éclectisme accueillant, mais fade. Son invention mélodique n'est guère plus originale que son instrumentation. D'accent dramatique, nulle trace. En résumé, des formules déjà vues, déjà entendues, qui semblent déjà se perdre dans l'infini poudreux des répertoires.

Et soudain, après Rabelais, après Charles Perrault, après Alfred de Musset, voici Molière lui-même qui entre en conquérant à l'Opéra-Comique... L'*École des Maris*! dira-t-on; mais c'est la pièce la moins faite pour une adaptation musicale! Voyez plutôt : ses contours si arrêtés n'ont point ce moelleux, ce vaporeux, que requiert, de l'aveu unanime, l'inspiration lyrique. Et puis, est-ce que cette amertume un peu sèche invite aux effusions?... N'importe! M. Jacques Laurent a

1. Cf. la *Revue de Paris*, 1er janvier 1935.

patiemment calqué ses alexandrins sur le modèle fameux; après quoi M. Emmanuel Bondeville, dont on soupçonnait mal toutes les ressources, a pu écrire une partition musicale qui n'est certes pas négligeable.

En matière de prosodie et de déclamation, ce jeune compositeur applique des méthodes qui paraîtraient saugrenues si elles ne dénotaient, avant tout, une ignorance profonde. Son harmonie et son orchestre ne témoignent malheureusement pas d'un savoir plus consommé. Ainsi donc les défauts de M. Bondeville sautent aux yeux. Il est entendu que cet artiste a beaucoup à apprendre sous le rapport de la syntaxe et du style. Mais il suivra sans doute une évolution intéressante, tout comme M. Marcel Delannoy, qui, lui non plus, n'était pas un maître de la technique, à l'époque où l'on nous fit connaître son *Poirier de Misère*. M. Emmanuel Bondeville possède les dons qui ne s'acquièrent pas, les dons par excellence : le mouvement, l'entrain, l'accent juste, une vitalité supérieure à celles de ses émules. Joignez-y un instinct remarquable de la comédie en musique. Le rôle de Sganarelle, par exemple, abonde en vocalises caricaturales dont la fantaisie et le parfait naturel eussent comblé d'aise Rossini. L'Opéra-Comique a donc très bien fait d'ouvrir ses portes à l'*École des Maris*.

***

Voilà beau temps que les amateurs n'avaient rendu à la rue Favart des visites aussi fréquentes. Après cela, pour varier leurs plaisirs, ils auraient sans doute voulu se transporter du théâtre aux concerts. Mais les grandes compagnies symphoniques, on le sait, ne sont pas associées en cette saison aux fêtes musicales de Paris. Il faut donc saisir au passage les *capellmeister* étrangers qui traversent la ville, suivis de leurs orchestres. Un soir, la Société Philharmonique de Vienne, dirigée par M. Bruno Walter, a brillé à l'Opéra. Plus tard, salle Rameau, le *Concertgebouw* d'Amsterdam a joué en quatre séances les symphonies de Beethoven, sous la baguette de M. W. Mengelberg. Ces auditions, si délectables soient-elles, n'apportent rien, car le public parisien connaît depuis

longtemps ces chefs et la valeur de leurs programmes. Pour avoir du nouveau, passé le mois d'avril, les mélomanes doivent s'adresser à la musique de chambre. Ils suivent par exemple, salle de l'École Normale, les concerts du « Triton », heureux d'y entendre toute une série de premières auditions. Le 24 mai, le Quintette instrumental de Paris, flûte, violon, alto, violoncelle et harpe, leur a révélé un *Quintette* de M. Jean Françaix, délicieux par lui-même, mais un peu trop pareil au style de son *Concertino*. Ils ont ensuite applaudi la *Suite en rocaille* de M. Florent Schmitt et une agréable *Sonate à cinq* de M. G.-F. Malipiero, l'une des œuvres les mieux venues de cet auteur. Des mélodies de M. Maurice Thiriet d'après Rutebeuf et *Trois poèmes de Francis Carco* par M. Jacques Larmanjat furent chantés par M. Pierre Bernac avec l'art le plus fin et le plus exquis. Outre le « Triton », beaucoup d'autres cénacles nous convient à des soirées analogues. On voit donc que les amateurs de satisfactions inédites ne risquent pas d'en être privés pendant les fêtes musicales.

***

Néanmoins, il sied de le reconnaître hautement : le principal intérêt de la saison porte cette année sur le Théâtre National de l'Opéra où le public s'est trouvé souvent attiré, rappelé, par des manifestations d'une ampleur et d'une splendeur extraordinaires.

Tout d'abord, en mai, les Parisiens qui ne connaissaient pas encore mademoiselle Lily Pons, étoile que la France a prêtée naguère aux États-Unis et que ceux-ci consentent trop rarement à lui rendre, tinrent à juger par eux-mêmes de son éclat. Elle chantait ici *Rigoletto* et *Lucie de Lammermoor*. La presse internationale nous répétait donc chaque matin que la voix de mademoiselle Lily Pons, digne de la Malibran et de la Patti, est d'un genre qui tend aujourd'hui, hélas! à disparaître; une voix de haute école et de virtuosité transcendante, une voix pour airs de bravoure et cavatines acrobatiques, une voix à trilles, roulades, gammes et arabesques : ce que les impresarios germano-américains appellent en leur jargon un *coloratur-soprano*.

Eh bien! ils l'ont entendu enfin, ce *coloratur-soprano*, et mademoiselle Lily Pons leur apparaît comme une force de la nature. On l'écoute donc un peu comme les sources et les zéphyrs, avec le même ravissement, la même confiance, tant la magie que l'on devine chez elle s'annonce inépuisable. Épictète a dit quelque part : « Si j'étais cygne, je ferais le métier de cygne; si j'étais rossignol, celui de rossignol. » N'en doutez pas, mademoiselle Lily Pons, qui a dû venir au monde rossignol, fait simplement son métier. Inutile de s'extasier si elle chante de la sorte.

Ses admirateurs parisiens espèrent bien qu'une artiste de cette valeur ne se laissera pas longtemps confiner dans la virtuosité pure. A la longue, ces jeux icariens lui prêteraient on ne sait quoi de mécanique; ils feraient songer à quelque rossignol dans la manière de Vaucauson. Heureusement, le bruit court que mademoiselle Pons se prépare à chanter l'*Enlèvement au sérail* et la *Flûte enchantée*. L'excellente nouvelle! En abordant Mozart, ce *coloratur-soprano* trouvera sans peine des accents plus humains, une vérité plus poétique, les rôles qui conviennent le mieux aux natures et aux voix essentiellement « élevées ». Dès lors, mademoiselle Pons deviendra tout à fait elle-même. Nantie de ses lettres de noblesse, elle prendra rang parmi nos royautés musicales.

Quand ils l'applaudissaient à l'Opéra le 20 mai, les amateurs faisaient en eux-mêmes amende honorable à Gaetano Donizetti. *Lucie de Lammermoor* n'ayant plus été reprise depuis bon nombre d'années, on la croyait en ruines. A l'étonnement général, cette centenaire, cette moribonde apparut bien vivante, malgré ses infirmités et ses tares. Donizetti valait-il donc mieux que le décri où il est tombé? Peut-être. Notre génération aurait-elle puni trop cruellement les profiteurs du *fa presto* de leur facilité, de leurs triomphes à bon compte? C'est possible. La première moitié de *Lucie* respire le charme romantique des fictions de Walter Scott, et l'influence de Weber s'y mêle harmonieusement à celle de Rossini. Vers la fin seulement la musique perd pied, incapable de se hausser jusqu'au tragique. Mais la matière demeure très riche. Outre le sextuor célèbre, *Lucie* offre plus d'une fleur mélodique dont le parfum ne s'est point évaporé depuis un siècle. Ce vieil opéra

a bénéficié à Paris d'une interprétation brillante. Nul ne pourrait le diriger avec plus de fougue et de tact que M. Vicenzo Bellezza, en voiler plus judicieusement les nudités affligeantes. C'est grâce à ses soins que le compositeur est sorti vainqueur d'une épreuve si redoutable.

En dirons-nous autant de Bellini? Ce musicien a fermé les yeux voilà cent ans sur la terre française. Pour commémorer cet anniversaire funèbre, l'orchestre et les chœurs du Théâtre communal de Florence, ayant à leur tête M. Vittorio Gui, sont venus interpréter *Norma* à l'Opéra. Le respect que l'on doit à une ombre illustre, notre admiration pour le vaillant effort d'une grande scène italienne, le souci de ne paraître en cette circonstance ni ingrat ni insensible, voilà qui nous empêche d'insister sur la déception des auditeurs qui n'ont pas, comme les musicologues, le goût des reconstitutions historiques. On voudrait bien juger la *Norma* comme nos aïeux de 1835. Mais la substance en est vraiment trop mince, la facture maladroite et le style monotone. Quoi qu'il en soit, l'amitié de Chopin, le penchant que Wagner témoignait pour certaines de ces mélodies rêveusement élégiaques, le destin tragique d'une Muse si juvénile, composent à Bellini une auréole dont personne n'aurait le courage de le découronner.

Vingt-quatre heures après, le 21 mai, d'autres solistes, un autre chef, M. Tullio Serafin, celui-là très cher aux Parisiens pour leur avoir rendu naguère l'*Italiana in Algeri* et la *Cenerentola*, organisaient dans la même salle, avec le même orchestre, une saisissante exécution du *Requiem* que Verdi composa en l'honneur de Manzoni. Ah! que le puissant *maestro* apparut donc immortel auprès de ce jeune mort que l'on pleurait ici la veille! Et comme il avait moins besoin de nos suffrages!... Le *Requiem* de Verdi, rarement joué à Paris, n'y est pourtant pas inconnu. Cette année même, les Concerts Pasdeloup l'ont repris. Néanmoins, pour l'homogénéité, la plénitude, l'éclat, M. Tullio Serafin vient d'accomplir un exploit presque sans précédent. Pour peu que l'on réentende en esprit le *Dies Irae*, fastueux et véhément comme telle composition de Tintoret, ou bien l'*Agnus Dei*, à la douceur pénétrante, on éprouvera la nostalgie des beautés italiennes et le plus vif

désir d'aller applaudir sur place les prochaines solennités du « Mai florentin ».

Ce passage d'artistes italiens a stimulé nécessairement l'activité déjà intense de l'Opéra. Il faudrait en vérité un feuilleton spécial pour célébrer dignement ses récents spectacles de danse. Depuis *Salade*, où les personnages de la traditionnelle comédie italienne ont inspiré à MM. Albert Flament et Darius Milhaud un ballet qui est une fête pour l'esprit — et même pour les yeux, grâce au superbe décor de M. Derain! — M. Jacques Rouché nous a comblés. Il nous a présenté coup sur coup, sans même attendre nos remerciements, *Images* de M. Gabriel Pierné, avec des personnages et des costumes exquis de M. André Hellé, et *la Grisi*, où les plus jolies valses d'Olivier Métra, ingénieusement transcrites par M. Henri Tomasi, résonnent entre de charmants décors de M. Dignimont, cependant que le librettiste, M. Guy de Téramond, évoque le Paris mondain ou demi-mondain du Second Empire. Ces divertissements sont allés aux nues. Et néanmoins, tandis que nous écrivons ces lignes, M. Rouché, infatigable, fait annoncer un autre ballet, *Pantea* de M. Malipiero, et l'on sait par ailleurs que M. Serge Lifar donne tous ses soins à certain *Icare* auquel nous serons conviés la semaine prochaine. Si nous n'avons plus de Ballets russes, les fêtes musicales n'y perdent rien, en vérité, car les Parisiens assistent, émerveillés, au prodigieux épanouissement des Ballets de l'Opéra.

Ce n'est point toutefois que l'empire de Richard Wagner touche à sa fin. Jamais peut-être la *Walkyrie* et *Tristan* n'eurent à Paris de représentations plus grandioses que cette année, sous la direction de M. Furtwaengler. Avec *Tristan* surtout, l'orchestre de l'Opéra s'est élevé à une perfection que les fidèles de Bayreuth, eux-mêmes, considèrent avec respect. M. Furtwaengler, dont les moindres intentions se transmettent à ses collaborateurs français comme s'il vivait avec eux en communion perpétuelle, semble avoir gagné depuis ses premiers voyages en pénétration et en souplesse. Son besoin extrême de précision, qui gênait autrefois de bons juges, parce qu'ils le trouvaient méticuleux et tyrannique, se tempère aujourd'hui par les aspirations les plus nobles, celles qu'un musicien de son rang partage avec les penseurs et les poètes. Et le sommet de nos

fêtes musicales fut sans doute cette minute sublime, où, sur un cap rocheux, par-dessus le bouillonnement effréné de l'orchestre, M. Lauritz Melchior et madame Frida Leider exhalèrent les serments, les soupirs, les sanglots que Tristan échange avec Isolde avant d'entrer dans la mort comme au divin refuge d'une symphonie sans bornes.

***

Mais la saison allait-elle donc finir, parmi tant de fêtes, sans le moindre hommage public à l'artiste insigne qui s'était évanoui à Paris le 18 mai 1935? M. Jacques Rouché ne l'a point voulu. A cause de la place éminente qu'*Ariane* et *la Péri* tiennent dès à présent dans l'admiration universelle, il a consacré le programme du 24 juin à la mémoire de Paul Dukas[1]. Et les deux purs chefs-d'œuvre ont suffi à le remplir. Jamais madame Germaine Lubin ne fut une Ariane plus émouvante, plus radieuse. Jamais pourtant les amis de la musique n'eurent moins de peine à se compter.

Après un tel soir, comment parler ici d'un grand esprit qui, plus que tout autre, méprisa ce qui n'est pas éternel? Nous l'avions essayé, il y a quelques mois, de son vivant : aujourd'hui, nous ne lui dédierons pas une vague nécrologie. La gloire de Paul Dukas n'a que faire de ces tributs. Voici que les lourdes portes symboliques se referment à jamais sur ses éblouissants trésors. Peut-être nos apprentis sorciers, délivrés du maître enchanteur, vont-ils s'abandonner de nouveau à leurs folies. Mais la Péri du moins, tenant à la main son lotus de neige et d'or, nous offrira longtemps encore la fleur de l'Immortalité.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

1. Cf. la *Revue de Paris*, 1er avril 1935.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La renommée des frères Tharaud vient en partie de cette connaissance vive et pittoresque qu'ils nous ont donnée de mondes inconnus. On a cru visiter avec eux les Juifs de Slovaquie et les grands seigneurs de l'Atlas, dans un temps où ceux-ci n'offraient pas le thé aux touristes. Depuis lors, les auteurs de *Samba Diouf* ont parcouru l'Afrique et l'Asie. Ils ont été, parmi les écrivains, les premiers à atteindre Saïgon par les airs. Ils ont maintes fois rencontré l'Islam sur leur passage. Et il est assez naturel que l'idée leur soit venue d'en écrire l'épopée. Ce sera l'ouvrage de trois volumes, dont ils nous donnent aujourd'hui le premier, *les Cavaliers d'Allah*[1].

C'est une étonnante aventure que celle de la chevauchée arabe. De son début à sa fin, de la mort du Prophète à la bataille de Poitiers, il ne s'est écoulé qu'un siècle, avant lequel on peut dire que les Arabes n'étaient pas un peuple conscient de son existence, et après lequel le flot arrêté à l'ouest va lentement redescendre. Le plus récent livre, je crois, qui ait paru en France sur cette grande histoire, est le précieux résumé de M. Massé sur l'Islam[2]. Le lecteur y verra expliqué le milieu où la religion nouvelle s'est formée, et, après la biographie du Prophète, il pourra lire le récit de la prodigieuse randonnée des cavaliers arabes, de leurs arrêts et de leurs relais.

Les frères Tharaud se sont donné un autre plan. Ils ont

1. Plon.
2. Armand Colin.

voulu faire un récit coloré et non un travail d'enseignement. Ils ont très librement choisi, dans la masse compliquée et confuse des faits, ceux qui leur plaisaient. Et ils en ont fait un livre intermédiaire entre l'épopée et l'histoire. Comme épopée, c'est très exact; comme histoire, c'est un peu vague. Si l'on veut, c'est l'histoire écrite par un conteur arabe. Ils n'ont pas prétendu instruire, mais seulement amuser l'esprit. « Quand j'écris, disent-ils en employant cet étrange singulier qui fait d'eux un seul écrivain à quatre pieds, quand j'écris, je ne connais point d'autre règle que d'obéir à mon plaisir. »

Imaginons-les donc faisant leurs délices d'une promenade à travers les chroniques arabes. « A travers le collier des chroniques arabes aux titres de fleurs et de perles, j'ai, disent-ils, suivi une longue, une étonnante histoire qui couvre beaucoup de temps et d'espace, depuis Bagdad jusqu'à la mer des Ténèbres que nous appelons Atlantique, et des confins du Sahara jusqu'aux jardins d'Andalousie. » Il serait très amusant de retrouver leurs sources à la piste. J'écris ces lignes de l'autre bout de l'Europe et sans pouvoir faire ce travail. Entrons du moins dans leur récit, assurés d'y trouver à notre tour, comme ils disent, des fleurs et des perles.

Voilà donc les deux auteurs lancés dans le genre difficile de l'histoire pour tous, de l'érudition pour les lecteurs de *Paris-Soir*. A qui devrait-on la vérité, sinon aux écrivains dont on estime le talent? J'avoue que je n'aime pas beaucoup leur biographie de Mahomet. Ils ont bien montré un gros homme gourmand, sensuel et ventru, si obèse qu'il fait la prière assis, si ruisselant de parfums qu'on dirait un marchand d'huile, si écœuré par les mauvaises odeurs qu'il accuse l'ail de mettre en fuite les anges, et qu'il impose aux fidèles les cinq ablutions. Nous voyons qu'il aime les étoffes et les femmes, qu'il n'aime pas la musique ni les vers, qu'il porte les cheveux flottants, que son visage est maquillé et ses yeux peints, qu'il se regarde au miroir pour arranger son turban. Et sans doute, tout ce détail est vif et amusant : mais, pour expliquer une religion qui a conquis la moitié de l'Afrique et de l'Asie, et qui gagne encore du terrain, c'est un peu court. Il y a des lecteurs qui voudraient comprendre. On nous montre bien le Prophète recourant à l'ange Gabriel pour se tirer d'embarras dans des

pas difficiles, pour renvoyer des convives importuns ou pour épouser Zeyneb malgré la parenté, mais est-ce là tout? Du Coran, voici ce qu'on nous dit : « Mélange de thèmes religieux et moraux, de fables poétiques et de décisions d'ordre pratique, qu'ils avaient prises au jour le jour pour régler les différends qui s'élevaient entre les fidèles. » Nous aurions vraiment le droit de demander aux Tharaud une impression plus personnelle que cette mauvaise phrase de manuel.

Un lecteur répondra que cette critique est une contradiction. « Eh quoi, dira-t-il, vous avez accepté le postulat que les auteurs ont inscrit au début du livre : n'écrire que pour leur plaisir et pour le vôtre. Et voici que vous venez leur demander une analyse approfondie du caractère du Prophète, des considérations sur la doctrine coranique et les causes de son expansion. Ce n'est pas cela que les Tharaud ont voulu, et vous avez reconnu que c'était leur droit. » — Est-ce vraiment leur droit? Peut-on tailler à son gré dans un sujet? Je ne parle pas des érudits, qui prélèvent une parcelle dans l'histoire pour l'étudier au microscope. Mais les écrivains qui se piquent d'être encore des hommes, et de jeter sur le passé un regard humain, peuvent-ils se promener à leur gré dans la chronique, en picorer, comme les poules, un grain ici et un grain là? Je ne le crois pas. Le sujet existe en dehors de nous et il s'impose à nous. Nous sommes bien obligés de le prendre tel qu'il est, et tout entier. Une « vie amoureuse » me paraît une sottise. Ce n'est d'ailleurs qu'une impression toute personnelle, et je reconnais volontiers à chacun le droit de penser autrement.

On dira aussi : « Que vous avez tort de vous plaindre! Voici enfin des auteurs qui ne vous accablent pas de considérations, de causes et d'effets après coup rajustés, ni de ces vérités générales qui sont des comprimés d'erreur. Et vous ne leur êtes pas reconnaissant! » — Je le suis et je les loue de nous avoir épargné les conclusions si naïvement contentes des géographes. » Le monothéisme est l'effet du désert », s'écrie le géographe. Seulement avant Mahomet, la Mecque était remplie d'idoles. Grand merci de ce déterminisme inconstant.

Tout de même, les auteurs auraient regardé la géographie d'un peu plus près que je me sentirais non pas plus charmé en les lisant, mais plus rassuré. Ils nous disent que la chasse aux

taureaux sauvages avait plus de part dans la vie des Bédouins que les pratiques religieuses. C'est sans doute vrai puisqu'ils le disent. Mais comment n'être pas surpris de rencontrer des taureaux sauvages, qui veulent l'herbe et l'eau, dans la sèche Arabie, où le cheval même, nourri d'orge, est une bête de luxe? Sans compter qu'un peu plus loin, les Tharaud eux-mêmes nous parlent du Bédouin comme d'un être « famélique, mangeur de lézards et de gerboises ». Il aurait bien tort de manger du lézard dans un pays où l'entrecôte vivrait à l'état sauvage.

— Bon, dira encore un lecteur impatienté, laissez-nous tranquille avec ces chicanes. Est-ce faire de la critique que d'éplucher un détail? — Et pourtant n'est-ce pas faire du diagnostic que de regarder à un malade la paupière et la langue? Ce n'est qu'avec un peu de minutie, et précisément par le détail, qu'on découvre la complexion d'un ouvrage. N'est-il pas significatif que les immenses conquêtes d'Abou Bekr et d'Omar soient résumées tout juste en dix lignes? Après avoir raconté l'histoire de quelques gardes-frontière molestés au temps d'Héraclius, les Tharaud ajoutent : « Tel fut le début d'une extraordinaire aventure qui, en moins de trois ans, fit tomber aux mains des Arabes, Damas, Jérusalem, la Palestine et la Syrie tout entière. Puis ce fut le tour de l'Égypte, qui n'a jamais résisté à un conquérant quel qu'il soit. L'empire des Perses lui-même cédait bientôt à ces Bédouins... » Dans un livre consacré aux cavaliers arabes, ce récit de la conquête de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte est d'une concision remarquable. Elle contient pourtant une phrase un peu osée sur l'Égypte. Il me semble bien que ce pays a résisté à saint Louis, sans chercher plus loin. Les soudans d'Égypte étaient de très puissants personnages, avec lesquels les Vénitiens comptaient. Et je ne crois pas non plus que l'expédition de Bonaparte ait été très facile, ni qu'elle ait eu une conclusion très heureuse. N'y a-t-il pas aussi dans l'antiquité une certaine expédition de Cambyse, qui a laissé le souvenir de quelques difficultés? N'allons pas plus avant.

A proprement parler ce ne sont pas là des critiques. Qu'on m'excuse de tracer avec le plus de précision possible les limites, d'ailleurs assez visibles, de l'ouvrage des frères Tharaud. A

l'intérieur de ces limites, le livre est tout à fait charmant. Et si l'on veut bien admettre qu'il est simplement la geste anecdotique des premiers califes, il est de la lecture la plus attachante.

La suite des successeurs du Prophète est rapidement indiquée. Abou-Bekr, Omar, Othman, et, après le meurtre de celui-ci par les Bédouins, Ali. Le portrait de chacun d'eux est vivement tracé, et les infortunes de la famille d'Ali sont racontées. Tant d'intrigues, tant d'assassinats font un étonnant roman d'aventures. Les combats de Thala et de Zobeïr contre Ali; la bataille de Bassorah à laquelle la vieille Aïcha, la veuve du Prophète, assiste dans une litière de cuir portée par un chameau si criblé de flèches qu'il semblait un porc-épic; la bataille de Siffin, que les Tharaud ont entendu conter à Marrakech, ce qui leur permet d'introduire dans leur livre le récit de ce récit, plein de couleur et soulevé d'un souffle épique. Ce ne sont que proverbes, songes, vengeances lentement mûries, pressentiments, ambitions autour du khalifat, généraux qui s'envoient des messages en vers, querelles religieuses, sectes massacrées, trahisons et meurtres.

Nous voici enfin arrivés au célèbre arbitrage qui enlève le khalifat à Ali, le gendre du Prophète, pour le donner à l'émir de Damas Moaouïa. Ainsi commença la dynastie des Ommiades. Son histoire, ou plutôt son épopée, est vraiment le morceau central du livre de Tharaud, sous la forme que nous avons dite, c'est-à-dire en conservant les scènes dramatiques et en abrégant beaucoup le reste. Il est vrai que les scènes dramatiques abondent et qu'elles ont un éclat magnifique. A la mort de Moaouïa, Hassein, le second fils d'Ali, se révolte, appelé par les gens de l'Irak. En vain ses parents l'engagent à la prudence. « Ne te presse pas, disent-ils, car le lait une fois tiré ne retourne pas à la mamelle. » Il marche sur Koufa, qui lui est gagnée. Mais déjà le Khalife en a changé le gouverneur, et y a mis un cousin bâtard à lui, un nommé Obeid-Allah, homme redoutable qui dompte la population, tranche la tête à l'envoyé d'Hussein, et défait Hussein lui-même à Kerbela. La victoire fut décidée dans le temps qu'il faut pour immoler un mouton. Cependant Hussein n'avait pas mis la main à l'épée. Il était assis devant sa tente, un Coran sur les genoux. Soixante-douze

de ses proches étaient tombés. Mais les gens d'Obeid-Allah n'osaient pas le toucher. Songez qu'il était le petit-fils du Prophète, le fils de sa fille Fatima, et que Mahomet l'avait fait sauter sur ses genoux en l'appelant le prince de la jeunesse du Paradis. Il avait au cou une amulette qui contenait du duvet des ailes de l'ange Gabriel. Ce fut un de ses oncles, un beau-frère d'Ali, resté presque païen, qui entraîna quelques cavaliers pour le tuer. Simon le Nakhaïte lui coupa la tête et l'offrit à Obeïd-Allah, en récitant ces deux vers : « Couvre d'or et d'argent mon étrier, — car j'ai tué le Seigneur au visage voilé ». Obeïd-Allah envoya le trophée au calife Yézid, qui frappa la tête de sa baguette. « Jette cette baguette, ô Emir, lui dit un de ses conseillers; car j'ai vu bien souvent la bouche du Prophète s'unir à cette bouche dans un baiser. »

C'est là, comme on sait, la plus célèbre tragédie de l'Islam, et l'origine de schismes infinis. Qui ne se rappelle le récit que Loti en a entendu en Perse? — Cependant le nouveau khalife Yézid, le fils de Moaouia, avait pour mère une Bédouine chrétienne, dont les Tharaud font un joli portrait. « Même dans les palais de Damas, elle resta toujours la fille du désert, pour laquelle une ville n'est que le séjour empoisonné des marchands et des moustiques, et qui disait, car elle était poète, préférer à la plus savante musique le sifflement de la tempête de sable et aux repas les plus somptueux un morceau de pain sous la tente. » — Lui-même était un vrai seigneur bédouin, aimant le vin, la poésie, la chasse, la musique, les chevaux, les faucons, les chiens, les léopards et les singes, fuyant Damas, et menant joyeuse vie dans ses châteaux du désert avec son poète favori et un autre jeune homme, qui devait devenir saint Jean Damascène. Son règne est occupé par la révolte d'un nouveau prétendant, Abdallah, un petit-fils d'Abou-Bekr, et qui était le premier enfant né à Médine après la fuite du Prophète. C'est pendant cette révolte que Yézid mourut et trois jours après son fils aîné. Il ne restait qu'un enfant de seize ans sans prestige, Khaled. Aussitôt la révolte s'étend de l'Égypte à l'Irak.

A ce moment, comme c'est la coutume des poètes épiques, les auteurs font une pause, et racontent la généalogie légendaire des deux grandes races de l'Arabie, les Yemenites, fils de Khetan et les Caïsites, fils de Nizar. C'est un somptueux inter-

mède. Après quoi le récit reprend. Khaled à Damas a été évincé par Abd el Mélek, mais Abdallah occupe toujours la Mecque, et un troisième larron, Mokhtar, est apparu avec une bande de fanatiques. Abd el Melek envoya contre Mokhtar Obeïd-Allah, le meurtrier de Hussein. Mais Mokhtar fit lâcher des pigeons. Ses soldats crurent voir des anges, dont le secours leur donna la victoire.

Mais Mokhtar avait contre lui deux ennemis, Abd el Melek et Abdallah. Il fut battu et tué par le frère d'Abdallah, Moçab. Mais quand Moçab se retourna contre Abd el Melek, celui-ci lui débaucha son armée et le frère d'Abdallah fut tué sans combat. Il ne restait à Abd el Melek qu'à achever sa victoire en allant réduire Abdallah lui-même à la Mecque. Il marcha par la Palestine et chemin faisant construisit à Jérusalem la magnifique mosquée qu'on appelle sans raison mosquée d'Omar. Le général qu'il envoya contre la Mecque se nommait Haddadj. Quand il était né, il avait refusé d'abord de prendre le sein. Satan lui-même avait alors conseillé de lui faire boire le premier jour le sang d'un chameau noir, le second jour le sang d'un bouc noir, et de lui frotter le troisième jour le visage avec la dépouille d'un serpent noir. Après quoi il tetterait. Il le fit, mais il lui resta quelque chose de sanguinaire. Après cinquante jours de siège, ses soldats pénétrèrent dans la Mecque. Abdallah, décidé à mourir, ne mit même point d'armure. Une pierre l'atteignit au front. Il récita les vers : « Si nos blessures font couler sur nous des flots de sang, c'est qu'elles ne sont pas au talon. » Puis, avec deux de ses affranchis, il alla se faire tuer. — Abd el Melek était maintenant le maître de tout l'Islam.

Changeant alors de climat, et remontant le cours du temps, les auteurs se tournent vers l'Afrique Occidentale et racontent comment le deuxième successeur du Prophète, Omar, envoya Ibn Saad conquérir Carthage, et comment celui-ci fonda Kairouan. La fin de leur livre est presque entièrement consacrée à un sujet qu'ils connaissent bien, l'Islam en Afrique Mineure et au Maroc, les luttes compliquées des Arabes contre les Berbères, l'invasion de l'Espagne et le règne d'Abd er Rhaman. Enfin le dernier chapitre raconte comment au temps de Haroun al Raschid, une dernière révolte des descen-

dants d'Ali éclata à la Mecque, fut aussitôt réprimée, et comment un des révoltés, Idris, s'enfuit du Maroc où il fonda Fès. Il y est encore vénéré et plus d'un lecteur se rappellera peut-être avoir mangé, près de sa mosquée, les dattes que vend un mendiant et qui assurent la baraka du saint. C'est ainsi que de place en place un grand fait, comme un trait de lumière, vient rattacher le livre à des souvenirs familiers. Mais je suis bien obligé de reconnaître que toute cette fin est assez confuse. Le dédain des auteurs pour tout repère chronologique et pour la suite des temps elle-même, contribue à cette confusion. Les Tharaud n'ont visiblement rien fait pour y remettre de l'ordre. Peut-être ne leur déplait-elle pas. Elle augmente le tumulte. Mais ce tumulte est étincelant. Si ce n'est pas l'histoire arabe, ce sont, comme on disait il y a un siècle, les beautés de l'histoire arabe.

***

Les Mémoires de M. Abel Hermant sont un livre charmant. Il nous en avait donné un premier chapitre, assez inattendu, dans un livre sur *Poppée*, où, prenant prétexte de l'incendie de Rome par Néron, il avait raconté l'incendie de Paris en 1871, tel qu'il l'avait vu enfant, du Mont Valérien. Cette fois il nous laisse pressentir un livre où cet écrivain si discret en ce qui le concerne se racontera plus simplement qu'il n'a coutume. Mais ce livre n'est pas encore composé. Celui que M. Hermant nous donne aujourd'hui s'appelle *Souvenirs de la Vie Mondaine*[1] et si l'auteur y joue un rôle, c'est celui de témoin, qui l'a toujours passionnément intéressé. « J'avais coutume de ne pas perdre un mot de ce qu'on disait devant moi », écrit-il en rappelant son enfance. D'aventures qui le touchent, on n'en trouvera pour ainsi dire point. Une fois il s'est mis en scène à Amphion, où Arthur Meyer distrait lui a baisé la main. J'avais entendu raconter cette histoire, mais le baise-main allait au duc d'Uzès. Peut-être chez Meyer, cette distraction était-elle habituelle. Au lieu donc d'anecdoctes personnelles, M. Hermant a tracé une suite de tableaux vus par un regard aigu, et qui se succèdent depuis les premières années de la République jusqu'à la

1. Plon.

mort d'Hébrard en 1914, et jusqu'à celle de madame Straus, après la guerre. Ce sont bien des mémoires, si l'on veut, mais, tout comme ses romans, des mémoires pour servir à l'histoire d'une société.

Enfant d'artistes, mais d'artistes qui avaient le train de la bonne bourgeoisie et le ton de la meilleure compagnie, il a commencé ses souvenirs par une jolie définition de ce milieu où il a grandi. Il est attendri, et il analyse encore. On ne reconnaît son émotion qu'à plus de réserve encore dans sa manière. Pour décrire ce temps des lampes à huile, il a tourné la mèche et mis doucement son style en veilleuse. Dans cette ombre des temps, nous voyons passer des croquis charmants; l'armoire à glace dont on allume les appliques pour s'habiller les soirs de bal, la visite aux voisins auprès desquels on va poliment s'excuser, le salon démeublé et dans ce vide, le tourbillon de la valse à deux temps. « Jeunes filles et jeunes femmes portent des robes très longues qu'elles laissent s'enrouler autour d'elles; et de temps en temps une queue de robe enlève une chaise, le garde-feu, un bibelot, et l'envoie à l'autre bout du salon. »

Qui ne revoit, avec M. Hermant, ces âges de bonnes façons et de morale austère? Qui n'en est attendri? Voici maintenant ses débuts dans le monde, par le chemin de la comédie de salon, ses premiers bals, tandis qu'il se préparait à l'examen d'entrée à Normale, et l'Étretat des artistes, où un fils d'Offenbach jouait sur l'orgue à la messe du dimanche, le quadrille d'Orphée aux Enfers au ralenti, ce qui était d'un effet déchirant. Il évoque les ombres des salons célèbres, celui de madame Aubernon, et la sécession de madame de Caillavet, et le salon Buloz, et le salon Charpentier, puis les restes épars du monde de l'Empire. Tout ce qui n'a pas une notoriété de cet ordre est désigné par des pseudonymes qui augmentent la ressemblance du livre avec un recueil de contes, extrêmement agréables, et où l'époque se peindrait elle-même.

Voici le bal Cernuschi au printemps de 1888, avec George Moore en Pierrot (le seul Pierrot de la soirée) et Jean Charcot en sauvage tenant en laisse un chien camouflé en lion. Voici le voyage de Léonide Leblanc à Chantilly entre des dames collet-monté qui déclarent : « Je dîne avec le prince aujourd'hui, je déjeune avec lui demain... » — « Je couche avec lui

ce soir », dit doucement Léonide. Nous voici aux réceptions de la princesse Mathilde, qui se tenait si droite à près de quatre-vingts ans, parce que le roi Jérôme lui faisait porter sous son corsage en guise de bretelles, quand elle était petite fille, deux grands cordons entrecroisés de la Légion d'Honneur. Le portrait de la princesse Gortchakof est charmant. Elle était un peu courte, avec du volume, et s'habillait d'une façon un peu surprenante. « Elle avait un goût inconsidéré pour les toilettes de style Kate Greenaway. Elle montait aussi à bicyclette et je me rappelle encore la consternation de la princesse de Brancovan, sa cousine, un jour que nous la vîmes arriver de Divonne, où elle faisait une saison, pour un déjeuner de cérémonie, à Amphion, en culotte. »

Amphion, la princesse de Brancovan, la princesse de Caraman-Chimay, la comtesse de Noailles... On sent qu'on est là sur un terrain consacré, et le ton n'est plus le même. La cendre des jours se ranime; entre les pavillons de la villa Bessaraba, les invités se font des visites; il en est d'importuns, il en est de charmants; l'auteur du *Cœur Innombrable* dit des vers, adossée à la cheminée sans feu, et avertit les auditeurs, quand la pièce est finie, « par un sourire charmant de fausse modestie qui semblait quêter l'indulgence, tout en marquant non sans quelque naïveté qu'elle était bien certaine de n'en avoir aucun besoin ». Après le dîner on reste sur la terrasse malgré les mille craintes de la princesse. « Car elle redoutait particulièrement le froid, la brise, enfin tout; mais elle n'y pensait plus dès que la conversation avait repris. »

Songeant à cet enchantement d'Amphion, M. Abel Hermant ajoute non sans nostalgie. « Que de belles paroles j'ai entendues là, et de paroles folles et d'autres qui méritaient d'être impérissables et qui cependant se sont perdues! Que d'esprit jeté au vent, comme on jetait l'argent par les fenêtres dans le temps où l'on savait vivre! » Après la mort de madame Straus, M. Hermant rompt le fil de ses souvenirs. Tout un monde achève de s'effacer avec elle. Que rien du moins ne le remplace aux yeux de ceux qui l'ont connu. La suprême offrande à ce qui n'est plus, c'est de ne pas en offusquer l'image.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE

Le Mistère de la Passion et le Théâtre populaire.

Le grand événement de la saison théâtrale qui vient de finir s'est déroulé en dehors des salles de spectacles, en plein air, en plein vent, entre deux pluies d'orage, sur la Place du Parvis-Notre-Dame, à Paris. Quelque justes que soient les critiques de détail qu'il est permis d'adresser aux représentations du *Mistère de la Passion*, elles ne peuvent en rien diminuer la portée considérable du succès obtenu. Les imperfections très réelles qu'il fut aisé de relever, notamment dans l'emploi des haut-parleurs et des projecteurs, étaient dues à l'ampleur même de l'effort accompli et à son caractère d'improvisation. L'entreprise posait de tels problèmes que rien que d'avoir réussi à mettre debout, *dès la première fois*, cette énorme machine, cela seul constitue une sorte de miracle : miracle de foi ardente, chez M. Pierre Aldebert, et tous ceux, innombrables, qu'il a su animer de son souffle.

L'organisation matérielle des « entours », aménagement des emplacements réservés aux spectateurs, service d'ordre, etc., publicité intelligente aussi, tous ces chapitres, qui sont très importants, étaient fort bien conçus. Nous sommes-nous trompés si nous y avons reconnu, à bien des signes, l'esprit audacieux et la main ferme de M. Roland-Marcel, haut-commissaire au Tourisme?

Mais, quel qu'ait été le succès attesté par le chiffre des recettes, lequel atteignit 300 000 francs certains soirs, il y a là quelque chose de plus qu'une heureuse rencontre, à savoir un fait nouveau : pour la première fois, un grand spectacle

populaire au cœur du Paris moderne; une accommodation originale (et c'est là-dessus que l'effort de perfectionnement doit porter) d'un vieux texte — disons simplement d'un texte dramatique — à des moyens d'expression issus des laboratoires scientifiques; enfin, dans le public en dépit du mauvais temps, une ferveur, un enthousiasme, qui ont une signification profonde, et créent des devoirs à tous les artisans du spectacle : auteurs, metteurs en scène, interprètes, décorateurs, techniciens de l'éclairage et de l'acoustique en plein air.

***

M. Pierre Aldebert, le meneur du jeu, est un élève de Firmin Gémier. C'est à celui-ci que nous pensions, l'autre soir, pendant que les figurants du *Mistère*, débouchant du fond de la place, défilaient entre les tribunes, et se répandaient sur le parvis dans la zone de lumière. Tous ceux qui connurent Gémier savent qu'il rêva durant toute son existence d'un théâtre populaire, où des masses d'interprètes évoluëraient devant des masses de spectateurs assemblés. Son vœu même eût été que les deux masses rapprochées se fondissent en une seule, car ce qu'il cherchait vaguement, d'une âme utopique, tout ensemble révolutionnaire et religieuse, c'était une réconciliation, une nouvelle communion des hommes par le théâtre. De là son goût pour les cortèges, les vastes déploiements de foule, où toute distinction disparaît entre ceux qui agissent et ceux qui regardent. En quelques occasions exceptionnelles, il lui fut donné de réaliser (notamment en Suisse, où l'art des fêtes populaires s'est perpétué) quelques aspects de ce beau rêve, mais, à l'ordinaire, l'obligation de mettre en scène des spectacles entre quatre murs et d'y jouer souvent lui-même, lui pesait horriblement. De là, chez lui, une humeur instable, qu'on prenait pour de la maussaderie ou du caprice, et qui avait ses origines dans les déceptions, les révoltes d'un cœur insatisfait. Un temps, il parut se contenter d'une espèce de moyen-terme entre la salle de théâtre et la place publique : le cirque, adopté comme cadre scénique, vers la même époque, par quelques maîtres allemands. Puis, après deux ou trois tentatives curieuses, il dut revenir aux plateaux étroits où il étouffait entre cour et jardin. Il n'eut plus alors d'autre res-

source que de supprimer du moins la rampe, et de lui substituer un escalier, symbole de l'évasion possible, dernier signe des communications rêvées entre acteurs et public.

Ainsi Gémier, quoiqu'il ne fût pas sans appuis auprès de personnages influents dans la République ne parvint jamais à faire triompher ses vues[1]. Mais, après les soirées du Parvis-Notre-Dame, après les récentes représentations de Florence aussi, où le génie d'un Jacques Copeau s'est affirmé une fois de plus, il serait injuste de ne pas rendre hommage à la mémoire du maître disparu. Le nom de Firmin Gémier dans l'histoire du théâtre moderne en France, restera comme celui d'un précurseur.

***

On sait que le *Mistère de la Passion*, écrit en 1452 par Arnould Gréban, en collaboration avec son frère Simon, compte près de trente-cinq mille vers. La version fort abrégée et simplifiée, qui nous a été donnée devant Notre-Dame, est celle de MM. Gailly de Taurines et L. de la Tourasse et date de 1901. Elle est très habile. Est-ce à dire qu'il faut attribuer au texte même de cette excellente adaptation le succès remporté par le spectacle? J'en doute fort, de même que je suis peu enclin à croire que la faveur dont le *Mistère* a joui autrefois auprès du public, durant un siècle environ, eut pour cause le seul mérite littéraire du texte original. Avec sa profondeur habituelle, notre ami Pierre Champion, dans ses magnifiques études sur la poésie du XVe siècle, a caractérisé l'art d'Arnould : familier, gentil, un peu grêle. Jusque dans le célèbre dialogue sous forme de répons, où Jésus et sa mère échangent leurs pensées, l'expression demeure unie, sans relief, de sorte que le pathétique intense qui se dégage de ce morceau tient peut-être pour beaucoup à un contraste entre l'humilité, je dirais presque l'effacement du langage et l'extraordinaire grandeur du drame qui se joue. Or, comme cette scène constitue, du point de vue littéraire, un des sommets de l'œuvre, il en faut conclure que ce qui emporta les suffrages de la foule,

1. Sans doute ses protecteurs l'aimaient bien, personnellement, mais de là à faire inscrire au Budget les sommes qu'il aurait fallu engager pour ébaucher la création d'un vaste théâtre populaire, il y avait loin. On lui donna l'Odéon — où il s'aigrit.

jadis et hier, c'est autre chose que le texte des frères Gréban. Autre chose, mais non pas la même chose au xve siècle et au xxe. Supposer que le sentiment du public en 1935 puisse être assimilé à celui des spectateurs du moyen âge serait absurde. Il ne s'agit point ici d'une émotion ancienne retrouvée, mais d'une émotion différente. Quelles étaient ces deux émotions, celle du vieux temps et celle du temps présent? Voilà ce qu'on peut se demander.

La réponse, en ce qui touche le passé lointain, serait forcément hypothétique. Mais encore, même sous cette réserve, est-il possible d'en donner une? Il me semble que oui. Car il n'est question, dans l'espèce, que de sentiments très généraux qui, quoique vagues, peuvent être considérés comme suffisants pour motiver l'intérêt pris par le public au spectacle.

Et d'abord, il y a une part de conditions communes aux spectateurs populaires de tous les temps. Si nous avons dit que l'émotion d'un spectateur populaire en 1935 est inassimilable à celle d'un spectateur populaire entre 1452 et 1500, il y a cependant un point essentiel où il est probable que ces deux spectateurs se ressemblent; les petites gens d'autrefois devaient apprécier particulièrement, tout comme les foules d'aujourd'hui, les spectacles où l'on trouve des places à un prix très peu élevé.

Cela dit, j'imagine que la grande raison de l'attrait exercé par le *Mistère de la Passion* sur le public du moyen âge, c'est que ce public avait la foi. Le spectacle offrait à ses yeux — et à son cœur — un double intérêt : l'intérêt dramatique, tel qu'il ressort d'une aventure sublime, aux tableaux merveilleusement agencés, à la progression inimitable vers les plus hautes cimes de la douleur et du sacrifice; et l'intérêt d'ordre sacré que le fidèle portait à la représentation imagée de sa croyance, le tableau ayant ici pour objet l'épisode central, crucial dans tous les sens du mot, qui était le fondement même de sa religion. Il y a plus. Cette suite d'images devait encore avoir pour la foule, une valeur d'explication. Elle était une vulgarisation, si l'on peut dire, de l'enseignement donné par l'Église et de sa liturgie. A l'intérieur du temple, le culte demeure ésotérique : Dieu y est prié ou loué dans une langue inconnue. De l'Ancien et du Nouveau Testament,

l'illettré ne connaît que les traductions en langue vulgaire que le prêtre lui en donne, du haut de la chaire, dans les prônes et dans les sermons, ou bien les figures immobiles qu'il en voit, sculptées ou peintes, aux porches et sur les vitraux. Or, voici que les choses cachées se dévoilent, au plein jour de la place. Les personnages de « l'histoire sainte » se départissent obligeamment de leur attitude hiératique, ils s'animent, ils parlent, et leur langage, cette fois, est compréhensible, tel, dans leur bouche, que dans celles du noble ou du vilain, du bourgeois ou de l'artisan. J'ai dit plus haut que les vertus littéraires des Gréban sont minces, et que la réussite du *Mistère*, au moyen âge, dépasse les qualités intrinsèques de leur ouvrage, mais il se pourrait par contre, que les propriétés négatives de leur style, ou leur absence de style, eussent aidé au succès. Ce public tout humble n'était pas friand de beaux discours. Les mouvements de la rhétorique, loin de l'enlever, l'eussent peut-être étourdi. Un parler simple le rassurait. Ainsi une phrase plate était-elle le truchement le meilleur pour mettre au niveau de son entendement le drame prodigieux de la Croix.

Mais, en 1935, ce vieux texte dénué des prestiges de l'éloquence n'offrait pas les mêmes avantages. En outre, son tour archaïque, bien que les adaptateurs l'eussent modernisé, était de nature à modifier toutes les perspectives : au lieu de rapprocher le drame des spectateurs, il risquait d'augmenter, entre eux et lui la distance, de reculer dans le temps, non le drame, déjà lointain en lui-même, mais l'intérêt du drame. Ces inconvénients, d'ailleurs, qui eussent pu nuire au succès, en d'autres cas, étaient ici sans importance, car ils étaient dépassés par un autre, considérable, énorme et purement physique, lequel est le suivant : on entendait mal les paroles. Impossible, par conséquent, de ranger celles-ci, parmi les facteurs principaux de la réussite. Et, d'un autre côté, il est bien certain que ce n'est pas uniquement l'élan de la foi chrétienne qui avait poussé le public populaire à emplir les tribunes. Certes, les âmes fidèles ne devaient pas manquer dans le nombre, mais l'on ne me taxera pas de sacrilège, si je dis que l'immense majorité des spectateurs étaient des incrédules, des curieux, venus là *comme ils seraient allés au cinéma.*

Donc, ni la puissance du texte, ni l'exaltation collective de la foi ne peuvent être invoqués, si l'on cherche les raisons du succès remporté par M. Aldebert et sa troupe. Alors, ce succès, comment l'expliquer?

Au bas prix des places de tribunes, que nous avons déjà noté, ajoutons la commodité, la proximité du lieu où se donnait le spectacle : le Parvis-Notre-Dame est au centre même de Paris. Qu'on ne sourie pas : ces raisons matérielles, vulgaires, grossières sont d'une importance capitale. Les salles de théâtre glissent à la ruine, parce que le prix des places y est trop élevé. Il est trop élevé parce que le nombre des places y est trop faible pour que l'entreprise fasse ses frais avec un tarif bas. Conclusion : les petites salles disparaîtront. L'avenir du théâtre est aux grandes salles, aux salles non encore construites, lesquelles seront immenses. Lorsque le théâtre aura des salles immenses, les spectacles qu'on y donnera seront adaptés à leurs dimensions. Et c'est alors que commencera entre le théâtre et le cinéma une lutte sévère, où le cinéma perdra des points. L'expérience du *Mistère* est, sur ce chapitre, une indication. — « *Le Mistère*, dira-t-on, était un spectacle en plein air. On ne peut tirer de ce cas aucune conclusion générale. Le spectacle en plein air sous le climat parisien, sera toujours une exception. » — Sans doute. Mais c'est précisément parce que le théâtre en plein air ne répond pas aux conditions normales, régulières d'une exploitation théâtrale à Paris, qu'on édifiera plus tard — bientôt — des salles immenses, des espèces de stades couverts ou d'amphithéâtres abrités et chauffés, où les vastes conceptions dramatiques éliront domicile, où l'ancien répertoire tragique retrouvera vie et mouvement, où un tragique nouveau prendra naissance peut-être.

Mais revenons à notre objet particulier : *le Mistère de la Passion*. Ce public qui était venu nombreux, parce que c'était « commode et pas cher », aurait pu s'ennuyer. Or, il applaudissait. A quoi applaudissait-il?

Au spectacle, puisque aussi bien il n'entendait pas toujours, au spectacle, qui, par lui-même, était simple et grand. Le texte n'était là qu'un support fragile, dont on eût presque pu se dispenser. Ou plutôt, il offrait à l'imagination des cadres suffisants, à l'intérieur desquels il importait assez peu qu'il

y eût des trous, brusquement creusés dans le dialogue par le vent ou les défaillances des haut-parleurs. Ensuite, le sujet du drame était connu de tous. Ceux-là mêmes qui n'y prêtaient pas foi, y retrouvaient une histoire d'un pathétique incomparable. Enfin il me plaît d'imaginer que les plus incrédules, à certains moments, étaient impressionnés par le lieu où ils se trouvaient : ce Parvis-Notre-Dame, avec la cathédrale au fond. Dans la scène de la Crucifixion, comment n'auraient-ils pas été émus malgré eux, inconsciemment, par le contraste qui s'imposait entre le petit drame obscur du Golgotha et cette cathédrale si vaste et si haute, élevée en commémoration éternelle de ce drame même, pour la glorification du divin supplicié? La foule parisienne, est peu religieuse, mais Notre-Dame n'en demeure pas moins pour elle un lieu saint, tout baigné de spiritualité. Et il n'est pas sûr (car tout se mêle dans l'âme des foules) que les souvenirs de *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, ne venaient pas chez beaucoup d'esprit, à l'appui de cette vague ferveur sans religion, de ce respect sans foi.

Évidemment le cadre du Parvis ne saurait convenir à tous les spectacles. Il ne saurait s'adapter qu'à ceux où la cathédrale, si l'on peut dire, jouera un rôle. Mais, pour d'autres spectacles populaires, donnés sur d'autres emplacements, les représentations du *Mistère de la Passion* fourniront d'utiles enseignements. Je suppose que les ingénieurs, déjà, se sont mis au travail, car toute une technique nouvelle de la lumière et du son, peut sortir de ce premier exemple. Que cela aussi donne à penser aux jeunes auteurs! Ce que le peuple appelle obscurément de ses vœux, ce sont de larges synthèses aux images variées. Offrez-les lui, et le théâtre renaîtra, comme de l'hiver sort le printemps. C'est le théâtre populaire et non le théâtre « littéraire » qui sauvera le théâtre.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Extrait de la chronique de la *Revue de Paris* de juillet 1835.

Nos mœurs d'été tournent au caractère italien; une ceinture de villas aux treilles fleuries, aux bas-reliefs étrusques, aux terrasses plates, entourent nos faubourgs, serpente au sommet des monticules voisins, dore de ses pampres et de ses statues vernies à l'encaustique les coteaux du Calvaire, de Montmartre et de Meudon. Quel est donc le pacte passé avec le soleil, qui permet ces maisons à tous les vents, sans défense contre la pluie; ces portiques ouverts, toutes ces réminiscences de la campagne de Rome et de Naples, ces plagiats de Tivoli? Où sont donc les trente degrés de chaleur qui rendent si pesantes les coiffures de feutre et de soie et nécessaires ces larges chapeaux de paille tressée, ces espèces de paniers à salade sous lesquels la jeune France abrite ses longs cheveux, ses moustaches pleurardes et son cigare fulgurant? Pour quelques rayons échappés par mégarde de la chevelure du blond Phébus, voilà toute une population qui joue au *lazzaronisme*, s'étend sur ses dalles, ôte sa cravate, se noie dans l'eau glacée, fait la sieste, renonce aux spectacles et prend le frais jusqu'à trois heures du matin...

... Une bonne averse! et les parapluies, trop longtemps méprisés, dresseront avec joie leurs baleines rouillées; les gouttières traverseront comme des tamis les imprudents chapeaux de paille, et ce bruit parisien de claques, de socques articulés, retentira sur la pierre des trottoirs, devenus trop étroits dans ces jours néfastes. Alors plus d'Italiens; vous verrez des Groenlandais frileux, boutonnés jusqu'au menton, ficelés dans leurs manteaux, le nez mouillé, les pieds trempés; tout un peuple vivant sous une calotte de parapluies.

Les théâtres attendent avec une anxiété piteuse ce revirement de température qui doit ramener leurs spectateurs vagabonds et campagnards. L'un d'eux, mieux avisé que les autres, a transporté ses pénates, ses décors, sa troupe en plein champ, dressé une tente sur quatre poteaux, dans un massif d'arbres, comme font les habitants d'une ville secouée par un tremblement de terre. A cent pas du *Concert-Masson*, au milieu du carré Marigny, s'arrondit un cirque tracé dans le sable, entouré d'un amphithéâtre dont les gradins peuvent recevoir deux mille personnes : l'aspect extérieur de ce monument de toile peinte est aussi modeste que l'inscription dont il est couronné est concise et puissante, un seul nom la compose : Franconi. Rien de plus, et c'est assez. *Franconi*! cela veut dire grosse caisse et cymbales, chevaux blancs, chevaux savants, voltiges, tremplins, tours de force, et l'on sait si le public de Paris aime le tremplin, la cymbale et les chevaux blancs.

Le tapage et la fraîcheur de ces représentations sont dignes d'éloges. La musique militaire qui exécute à plein ophicléïde les morceaux de la Juive, le *hop*! des écuyers, le sifflement de la chambrière, le hourra furieux et circulaire du Grec qui *travaille* sur un cheval nu, enchantent les spectateurs dont la tête est rafraîchie par la brise qui descend du cintre : les rois n'ont plus de fous, mais le public a ses *clowns*, ses grotesques, qu'il aime comme François Ier adorait Triboulet. Qu'Auriol paraisse, on rit; qu'il crie, on rit; qu'il saute, qu'il s'assoie, qu'il reste, qu'il s'en aille, on rit. Immobile, frétillant comme une tanche, muet, parlant, il fait rire : il peut se casser les reins, on rira. La spirituelle gymnastique d'Auriol n'est pas le seul attrait de ce cirque en plein vent : on y voit caracoler, se dresser sur les jambes de derrière comme des singes, rapporter un mouchoir, à l'instar des caniches, ces chevaux savants, érudits, bien élevés; ces chevaux es lettres qui font la gloire de la famille Franconi. L'on y voit aussi deux jeunes personnes, amazones sveltes à la jambe de cerf, au poitrail de biche, qui portent un vrai nom de cirque, mesdemoiselles Jolibois.

... La vogue de ce cirque forain se soutient depuis le jour de son ouverture. Le meilleur monde s'y donne rendez-vous, et quelques personnes s'y posent déjà comme *habitués*.

LE MARCHÉ FINANCIER

La quinzaine qui vient de s'écouler n'a guère fourni de matière, sur le marché financier, à des commentaires intéressants. Chaque jour les journaux boursiers ont dû se résigner à enregistrer que les transactions à la Bourse étaient si minimes qu'elles donnaient exactement l'impression du néant. Que représente, en effet, pour un grand marché comme celui de Paris, la négociation quotidienne d'une cinquantaine d'actions Banque de France, ou de quatre à cinq cents actions Lens, ou Péchiney, ou Saint-Gobain? C'est une bien décourageante misère, en comparaison des milliers de titres qui s'échangeaient autrefois, sur un seul coup de crayon, à l'époque de l'euphorie boursière.

Le commentateur ne se donne même plus la peine, d'ailleurs, de rechercher une explication plus ou moins subtile à cette atonie. Il se borne à la constater et s'en contente. Les événements qui se déroulent, ou qui nous menacent comportent, en eux-mêmes, suffisamment de raisons d'abstention des capitaux pour qu'il soit devenu superflu de tenter de les interpréter.

Nous voici, par exemple, à la veille de grandioses manifestations dans la capitale, qui, au lieu de se placer sous l'habituel signe de la liesse populaire, à l'occasion de la Fête Nationale, s'intègrent délibérément cette année dans l'ordre politique. Les capitaux n'aiment point les agitations de ce genre. On ne saurait le leur reprocher. Seule la spéculation, d'ordinaire si honnie, pourrait y trouver son compte dans le cas où les choses tourneraient mal, et l'on pourrait être certain, l'effet provenant de la cause, qu'elle ne laisserait point, s'il y avait lieu, passer indolemment une pareille occasion.

La spéculation attend aussi, au tournant si l'on peut dire, les décrets d'économies budgétaires qui doivent paraître dans la seconde quinzaine de juillet. Ceux-ci ne manqueront pas non plus de retenir puissamment l'attention des capitaux de placement. C'est que de ces décrets, s'ils étaient bien accueillis et surtout s'ils paraissaient susceptibles de conséquences efficaces, ne manqueraient pas de sortir une ère nouvelle de réconfort.

L'expectative est donc à l'heure présente parfaitement justifiée.

Mais ce ne peut être, sur le marché financier, qu'un état transitoire. La Bourse vit de la mobilité et ne peut se figer durablement dans l'inaction.

D'ici peu de temps maintenant, sans doute, elle devra prendre parti. Il se pourrait, alors qu'elle le fît avec une vigueur inaccoutumée. Les événements que l'opinion attend seraient susceptibles de bouleverser rapidement et profondément l'équilibre actuel, du reste fort instable, de nos intérêts matériels.

Il devient ainsi logique d'envisager un actif réveil du marché boursier, sans qu'il soit encore permis d'en pronostiquer le sens. Les capitaux vigilants doivent, évidemment, s'en préoccuper. Il y aura lieu, pour eux, de prendre, suivant les circonstances, soit de strictes mesures de sauvegarde soit, au contraire, des dispositions propres à atténuer les épreuves du passé. Dans l'un ou l'autre cas, la persistance dans l'inertie serait la tactique non seulement la moins justifiable, mais aussi sans aucun doute, la plus sûrement génératrice de nouvelles déconvenues. Les détenteurs de capitaux doivent donc y réfléchir très sérieusement.

Le marché de Londres qui avait longtemps fait preuve d'une grande activité est devenu, à son tour, singulièrement amorphe. C'est peut-être ce qui le décidera à souhaiter, lui aussi, la stabilisation générale des monnaies.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply; 5, rue de Vienne, Paris (8e).